LA REVUE DE

TEHRAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 70, Septembre 2011, 6e ANNEE

2000 TOMANS

5 €



La province de Boushehr,

carrefour stratégique du Golfe persique

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Recto de la couverture:
Vue du port de Sirâf et de la citadelle de Nassouri

Imprimé par Iran-Tchap

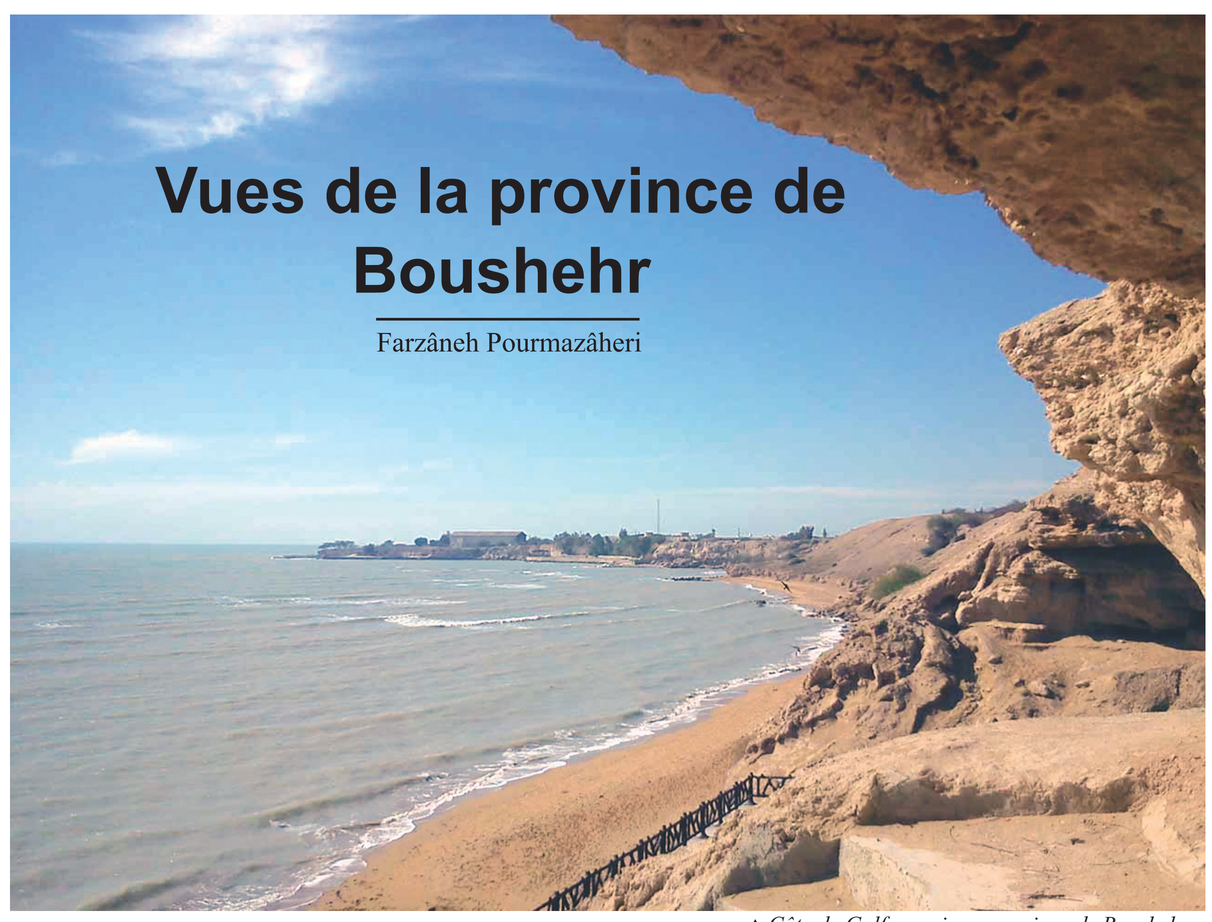
www.teheran.ir

La Revue de TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 70 - Shahrivar 1390
Septembre 2011
Sixième année
Prix 2000 Tomans
5 €

Sommaire



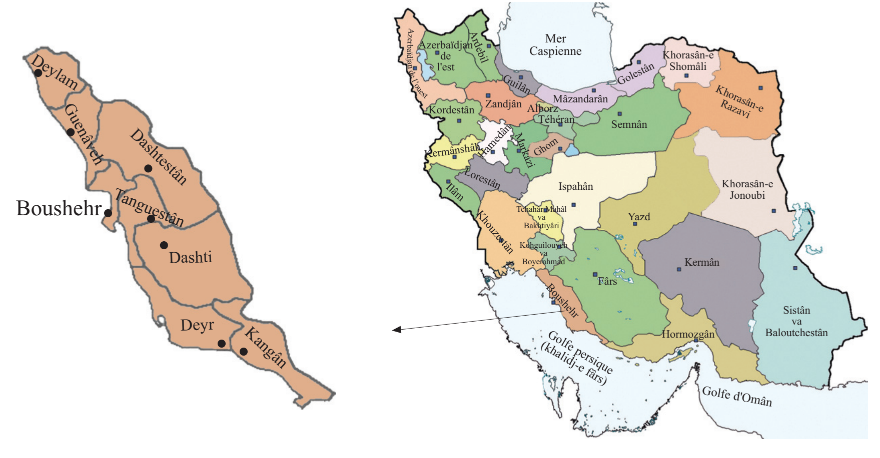




Vues de la province de Boushehr

Farzâneh Pourmazâheri

▲ *Côte du Golfe persique, province de Boushehr*



Boushehr est une province iranienne située au sud-ouest de l'Iran, dont la capitale porte le même nom. Elle se trouve sur la côte du Golfe persique, à environ 1215 km au sud de Téhéran. Elle occupe une superficie d'environ 23 000 km², dont 625 jouxtent le Golfe persique. Les coordonnées géographiques de Boushehr sont 28 55' Nord et 50 50' Est. La province se situe dans une vaste plaine, s'entendant le long de la région littorale. Son climat est chaud et humide. La province de Boushehr possède

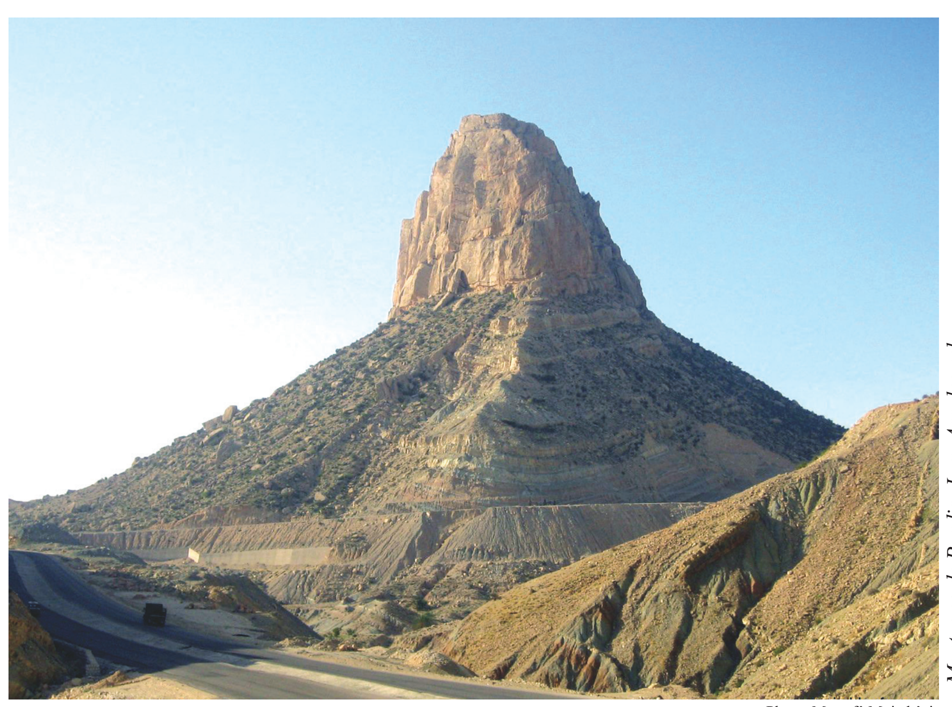
9 départements, 45 agglomérations rurales, et près de 910 villages. Guenâveh, Deylam, ainsi que Dashtestân comptent parmi ses départements les plus importants et les plus beaux.

La province de Boushehr contient aussi un port majeur de pêche et de commerce, le port de Boushehr, qui est l'un des principaux ports d'Iran où transitent de nombreux navires étrangers. L'emplacement stratégique de la ville de Boushehr a donc été le motif capital de l'établissement du port homonyme. Dès les Ier et 2ème millénaires avant notre ère, la péninsule de Boushehr a d'ailleurs été le lieu de l'épanouissement d'une civilisation appelée "Rey Shahr". La ville de Boushehr possède un aéroport international, aussi bien que des autoroutes qui la connectent à la ville d'Ahvâz à l'ouest et à la ville de Shirâz au nord. Une route côtière relie également Boushehr à la ville portuaire de Bandar Abbâs vers le sud-ouest. La vieille ville comporte de nombreux exemples de l'architecture traditionnelle du Golfe persique datant de la période 1870 - 1920.



Côte de Kangân

Le Dashtestân, dont la capitale est Borâzdjân, est le plus vaste et le plus peuplé des départements de la province de Boushehr. Il avoisine Guenâveh au



Montagne de Pardis, Jam, Assalouyeh

Photo: Mostafâ Mojtabâei


Dashtestân


Dashtestân, village de Poshtkouh


Bâzâr de Guenâveh

Photo: Mahmoud Khedri

nord, Boushehr à l'ouest, Tanguestân au sud et la province de Fârs à l'est. Ce département est également situé au carrefour des routes qui relient le nord et le sud de la province de Boushehr, et est donc traversé par l'importante route de Shirâz-Boushehr.

Boushehr abrite également plusieurs îles aux réserves naturelles très riches et se distingue par ses côtes ensoleillées, ses paysages extraordinaires, son climat tempéré en automne et en hiver, ses nombreux étangs et jardins, et, de manière générale, la grande diversité de sa faune et flore propres aux régions à la fois désertiques et maritimes. La province rassemble également de nombreuses attractions naturelles telles que le Parc Maritime National situé de la région protégée de Nâyband, qui relie les montagnes d'Assalouyeh aux eaux du Golfe persique. Le parc entier occupe une superficie de 45 000 hectares. Boushehr fait non seulement partie des merveilles écologiques de l'Iran, mais détient aussi de nombreuses richesses naturelles, notamment et d'immenses réserves de gaz ainsi que de pétrole qui en font une zone stratégique et l'un des pôles économiques centraux du pays.

D'autre part, en raison de sa situation de carrefour maritime, la province de Boushehr possède une histoire antique et moderne particulièrement riche et le Centre d'Archéologie sous-marine iranien, fondé en 1993, est très actif dans la région du fait de l'existence de nombreuses ruines ou épaves sous-marines, qui donnent de précieuses indications sur l'histoire du Golfe persique. On peut citer à ce propos l'antique port de Sirâf, toujours en activité, et aujourd'hui en plein développement. Ce port antique est actuellement sur la liste des demandes d'inscriptions au



Route Boushehr-Assalouyeh, février 2010

Patrimoine mondial de l'Humanité, au vu des monuments et de l'histoire très ancienne qu'il possède.

De façon générale, la géographie humaine, historique et naturelle du sud de l'Iran distingue cette région du reste du pays. La proximité de la mer, la splendeur des paysages désertiques marins, la chaleur étouffante qui caractérise la région et l'incessant échange humain que cette zone maritime a connu avec le reste du monde en font un endroit à voir, qui concentre en soi une image unique de l'Iran. ■

Bibliographie:

- "Dashtestân; Shahre Kakh-hâye Bastâni" (Dashtestân, Ville des Palais Antiques), article publié dans le journal iranien *Iran,* le 9 avril, 2007.
- "Pârk-e Melli-e Daryâ-ye Nayband; Mouze'i az Zibaiihâ" (Le Parc National Maritime de Nayband; un Musée des Beautés) article publié dans le journal iranien *Iran*, le 2 janvier 2008.





Cap de Nâyband, Golfe persique



Port de Guenâveh



▲Restes d'un caravansérail dans l'ancienne route reliant le port de Sirâf à la ville de Gallehdâr



Tanguestân



◄Gonbad-e namaki (coupoles de sel), Dashti



Palmier, province de Boushehr



Village de Halileh

Photo: Ahmad Dashti

Les traces de civilisations plurimillénaires dans la province de Boushehr

Djamileh Zia

La province de Boushehr située au bord du Golfe persique à l'extrême sud-ouest de l'Iran avoisine les provinces iraniennes du Khouzestân et Kohkilouyeh va Boyerahmad au nord, Fârs à l'est et Hormozgân au sud-est. Les fouilles archéologiques effectuées dans cette province montrent les traces de civilisations très anciennes remontant au moins à la période énéolithique, c'est-à-dire au Ve millénaire av. J.-C. environ. La ville de Boushehr fut dès la période élamite un port important du Golfe persique qui permettait aux habitants de l'Iran d'établir des échanges commerciaux avec les pays du sud du Golfe persique, de l'Océan indien et de l'Asie du sud-est. La présence de monuments royaux et de forteresses datant de la période achéménide puis sassanide montre que l'importance géostratégique de Boushehr fut prise en compte par les souverains de l'Iran tout au long de l'Antiquité.

Le passé de Boushehr remonte au Ve millénaire av. J.-C.

Il existait jusqu'à il y a quelques années dans le quartier Shoghâb de Boushehr un grand cimetière qui attirait l'attention des habitants et des voyageurs étrangers. On y avait découvert, au XIXe siècle, des jarres très anciennes qui servaient autrefois à enterrer les morts.[1] Les premières fouilles dans le cimetière de Shoghâb eurent lieu en 1875-76 par Friedrich Karl Andreas (1846-1930). Andreas n'était pas un archéologue. C'est pourquoi il n'attacha pas beaucoup d'importance aux tablettes qu'il découvrit lors de ses fouilles, sur lesquelles il y avait des inscriptions. Andreas vendit les tablettes à un riche commerçant français d'origine arménienne du nom de Malkam, qui les vendit à son tour cinq ans plus tard à Marcel Dieulafoy, archéologue français, et celui-ci envoya les tablettes au musée du Louvre. Il s'agissait des premières inscriptions en élamite découvertes à l'époque moderne. Près de quarante cinq ans plus tard, en 1913, un archéologue français, Maurice Pézard, effectua des fouilles à trois endroits à proximité du port de Boushehr. Le rapport de Pézard, qui fut publié à Paris en 1914 sous le titre de *Mission à Bender-Bouchir, Documents Archéologiques et Epigraphiques*, continue à être une référence.[2] Pézard découvrit dans le site archéologique de Tol-e Peytul[3] (également appelé Tépeh de Sabzâbâd)[4] des traces d'une civilisation énéolithique[5], en particulier des armes et des instruments de cuivre et de pierre. Il découvrit également un petit texte votif et des briques anzanites aux noms de plusieurs rois de l'Empire




Cimetière de Shoghâb



Région de Tol-e Peytul (Tol-Pey-Tol)

d'Elam. Sur toutes les briques découvertes par Maurice Pézard figure le mot «Liyan». Ce nom élamite, qui signifierait «pays du soleil brillant», est le nom du port qui existait sur ce lieu à l'époque élamite (du IIIe au Ier millénaire av. J.-C.).[6]

Liyan était un port important qui permettait des échanges commerciaux et culturels entre l'Empire d'Elam et les pays du bord sud du Golfe persique ainsi que les côtes de l'Océan indien et l'Asie du sud-est. Les inscriptions découvertes à Tol-e Peytul laissent à penser que Liyan était sous le contrôle des souverains de Suse et d'Anshan au cours de la période paléo-élamite, mais d'autres chercheurs ont fait l'hypothèse que cette ville avait son propre souverain. Des poteries caractéristiques de la période Kaftari (de 2200 à 1600 av. J.-C.) ont été retrouvées à Tol-e Peytul et dans les pays du sud du Golfe persique. Ce genre de poterie a été trouvé en grand nombre dans les sites archéologiques de la province de Fârs en Iran, en particulier dans le bassin de la rivière Kour et à Tall-e Malyan, et les archéologues en ont conclu que ces poteries y avaient été fabriquées. La découverte de poteries de la période Kaftari sur le site de Tol-e Peytul (correspondant à l'ancien port de Liyan) et les sites archéologiques du pourtour du Golfe persique (à Bahrein, Oman, Arabie Saoudite et Emirats Arabes Unis) dans les strates correspondant à la période entre 2100 et 1900 av. J.-C. montre qu'il y avait des échanges commerciaux entre l'Iran et les autres pays du pourtour du Golfe persique entre 2100 et 1900 av. J.-C.[7]

La présence de monuments royaux et de forteresses datant de la période achéménide puis sassanide montre que l'importance géostratégique de Boushehr fut prise en compte par les souverains de l'Iran tout au long de l'Antiquité.

Les traces de la période achéménide à Borâzjân et dans l'île de Khark

L'étude comparée des inscriptions babyloniennes, des textes des historiens grecs, et des tablettes découvertes à Persépolis a permis de conclure que les villes anciennes de Tamukkan (dans les inscriptions élamites), Tah(u)makka (dans les inscriptions babyloniennes) et Taoce[8] (dans les textes grecs) sont en fait la même ville, située à proximité de l'actuelle ville de Borâzjân, qui est dans la région de Dashtestân de la province de Boushehr. Tamukkan, qui existait à la période élamite, devint une ville importante à la période achéménide car elle fut placée sur la route royale reliant la Médie au nord (région correspondant à l'actuelle ville de Hamedân, dans les montagnes du Zagros) au Golfe persique au sud. «*Le nom de Tamukkan est cité dans de nombreux textes anciens en tant que point de départ ou de destination, ce qui montre que cette ville était un centre important dans le système administratif [des achéménides], dont l'une des fonctions était d'organiser et de contrôler les missions officielles sur les routes royales.*»[9] Pendant une période, près de deux mille ouvriers furent envoyés à Tamukkan pour y construire des résidences royales et des forteresses, ce qui montre que les souverains achéménides accordaient de l'importance au développement de cette région côtière du Golfe persique, et d'après les textes babyloniens, cet intérêt avait commencé dès le règne de Cyrus II (roi achéménide, fondateur de l'Empire perse). Les nombreux jardins avec des arbres fruitiers décrits par Arrien (historien du IIe siècle) à Boushehr ont été le résultat des grands efforts entrepris pour irriguer cette région. Certains chercheurs pensent que cette irrigation fut rendue possible par la construction d'un canal qui transportait l'eau de la rivière Hilleh (juste en amont de Borâzjân) vers l'ouest de la péninsule de Boushehr. Ce canal existait peut-être déjà à l'époque élamite, ou a été construit par les Achéménides.[10] A Borâzjân, il existe actuellement de nombreux monuments datant de la période

Les nombreux jardins avec des arbres fruitiers décrits par Arrien (historien du IIe siècle) à Boushehr ont été le résultat des grands efforts entrepris pour irriguer cette région. Certains chercheurs pensent que cette irrigation fut rendue possible par la construction d'un canal qui transportait l'eau de la rivière Hilleh (juste en amont de Borâzjân) vers l'ouest de la péninsule de Boushehr.

achéménide. Citons les trois palais achéménides connus sous les noms de Sang-e Siâh (un grand palais dont la construction resta inachevée), Bardak-e Siâh (résidence d'hiver de Darius Ier) et Kâkh-e Tcharkhâb (résidence d'hiver de Cyrus II). Il existe de plus dans la



Palais de Sang-e Siâh


Palais de Kâkh-e Tcharkhâb

L e port de Mésambrie où Néarques (le navarque d'Alexandre) accosta lors de son expédition dans le Golfe persique est très probablement Boushehr, et que les Grecs séleucides fondèrent dans la péninsule de Boushehr une ville qu'ils nommèrent l'Antioche de la Perse.

montagne Guissakân, près de Borâzjân, un monument funéraire connu sous le nom de Gour-e Dokhtar, qui ressemble étonnamment au tombeau de Cyrus II à Pasargades. Certains pensent que la personne enterrée à Gour-e Dokhtar est Cyrus Ier (le grand-père de Cyrus II), d'autres pensent qu'il s'agit de la tombe d'Atossa (la fille de Cyrus II) ou de Mandana (la mère de Cyrus II).

Palais de Bardak-e Siâh

En 2007, une inscription cunéiforme en vieux persan fut découverte dans l'île de Khark,[11] lors de la construction d'une route.[12] Cette inscription date d'il y a 2400 ans. Elle est taillée sur une roche corallienne de l'île, ce qui est une preuve de la présence des Iraniens dans cette île au cours de la période achéménide. Elle a été écrite pour immortaliser la découverte d'une source d'eau douce à sept mètres de profondeur. La traduction de l'inscription est la suivante: «*Dans ce pays aride, nous avons créé de la joie en creusant un puits*».[13]

A la fin de ce paragraphe concernant l'histoire de Boushehr à l'époque achéménide, signalons que le port de Mésambrie où Néarques (le navarque d'Alexandre) accosta lors de son expédition dans le Golfe persique est très probablement Boushehr, et que les Grecs séleucides fondèrent dans la péninsule de Boushehr une ville qu'ils nommèrent l'Antioche de la Perse.[14]

Le port de Sirâf

Le port de Sirâf, à 245 km au sud-est du port de Boushehr, est l'un des sites archéologiques importants de la province de Boushehr. Plusieurs archéologues y ont effectué des fouilles. Les objets les plus anciens découverts à Sirâf sont des pièces datant de la période arsacide (250 av. J.-C., 224). Il est donc probable que Sirâf ait été fondé à cette période.[15] De plus, un bateau naufragé a été découvert en 2006 par une équipe de plongeurs dans les eaux avoisinant le port de Sirâf à 70 mètres de profondeur. Plus de trente jarres

datant de la période arsacide sont dans ce bateau, rangées les unes sur les autres. Cela renforce l'hypothèse selon laquelle Sirâf était un port commercial à la période des Arsacides.[16]


Monument funéraire Gour-e Dokhtar

Boushehr à l'époque sassanide

L'origine du nom «Boushehr» est inconnue. L'une des hypothèses est que Boushehr est l'abréviation de «Bokht-Ardashir» qui signifie «Ardashir fut délivré». Ce nom ferait ainsi référence à Ardashir Ier, fondateur de la dynastie sassanide (224-241). Cependant, certains historiens pensent que l'ancien port de Liyan, appelé Mésambrie par les Grecs et cité par Yaghout al-Hamawi[17] sous le nom de Boushehr, correspond en fait au port appelé actuellement Reyshahr (ou Rishahr) qui est à une dizaine de kilomètres au sud de l'actuel port de Boushehr, car c'est dans ce lieu que les fouilles archéologiques ont permis de découvrir des objets très anciens, alors que l'actuel port de Boushehr ne prit de l'essor qu'au XVIIIe siècle quand Nâder Shâh Afshâr décida d'y créer une base navale.[18] Le nom «Reyshahr» serait lui-même une abréviation de «Rev-Ardashir»[19] qui est le nom d'un grand fort construit par les Sassanides, dont les ruines existent encore.[20] A la période sassanide, Reyshahr était un port


Grotte de Tchehel-khâneh à Dashtestân, probablement un lieu de culte à l'époque sassanide



Koushk-e Ardeshir à Dashtestân

commercial important. Selon Moïse de Khorène[21], on y trouvait les meilleures perles du Golfe persique et les meilleures pierres d'agate. Les perles du Golfe persique, réputées de tout temps, étaient très appréciées par les souverains sassanides qui les utilisaient pour décorer leurs vêtements. Les Sassanides construisirent également un fort à Sirâf, dont les ruines ont fait l'objet de fouilles archéologiques. L'investissement des Sassanides dans les fortifications à Reyshahr et à Sirâf montre le désir des souverains sassanides de renforcer leur position dans cette partie de la côte du Golfe persique, car cette région était un endroit stratégique pour le commerce entre la Mésopotamie (où était située Ctésiphon, la capitale des Sassanides) et les pays de l'Asie, dont l'Inde et la Chine. Ainsi, le commerce maritime entre l'Iran, l'Inde et la Chine était un complément à la Route de la Soie. Signalons également que Mani passa par Rev-Ardashir dans son voyage de l'Inde à la Mésopotamie.[22]



Inscription cunéiforme en vieux persan découverte dans l'île de Khark

Au cours de la période sassanide, la région correspondant à l'actuelle province de Boushehr faisait partie de l'Ardashir-Khorra, qui était l'une des cinq divisions administratives de la province de Fârs et correspondait à la partie sud-ouest de cette province.[23] Ardashir-Khorra s'étendait de Firouzâbâd (dans les montagnes de Zagros) jusqu'au Golfe persique, et comprenait la ville de Tamukkan (qui s'appelait Toujak à l'époque sassanide) ainsi que les ports de Reyshahr et Sirâf.[24] Il existe de nos

jours dans la province de Boushehr de nombreux monuments datant de la période sassanide, dont des temples du feu et des fortifications, traces de la présence et de l'investissement important des souverains sassanides dans cette région de l'Iran.

La province de Boushehr au cours des premiers siècles islamiques

La région de Boushehr fut conquise par les musulmans entre les années 19 et 22 de l'hégire (639 – 642), après de rudes batailles. Ce fut une victoire importante pour les musulmans, qui la comparèrent à leur victoire à Qadisiyya. Il semble que commença alors une période de déclin pour le port de Reyshahr. Par contre, le port de Sirâf (dont le nom fut transformé en port Tâheri) connut une période de grand essor, et fut un port important pour le commerce maritime jusqu'en Afrique du Nord d'un côté, et l'Inde et la Chine de l'autre. La ville de Toujak s'appela désormais Tavvaj (ou Tavvaz); elle fut un grand centre de la culture du coton et de l'industrie textile au cours des premiers siècles de l'Hégire. Les nombreuses traces des civilisations très anciennes dans la province de Boushehr montrent que cette région côtière du Golfe persique a été investie et considérée comme un lieu important depuis des millénaires par les êtres humains. Des études plus approfondies en archéologie dans cette région pourront certainement enrichir nos connaissances sur le passé de l'Iran. ■

1. On plaçait le mort dans la jarre avant de l'enterrer. Cette façon d'enterrer les morts existait en Iran avant l'apparition du zoroastrisme.
2. Yahosseini, Seyyed Ghassem, *Avvalin haffâri-hâye bâstân-shénâkhti dar Boushehr* (Les premières fouilles archéologiques à Boushehr), article consulté sur internet le 6 août 2011 à l'adresse www.pghrc.ir/old/pages/old/poplab/culture/hafari.htm.
3. La prononciation de ce site en persan est Tol-Pey-Tol (تل پی تل)
4. Ce site archéologique est situé à quelques kilomètres de l'actuel port de Boushehr.
5. Période de la protohistoire qui correspond au Ve millénaire av. J.-C. Cette période est également appelée Chalcolithique.
6. Pézard, Maurice, "Fouilles à Bender-Bouchir (Golfe persique)", In *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, N° 1, 1914, p. 28.
7. L'article "Kaftari ware", *In* Encyclopaedia Iranica.
8. Prononcez Taoké.
9. Henkelman, Wouter F.M., "From Gabae to Taoce: the geography of the central administrative province", *In L'archive des Fortifications de Persépolis*, Actes du colloque organisé au Collège de France le 3-4 novembre 2006. Le passage cité a été traduit par Djamileh Zia.
10. Henkelman, Wouter F.M., op. cit.
11. L'île de Khark est un récif corallien du Golfe persique situé à 25 km des côtes iraniennes, à 57 km au nord-ouest du port de Boushehr. Elle dépend administrativement de la province de Boushehr.
12. CHN (Cultural Heritage News Agency), information publiée en persan le 26/8/1386 (17 nov 2007), consultée sur internet le 8 août 2011 à l'adresse www.chn.ir/news.
13. L'article intitulé *Katibeh-ye Khark, sanad-e motghan-e târikhi barâye ta'yid-e khalij-e fârs* (L'inscription de Khark, un document historique irréfutable pour confirmer [l'exactitude de] l'appellation du Golfe Persique), consulté le 9 août 2011 sur le site du *Kânoun-e pajouhesh-hâye dariyâ-ye pârs* (Persian Gulf Studies Center) à l'adresse www.persiangulfstudies.com.
14. L'article "Boushehr", *In Dâyeratolmaâref-e Bozorg-e Eslâmi* (Grand Encyclopédie Islamique).
15. CHN (Cultural Heritage News Agency), information publiée en persan le 25/8/1384 (16 nov 2005), consultée sur internet le 8 août 2011 à l'adresse www.chn.ir/news.
16. Le journal *Hamshahri*, article intitulé "Kashf-e kashti-ye ashkâni dar khalij-e fârs" (La découverte du bâteau arsacide dans le Golfe persique), publié le 13/8/1385 (4 nov 2006), consulté sur internet le 8 août 2011 à l'adresse http://hamshahrionline.ir/news.
17. Encyclopédiste et géographe du XII-XIIIe siècle.
18. L'article "Boushehr", In *Encyclopaedia Iranica*.
19. Prononcez «Riou-Ardashir».
20. L'article "Boushehr", *In Dâyeratolmaâref-e Bozorg-e Eslâmi* (Grand Encyclopédie Islamique).
21. Historien arménien du Ve siècle.
22. L'article "Maritime trade i, pre-islamic period", In *Encyclopaedia Iranica*.
23. L'expression «Ardashir-Khorra» signifie «la gloire d'Ardashir». Les quatre autres divisions administratives de Fârs s'appelaient Shâpour-Khorra, Arrajân, Estakhr et Dârâbyerd. Certains historiens ont cité une sixième division administrative nommé Fassâ.
24. L'article "Ardashir-Khorra", In *Encyclopaedia Iranica*.

L'histoire contemporaine de la province de Boushehr

Arefeh Hedjâzi



Port de Boushehr

La province iranienne de Boushehr, située dans le sud-ouest de l'Iran, possède 625 kilomètres de côtes avec le Golfe persique. Cette situation portuaire stratégique a depuis longtemps fait de cette région un endroit d'importance, que ce soit à l'époque antique ou moderne. La région est d'ailleurs habitée depuis plusieurs millénaires et l'âge d'or (1200 ans av. J.-C.) qu'elle vécut durant l'époque élamite (IVe millénaire av. J.-C.) montre l'importance qu'elle avait déjà alors acquise. Plus tard, durant les ères achéménide, arsacide ou sassanide, elle conserva son importance, avec pour preuve l'intérêt des rois de ces dynasties, en particulier des Sassanides, dont la capitale n'était pas très loin, pour le développement urbain, économique et maritime de la région. Cet intérêt tenait essentiellement au rôle de vecteur et de voie maritime incontournable de Boushehr et de ses ports. D'après l'ouvrage pahlavi *Kârnâmeh-ye Ardeshir Bâbakân,* la ville même de Boushehr a été baptisée «Rey Shahr» par le fondateur de la dynastie sassanide et s'est développée sous son règne.

L'époque islamique vit encore plus l'intérêt pour cette région grandir, notamment avec le développement du commerce maritime avec des contrées lointaines telles que les pays d'Afrique, l'Inde ou la Chine.

Au moment de l'invasion arabe, avec la chute de l'Empire sassanide, la région fut conquise par Othmân Ibn Abi Al-Aass entre les années 639 et 642. Avant l'attaque, le gouverneur de cette région alors nommée «Rey Shahr», ayant entendu les récits de bravoure et d'héroïsme des musulmans, décida de prendre les devants, et rassemblant une armée aussi nombreuse qu'il le pouvait, attaqua les musulmans sur les terres de *Khoreh-ye Shâhpour,* mais il fut tué, et la bataille se termina au profit des musulmans. L'importance de cette conquête était telle que des historiens comme Tabari rapportent, deux siècles plus tard, que cette bataille fut souvent comparée avec la bataille décisive de Ghâdessyeh, qui sonna le glas de l'Empire sassanide. Entre cette période et celle qui s'ouvre sur l'histoire moderne de la région, peu d'informations sont disponibles par manque de recherches historiques. On sait uniquement que la région avait une importance

économique remarquable et qu'elle était à l'époque le point de départ des expéditions maritimes iraniennes en Afrique, en Inde et en Chine.

Quant à l'histoire «moderne» de Boushehr, elle commence à l'époque de Nâder Shâh Afshâr (1736 - 1747), fondateur de la dynastie afshâride. Ce dernier, grand stratège, comprenait la nécessité d'une défense maritime solide contre des États tels que l'Empire ottoman ou l'Empire britannique. Il voulait donc consolider la puissance navale iranienne dans le Golfe persique. Il ordonna ainsi à un commerçant anglais du nom de John Elton de faire de Boushehr un port commercial actif au sens moderne, un centre important de construction navale et une base navale militaire.

Des historiens voyageurs britanniques, telles que Madame Dieulafoy, qui ont visité cette région quelques années plus tard, citent l'existence d'ateliers de construction navale désaffectés dans la ville, comprenant encore des navires et des bateaux dont la construction n'était pas terminée.

A la mort de Nâder Shâh en 1747, la flotte marine militaire qu'il avait créée fut partagée entre les gouverneurs de Boushehr et de Bandar Abbâs, autre grand port du Golfe persique. Sheikh Nâsser Khân Al-Mazkour, qui avait été l'un des amiraux de Nâder utilisa de ce qui restait de la flottille à son profit personnel et se proclama gouverneur local. Après sa mort, son fils Sheikh Nasr Khân devint

La région est habitée depuis plusieurs millénaires et l'âge d'or (1200 ans av. J.-C.) qu'elle vécut durant l'époque élamite (IVe millénaire av. J.-C.) montre l'importance qu'elle avait déjà alors acquise. Plus tard, durant les ères achéménide, arsacide ou sassanide, elle conserva son importance, avec pour preuve l'intérêt des rois de ces dynasties, en particulier des Sassanides, dont la capitale n'était pas très loin, pour le développement urbain, économique et maritime de la région.



Gravure de Boushehr, 1851-1854

gouverneur de Boushehr en 1768. C'est en particulier durant leur époque que la ville de Boushehr se développa notablement et que les échanges économiques avec les Hollandais et les Anglais prirent de l'ampleur dans le Golfe persique.

L'importance de Boushehr pour les Etats étrangers

Avec l'avènement de Karim Khân Zand (1757-1779), fondateur de la dynastie zand, l'anarchie qui agitait le pays depuis la mort de Nâder disparut au profit de l'ordre et Boushehr entra dans une nouvelle période de son histoire. En 1763, avec l'aide directe de Nasr Khân, gouverneur de Boushehr, un traité fut signé entre Karim Khân Zand et les Anglais, qui prépara la voie à la présence militaire et l'occupation britannique de la région. C'est grâce à ce traité que les Anglais, qui ne bénéficiaient jusqu'alors d'aucune base dans la région, purent commencer à étendre leur zone d'influence dans le Golfe persique. A partir de cette époque, la zone maritime et portuaire de Boushehr et le développement du commerce avec cette région devint un but important de la présence britannique dans la région. Après quelques temps, Karim Khân Zand commença à avoir des divergences d'opinion sérieuses avec la Compagnie des Indes Orientales au sujet de la répression des tribus dissidentes de la région. Il interdit donc toute activité économique au comptoir britannique pendant dix ans, mais en raison de la place de ce port en tant que voie d'accès à l'Océan indien et à l'Inde d'une part, et à la Mésopotamie et la Turquie d'autre part, cette interdiction ne dura que dix ans et à l'aube du XIXe siècle, Boushehr était d'ores et déjà le plus important siège du commerce et de l'influence britanniques dans le Golfe persique.

Ainsi, durant l'époque qâdjâre, Boushehr fut le port de commerce principal du sud de l'Iran et une grande partie des activités économiques des Etats étrangers, ainsi que des sociétés internationales s'y déroulèrent. La plupart



Ancien consulat britannique à Boushehr

des Etats puissants d'alors y avaient donc des bureaux consulaires, à côté des sociétés marchandes maritimes. Ce port était de plus une voie d'échanges culturels et politiques.

Ceci dit, ce même développement et potentiel stratégique de la région attisa très vite les convoitises étrangères, dans un Iran alors très mal gardé par les souverains qâdjârs.

C'est à l'époque de Fath'ali Shâh Qâdjâr que l'Angleterre ouvrit son premier bureau consulaire à Boushehr en 1812. Très vite, des pays rivaux firent de même. La France, l'Allemagne et la Russie ouvrirent des consulats à Boushehr, respectivement en 1889, 1897 et 1901. Il y avait également des bureaux consulaires pour la Hollande, la Norvège, l'Italie et l'Empire ottoman. La Turquie ottomane fut le troisième pays après la Hollande à ouvrir un consulat à Boushehr en 1871. Cette effervescence d'activités politiques suffit seule à montrer l'importance de ce port et des jeux stratégiques qui s'y menaient. Le XIXe siècle fut également témoin de plusieurs agressions militaires, dont les plus importantes dans le sud iranien sont les deux agressions militaires britanniques.

La première attaque britannique

En 1802, le roi iranien Mohammad Shâh Qâdjâr décida de mener des opérations militaires en Afghanistan, alors territoire iranien, contre le gouverneur de Herat. Il encercla donc cette ville. A ce moment, les Anglais avaient déjà pied dans la région et la proximité de l'Inde, qu'ils voulaient préserver, ainsi que leur convoitise pour les richesses naturelles de l'Afghanistan, les poussa à prendre position contre cette intervention. La marine britannique attaqua donc Boushehr et des forces furent débarquées dans le port, alors uniquement protégé par une cinquantaine de soldats. Cependant, les forces anglaises furent immédiatement confrontées à une résistance populaire spontanée, dirigée par le Sheikh Hassan Al-Asfour, chef religieux de la ville, et Bâgher Khân Tanguestâni, important chef local. La bataille fut très dure, mais les Britanniques furent repoussés jusqu'à l'île de Khârk, qu'ils occupèrent durant cinq années.

> A l'aube du XIXe siècle, Boushehr était d'ores et déjà le plus important siège du commerce et de l'influence britanniques dans le Golfe persique.

La seconde attaque britannique

Vers la moitié du XIXe siècle, sous l'impulsion des provocations souterraines de Doust Mohammad Khân, le gouverneur de Kaboul, Hessâm-ol-Saltaneh qui tentait de prendre sous son influence la région de Kandahar, et à sa suite, Herat, reçut l'ordre de Nâssereddin Shâh d'encercler la ville et de mettre fin aux manœuvres de ce dernier.

Hessâm-ol-Saltaneh, encerclant la ville, réussit à la prendre en peu de temps. Mais sa victoire à peine fêtée, le 4 décembre 1856, les Britanniques réattaquèrent la région de Boushehr en représailles, en débarquant des forces sur l'île de Khârk et deux jours plus tard, le 6 décembre, dans la région côtière de Halileh, à Boushehr. Encore une fois, une résistance populaire s'organisa immédiatement sous le commandement de Bâgher Khân Tanguestâni et ses deux fils, Ahmad Khân et Hassan Khân, qui prirent position dans la vieille citadelle de Reyshahr. Les renforts prirent quant à eux position dans la région de la colline des Tal'at Poushân et la bataille commença



Des enfants de Boushehr sur le pont du navire de guerre ''Pahlavi''

avec férocité autour de la citadelle.

Durant cette bataille inégale, le courageux Ahmad Khân Tanguestâni tomba et son frère Hassan fut grièvement blessé. De l'autre côté, le commandant anglais, et trente-huit officiers et soldats anglais et indiens perdirent également la vie. Finalement, la bataille tourna au profit des Britanniques qui occupèrent la ville de Boushehr et sa région. La ville de Borâzjân fut quant à elle prise quelques semaines plus tard, le 5 février 1856, suite à quoi la bataille de libération de Khoushâb eut lieu entre la population locale et les forces d'occupation anglaises, qui furent obligées de quitter Borâzjân. Quant à l'occupation de l'île de Khârk et de Boushehr, elle prit fin en février 1857.

Ces deux agressions militaires britanniques furent suivies par deux autres, qui eurent lieu durant les deux guerres mondiales, à un moment où l'Iran avait annoncé sa neutralité.

L'inauguration d'écoles modernes, en particulier l'école Sa'âdat Mozzaffari, la seconde école moderne de l'Iran, la publication de plusieurs quotidiens régionaux, tel que le journal *Mozzaffari*, l'activité de groupements religieux prosélytes et politiques, ainsi que la concentration des lieux de commerce et de banques sont les preuves de l'importance de cette ville avant que le chemin de fer ne relie la ville voisine de Khorramshahr à la capitale. Le port de Boushehr était à l'époque qâdjâre la préfecture centrale pour la gestion de tous les ports du sud du pays.

Cette effervescence et cette ouverture sur l'étranger qui caractérisait la région la prépara ainsi à la Révolution constitutionnelle et au désir de changements, tout en sensibilisant les habitants à la question de la patrie, réalité qui apparut de façon éclatante durant les quatre occupations militaires anglaises et les troubles qui suivirent la Révolution constitutionnelle.

La Révolution constitutionnelle dans le sud de l'Iran

L'année 1906 fut témoin de la modification radicale de la perception politique de la gouvernance étatique. Le pouvoir politique absolu du «roi des rois», système qui avait réglé plusieurs millénaires d'histoire iranienne, disparaissait au profit d'une monarchie constitutionnelle, dotée d'un parlement

qui prenait l'essentiel des décisions. Bien évidemment, cela ne se fit pas sans une révolution dont les soubresauts ont agité l'Iran pendant plusieurs années.

Le sud de l'Iran n'échappa pas aux troubles. Dès l'annonce de la situation politique tendue à Téhéran et dans les grandes villes, les grands propriétaires terriens de la noblesse locale, en particulier les hobereaux de la région du Tanguestân se soulevèrent contre l'autorité centrale et sous le prétexte du soutien à la cause constitutionnelle, refusèrent désormais de payer les impôts gouvernementaux. La victoire de la Révolution et l'établissement de la monarchie constitutionnelle ne changea pas cet état de fait, mais marqua le rapprochement entre le chef constitutionnaliste religieux, l'Ayatollâh Seyyed Mortezâ Alam-ol-Hodâ Ahromi, et le chef local, Reis Ali Delvâri, lequel s'était sincèrement impliqué dans la lutte constitutionnelle.

Ce rapprochement devint plus effectif lorsque les constitutionnalistes consternés furent témoins de la canonnade de la toute jeune assemblée nationale par des cosaques russes, mandés par le nouveau roi Mohammad Ali Shâh, dont la période est connue sous le nom de «petite dictature», qui réprima férocement les constitutionnalistes, - nombreux furent les révolutionnaires assassinés, exilés, disparus, etc. -, et qui remplaça de nouveau la monarchie constitutionnelle par l'absolutisme royal.

Ces changements eurent également lieu à Boushehr où après le coup d'Etat royal, un nouveau gouverneur fut nommé avec pour mission principale la liquidation du parti constitutionnaliste «Association nationale de la ville». Durant les années précédant la Première Guerre mondiale, ce dernier procéda à l'arrestation massive des révolutionnaires, dont un grand nombre finirent exilés sur les îles quasi-invivables du Golfe persique telles que l'île de Hengâm. Cependant, les réactions au retour de l'absolutisme ne se firent pas fait attendre et des révoltes éclatèrent partout dans le pays. Dans le sud également, des révoltes éclatèrent, dirigées par le guide religieux de la région, l'Ayatollâh Seyyed Mortezâ Alam-ol-

> Cette effervescence et cette ouverture sur l'étranger qui caractérisait la région la prépara ainsi à la Révolution constitutionnelle et au désir de changements, tout en sensibilisant les habitants à la question de la patrie, réalité qui apparut de façon éclatante durant les quatre occupations militaires anglaises et les troubles qui suivirent la Révolution constitutionnelle.



L'entrée des troupes britanniques dans la raffinerie d'Abâdân - Seconde Guerre mondiale



Police du sud

Hodâ Ahromi. Ce dernier avait décidé d'organiser cette révolte après avoir entendu la *fatwa* du grand Akhound Mollâ Mohammad Kâzem Khorâssâni de Najaf, selon laquelle la lutte contre le despotisme est un devoir religieux. Le chef religieux de Boushehr se décida donc à libérer la région du pouvoir absolutiste. Pour ce faire, il demanda l'avis des savants pieux et des marchands de Boushehr, puis il conféra avec les chefs locaux auxquels il demanda assistance, et le plus enthousiaste d'eux fut Reis Ali Delvâri.

Après donc avoir monté un plan d'ensemble et s'être mis d'accord sur les conditions de la révolte avec les hobereaux de toutes les régions environnantes, le Dasht, le Dashtestân et le Tanguestân, les forces révolutionnaires entrèrent par surprise à Boushehr qu'ils réussirent à libérer en quelques heures, sous la supervision de l'Ayatollâh Alam-ol-Hodâ. Reis Ali Delvâri, lui, était chargé, avec quelque deux cents hommes en armes, de libérer les bâtiments des douanes, mission dont il s'acquitta parfaitement. A l'époque, la douane était tenue par une compagnie belge. Reis Ali révoqua son contrat dans l'heure et confia la gestion de la douane à un iranien arménien constitutionnaliste, Moassess Khân. Après quoi, il retourna avec ses hommes sur ses terres, à Delvâr. La douane était à l'époque louée par les Britanniques, qui se virent privés d'un apport financier consistant. C'est pourquoi, après des tentatives de négociations avec l'Ayatollâh Alam-ol-Hodâ, ils attaquèrent la ville où ils débarquèrent de nouveau des forces. La ville tomba en peu de temps et l'Ayatollâh fut immédiatement envoyé en exil à Bassora.

Après avoir entendu la nouvelle de cet exil, Reis Ali Delvâri lança un ultimatum au gouverneur de Boushehr réintroduit dans ses fonctions par les Anglais. Si l'Ayatollâh ne retournait pas, il attaquerait Boushehr et tous les ports environnants. Cet ultimatum fut le signal pour une nouvelle vague de troubles et d'émeutes. Et le gouverneur, Ahmad Khân Daryâbeygi, décida donc de faire disparaître ce chef local inquiétant. S'alliant d'autres chefs locaux rivaux de Reis Ali, il attaqua la région de Delvâr avec beaucoup de violence. Reis Ali, voyant l'importance de cette force, s'était caché avec ses hommes dans les montagnes environnantes et ne subit aucun dommage direct de cette attaque. Mais le degré de destructions et de saccages de cette force gouvernementale était tel que le gouverneur reçut un ordre direct de Téhéran lui enjoignant de cesser son agression et de rentrer à Boushehr. Cette attaque, qui n'avait pas porté de dommages à Reis Ali Delvâri, avait tant affaibli la position du gouverneur qu'il fut immédiatement révoqué et remplacé par un autre dont la mission était la même, affaiblir Reis Ali et le mettre hors de combat.

Malgré l'importance des luttes constitutionnelles dans le sud, le bilan définitif marqua l'échec de ce mouvement qui dura près de quatre mois. Selon les historiens, la raison principale de cet

échec réside dans l'instabilité politique et économique que la révolte entraînait et que cette région commerçante ne pouvait supporter. Très vite, les marchands de la ville, qui avait acclamé les premiers les émeutes, voulurent voir la stabilité revenir, ce qui signifia le glas de leur soutien à la Révolution constitutionnelle.

La police anglaise du sud

A l'aube de la Première Guerre mondiale, les Britanniques avaient déjà réussi à se faire une place définitive et à transformer une partie du sud de l'Iran, qui était zone occupée, en zone d'influence, pour contrebalancer les zones d'influences russe ou allemande. La première moitié du XXe siècle en Iran est à ce titre remarquable par la faiblesse du gouvernement central iranien, les derniers rois qâdjârs ayant littéralement confié le pays à leurs «amis» d'Europe, l'Angleterre ou la Russie.

En hiver 1914, l'armée d'occupation anglaise décida de mettre en place une «police du sud» pour faire face à ce qu'elle nommait «les troubles et l'insécurité régnante dans les provinces de Fârs et de Boushehr», à comprendre les révoltes contre leur occupation militaire. Cette police devint effective en 1915.

A cette époque, tous les pays en guerre avaient une zone d'influence en Iran. Pour les Russes, c'était le nord du pays, pour les Ottomans, l'ouest, les Anglais contrôlaient le sud et le sud est, et l'Allemagne différentes parties du centre du pays. Les agents de ces pays étaient actifs alors même que l'Iran était un pays neutre. En novembre 1914, une semaine après l'annonce de la neutralité du gouvernement iranien, une flotte de guerre anglaise, dans le Golfe persique depuis le début du conflit, attaqua et occupa la ville pétrolière d'Abâdân, en débarquant au passage des forces à Boushehr. Les forces anglo-indiennes occupèrent également l'île koweïtienne de Boubiân et obstruèrent le fleuve Arvand Roud. Ce faisant, ils coupèrent la route des pétroliers et leur accès aux ports pétroliers d'Iran et d'Irak. Leur prétexte était de couper la voie aux Ottomans et aux Allemands. Durant les années des guerres mondiales, la question de l'approvisionnement pétrolier et énergétique fut vitale pour tous les protagonistes du conflit et certains historiens estiment que la quasi-totalité du pétrole utilisé par l'Angleterre durant la Première Guerre Mondiale était du pétrole iranien.

A l'aube de la Première Guerre mondiale, les Britanniques avaient déjà réussi à se faire une place définitive et à transformer une partie du sud de l'Iran, qui était zone occupée, en zone d'influence, pour contrebalancer les zones d'influences russe ou allemande.

En tout cas, l'intérêt pour l'or noir



Membres du consulat britannique à Boushehr

datant d'avant la guerre, en 1907, les Anglais passèrent un traité avec la Russie selon lequel ces deux pays partageaient l'Iran en deux zones d'influence politique et économique, le sud pour les Anglais et le nord pour les Russes. Puis, durant la Grande Guerre, ils réussirent à obtenir à partir de 1915 encore plus de pouvoirs sur ces zones d'influence. De plus, les traités qui furent alors signés entre l'Iran ou l'Arabie saoudite et les Britanniques renforcèrent leur présence dans le Moyen Orient, en particulier dans le Golfe persique.

Durant les années des guerres mondiales, la question de l'approvisionnement pétrolier et énergétique fut vitale pour tous les protagonistes du conflit et certains historiens estiment que la quasi-totalité du pétrole utilisé par l'Angleterre durant la Première Guerre Mondiale était du pétrole iranien.

Durant la Première Guerre mondiale, les Anglais et les Russes intervinrent dans les affaires iraniennes en utilisant des personnalités politiques influentes qui leur étaient dévouées. En raison de ces interventions extérieures, durant les années de guerre 1914-1918, le cabinet iranien changea dix fois. Durant ces années également, de nombreuses révoltes et résistances populaires virent le jour face aux envahisseurs étrangers, en particulier dans la zone britannique. Parmi ces révoltes, on peut citer celles de Tanguestân et de Dashtestân, dans la province de Boushehr, en 1915, qui firent date.

Les employés britanniques de la Société iranienne du pétrole, après sa nationalisation, en train de quitter le pays ▼



Suite à cet événement, les représentants des gouvernements britannique et russe décidèrent de renforcer leur puissance militaire dans le sud et le nord de l'Iran. La peur des Allemands ou des Ottomans et le retour de la sécurité dans le sud de l'Iran, fut un prétexte que le gouvernement anglais utilisa pour justifier l'intensification de l'occupation militaire du sud. Il fut décidé que les Russes augmenteraient leurs forces jusqu'à 11 000 hommes dans le nord et les Anglais, quant à eux, mirent en place une organisation militaire connue sous le nom de «Police du sud» sous le commandement d'officiers anglais et avec la collaboration de militaires iraniens et indiens. Le militaire anglais Sykes fut responsable de la création de cet organisme. Ce dernier, ayant vécu une vingtaine d'années en Iran, possédait une grande maîtrise du persan et connaissait bien le contexte iranien.

En février 1913, ce général entra dans Bandar Abbâs avec pour but la création de cette «police du sud», baptisée "S.P.R". Cet organisme était financé par des impôts illégaux directement demandés par l'armée anglaise aux habitants des provinces du sud.

Trois raisons principales furent à l'origine de la formation de cette police:

- La lutte contre les influences étrangères autres que britanniques en

particulier celles de l'Allemagne ou de l'Empire ottoman.

- Le contrôle des routes du sud de l'Iran pour le passage des convois marchands et militaires anglais.
- La protection des sites pétroliers iraniens, alors sous monopole anglais.

La police du sud dont le personnel était indien et iranien ne cessa de se développer durant les années de la Première Guerre mondiale. Elle était sans arrêt attaquée par des groupes citoyens de résistance, partout dans le sud de l'Iran, à Kermân, Bandar Abbâs, Yazd, Shirâz, Boushehr, Kâzeroun... Le gouverneur de Fârs fut chargé de mettre à la disposition de cette police tout ce qui pouvait contribuer à son développement. C'est ainsi qu'entre autres, la gendarmerie de cette province passa sous les ordres de cette police. Avec le slogan du «rétablissement de l'ordre», cette police illégale d'occupation réussit à obtenir en 1917 la reconnaissance officielle du gouvernement iranien. Durant cette année, elle occupa tous les ports et régions pétroliers du sud de l'Iran, mais aussi des ports irakiens et rien que dans la ville iranienne d'Ahvâz, elle concentra une force de 12 000 mille hommes chargés de la protection des champs pétroliers.

Cette police anglaise n'était pas au service des Iraniens. Au contraire, durant les quelques années où elle fut active, elle fit plus de dégâts qu'une bande de brigands. Parmi ses activités, on peut citer les troubles et l'insécurité qu'elle provoquait, pour pouvoir ensuite se présenter en tant que seule autorité capable de la ramener.

Dans le Fârs, cette police acheta les céréales de la région en grande quantité, à tel point que ces produits devinrent introuvables même sur le marché noir et la famine consécutive tua des milliers de personnes. Les membres de cette police arrêtaient souvent les voitures qu'ils réquisitionnaient sans jamais les rendre. Ils réquisitionnèrent également de très nombreuses maisons, domaines etc. La corruption administrative qu'ils avaient crée avaient affaibli le pouvoir étatique et la justice au plus haut point. D'autre part, elle faisait payer, en plus de l'impôt illégal "normal" qui couvrait ses dépenses, des impôts arbitraires. Les membres de cette police détruisirent les maisons de ceux qui refusaient de se plier, les arrêtèrent, les torturèrent et parfois même, les assassinèrent. De nombreuses personnalités de l'époque, en particulier les chefs religieux, protestèrent plus d'une fois contre les exactions de cette police.

> L'influence forte des Britanniques fut seulement remplacée peu à peu par celle des Américains, à partir des années 50. Signe de ce changement: les Anglais fermèrent leur consulat à Boushehr en 1952.

Cette police n'eut d'ailleurs pas la vie longue. Formée en 1915, elle disparut cinq ans plus tard avec le coup d'Etat de Rezâ Khân Pahlavi et le retrait des Anglais de l'Iran. Les raisons qui ont conduit à la dissolution de la police furent les suivantes:

- L'incapacité du gouvernement iranien à faire face aux dépenses de cette police.
- L'amplification des luttes armées anti impérialistes des habitants des régions du sud.
- L'insistance des Etats Unis, de la France et de la Russie pour le retrait des forces anglaises postées en Iran.
- La protestation des membres du parlement anglais contre les dépenses de guerre à la fin de la Première guerre mondiale.


Centrale nucléaire de Boushehr

Cependant, l'influence anglaise ne s'affaiblit pas avec le retrait des forces d'occupation. Au contraire, la dynastie Pahlavi qui prit le pouvoir après les Qâdjârs en 1920 leur était absolument dévouée. Et l'influence forte des Britanniques fut seulement remplacée peu à peu par celle des Américains, à partir des années 50. Signe de ce changement: les Anglais fermèrent leur consulat à Boushehr en 1952.

Certaines activités économiques commencèrent à y être menées ou reprises, telles que la construction navale ou la mise en place de zones économiques spéciales, aujourd'hui au nombre de trois. Autre témoin de l'intérêt qu'elle recommençait à avoir, dès avant la Révolution islamique: la fameuse centrale nucléaire de Boushehr, officiellement en service depuis 2010.

Le dernier coup que les Anglais portèrent à l'époque à l'Iran fut la séparation de l'île de Bahreïn, au début des années 60, dont la reconnaissance officielle par le gouvernement iranien ne se fit pas sans débats et protestations, à tel point que l'Iran s'est toujours réservé le droit de revoir cette décision illégale.

C'était en 1961. A l'époque, de nombreux représentants et sénateurs iraniens patriotes protestèrent avec véhémence contre cette décision unilatérale de division territoriale. On peut notamment citer le parlementaire Seyyed Hossein Habib, représentant de Boushehr, qui quitta l'Assemblée Nationale en signe de protestation et en précisant que quiconque abandonnait une partie de son pays à autrui était un traître. Cependant, le roi pahlavi fut porté au pouvoir par les Anglais, et la plupart des parlementaires furent également choisis et formés pour servir les intérêts étrangers, c'est pourquoi ils officialisèrent la séparation du Bahreïn, décision qui n'a jamais été acceptée par la nation iranienne.

A partir des années 50, la région de Boushehr perdit de son importance au profit des régions pétrolières plus connues

telles que le Khouzestân voisin. Cependant, certaines activités économiques commencèrent à y être menées ou reprises, telles que la construction navale ou la mise en place de zones économiques spéciales, aujourd'hui au nombre de trois. Autre témoin de l'intérêt qu'elle recommençait à avoir, dès avant la Révolution islamique: la fameuse centrale nucléaire de Boushehr, officiellement en service depuis 2010.



Couloir d'Assalouyeh-Champ gazier de South-Pars

Boushehr durant la Guerre imposée (Iran-Irak)

L'attaque irakienne contre l'Iran en 1980, qui débuta une guerre de huit ans, visait en particulier les zones pétrolifères plus proches de l'Irak, c'est-à-dire le Khouzestân. Cependant, Boushehr étant également une zone pétrolière, elle prit la place du Khouzestân durant la guerre. Avec plus de six cents kilomètres de côtes et relativement mieux protégée des attaques irakiennes, cette région servit de plate-forme d'exportation pétrolière durant les années de guerre, en particulier à partir de l'île de Khark, qui subit 2834 attaques aériennes irakiennes.

Boushehr aujourd'hui

Comme toutes les régions pétrolières d'Iran, la province de Boushehr subit de très lourdes destructions durant la guerre. Mais le développement du corridor Assalouyeh, affilié à l'immense champ gazier de *South Pars*, fait de Boushehr une région en plein boom économique. ■



Couloir d'Assalouyeh-Champ gazier de South-Pars

Au cœur de la culture populaire de Boushehr: Le parler, les us et les coutumes des zones côtières du Golfe persique

Afsâneh Pourmazâheri

Langue officielle des habitants de la province de Boushehr, le persan est utilisé dans la quasi-totalité des conversations quotidiennes de la région. Ceci dit, les Boushehris sont parvenus à conserver, dans leur persan, les dialectes propres à chaque partie de leur géographie. Bien évidemment, c'est au niveau rural que les régionalismes et accents locaux manifestent une plus grande variété. Cela se justifie par le fait que ceux-ci furent moins touchés par l'homogénéisation linguistique à laquelle étaient sujets le persan et d'autres dialectes couramment en usage dans les villes de la province de Boushehr.

On y remarque également quelques communautés minoritaires qui s'entretiennent en arabe à savoir les autochtones de l'île de Shift, du port Kangân et d'Assalouyeh.

Le persan est conversé aujourd'hui à travers ses dialectes diversifiés et étendus partout en province. Pour plus de clarté, on peut distinguer les régions



Musée ethnologique de Boushehr



Musée ethnologique de Boushehr



Pêcheurs dashti

septentrionales et méridionales qui ont des similitudes. Dans tous ces dialectes, on repère curieusement un lexique ancien de la langue persane, celui du pahlavi ancien et même de l'avestique, en particulier remarquable dans le dialecte dashti qui contient encore de notables éléments de la langue pahlavi. Cela permet de mettre à jour le parcours des mots du persan ancien au persan moyen et ensuite, au persan moderne. De surcroît, en raison de ses contacts avec les ports des pays arabes, la langue parlée des régions du sud a donné lieu à quelques emprunts à la langue arabe, et qui sont ainsi entrés dans le quotidien des habitants de la région. Par ailleurs, un autre phénomène est susceptible de surprendre les visiteurs de la région, ce sont les emprunts au portugais, à l'anglais et au hollandais dû à la présence de portugais, hollandais et anglais dans cette région durant un certain temps.

C'est à partir de 1560 que le premier contact est établi avec le monde occidental à travers la présence de Portugais, qui sont refoulés par les Safavides. Puis, en 1623 la Hollande engage des relations notamment commerciales avec l'Iran et fait bien évidemment débarquer ses cargaisons dans les ports du sud du pays. Après la mort de Nâder Shâh Afshâr, ces relations commerciales cessent puisque les Hollandais passent désormais par Bassora. Ils installent cependant des comptoirs de commerce mais sont définitivement chassés de l'Iran en 1756. Ce fut ensuite le tour des Anglais de s'établir dans la région et de fonder des

En raison de ses contacts avec les ports des pays arabes, la langue parlée des régions du sud a donné lieu à quelques emprunts à la langue arabe, et qui sont ainsi entrés dans le quotidien des habitants de la région. Par ailleurs, un autre phénomène est susceptible de surprendre les visiteurs de la région, ce sont les emprunts au portugais, à l'anglais et au hollandais dû à la présence de portugais, hollandais et anglais dans cette région durant un certain temps.

maisons de commerce pour leur plus grand bien. Ainsi, des mots étrangers se sont glissés dans le parler quotidien des «Boushehris».

En ce qui concerne les dialectes du nord de Boushehr, les plus notables sont ceux de Shahrestân, de Deylam et de Genâveh.

Les dialectes du sud recouvrent des villes telles que Tanguestân, Dashti, Kangân et Deyr. Dans la ville de Boushehr, on communique en persan mais le dialecte usité reste celui de la ville de Tanguestân. C'est le dialecte le plus ancien de la province et on y emploie encore distinctement la morphologie et la syntaxe du pahlavi sassanide. On peut remarquer leur influence et parfois leur prédominance sur le persan, notamment dans les régions Dashti où se pratique le dialecte «dashtestâni» ou bien dans les régions côtières de Tanguestân où le dialecte «tanguestâni» ou «tangsiri» est encore utilisé. Le dialecte «dashtestâni» appartient aux habitants du nord-ouest de la province, c'est-à-dire aux gens de Genâveh et de Deylam et s'est progressivement mêlé à la langue «lori». Une autre région qui jouit d'une riche diversité dialectale est sans doute la province de Deyr où se pratiquent des dialectes «deyri», bien sûr, mais également les vieux dialectes «bardestâni», «âbedâni» et encore «dashtiâni». Parmi ces derniers, le dialecte «deyri» ainsi que «kangâni» et «jami», pratiqués dans l'extrême sud de Boushehr, se rapprochent de plus en plus du persan par leur éloquence. Dans certains de ces dialectes la lettre "b" se transforme en "v" et "u" en "ow" et rend la langue orale de ces régions de plus en plus mélodieuse. Quant à "n" final, il ne se prononce pas. Voici quelques exemples:

Boud (était) devient *bid*, *doud* (fumée): *did*, *tanour* (four): *tanir*, *nân* (pain): *nu*, *khâb* (rêve): *khow*, *koutcheh* (allée): *kitcheh*, etc.

Le dialecte «boushehri» est l'un des dialectes les plus étendus du persan



Le tak est un tapis de nattes particulier de Boushehr, d'une taille de 10 cm de large sur 30 cm de long



Cérémonie de mariage chez les nomades de Dashtestân

couramment en usage dans la province de Boushehr ainsi que dans certaines régions de la province de Fârs, notamment à Lâmerd, Tarâkameh, Kenâr-Takhteh, Khesht mais pareillement dans les régions méridionales du Khouzestân telles que Hendijân, le port de Mâhshahr et dans certaines parties du pays voisin, Bahreïn. Ce dialecte jouit d'une grande ressemblance avec les dialectes «bandari», «lori» et «bakhtiâri» de même qu'avec les dialectes des deux villes Kâzeroun et Abâdân. Ce dialecte «boushehri» possède lui-même des ramifications au sein du territoire qu'il recouvre. De ce fait, il est subdivisé en divers accents dont le «boushehri central», courant dans la ville même de Boushehr, le «tarâkamehi» et l'«âbedâni» lié à la région d'Abedân, de «kangâni», «jami», «tanguestâni», «dashti», «dashtestâni», «deylami», «Genâvehi» et «mâhshahri-hendijâni». Comme on vient de le mentionner, la diversité des accents est plus manifeste dans les villages que dans les villes, car, en raison du mode relativement grégaire de vie, on y constate moins de métissages interrégionaux.

La langue baloutchi, quant à elle, est également en usage dans le sud de l'Iran alors qu'elle est née d'abord dans le nord de l'Iran près de Semnân et de la Mer Caspienne. Elle s'est visiblement scindée, et après un long périple, s'est installée dans le sud et le sud-ouest de l'Iran. Aujourd'hui, les Baloutches sont estimés à plus d'un million et demi d'individus en Iran. C'est la raison pour laquelle ils jouissent d'une grande importance dans le pays.

> Le dialecte «boushehri» est l'un des dialectes les plus étendus du persan couramment en usage dans la province de Boushehr ainsi que dans certaines régions de la province de Fârs.

La langue lori est aussi très présente dans la province de Boushehr. Cette langue possède à peu près quatre millions de locuteurs qui parlent en quatre dialectes différents. Au cours de la migration des

Aryens du nord de l'Iran vers le sud-ouest, leur langue s'est adaptée au parler des autochtones. Ainsi, différents dialectes sont nés qui restent en contact les uns avec les autres, d'où les nuances qu'on peut remarquer entre les parlers et les dialectes des provinces du Kurdistân, Kermânshâh, Ilâm, Lorestân, Khouzestân, Ispahan et Fârs.

La langue lori est aujourd'hui couramment utilisée, notamment dans le sud-ouest de l'Iran. D'après Parviz Nâtel Khânlari[1], les dialectes loris comprennent de nombreux mots provenant du persan moyen, et qui sont fréquemment repris dans les dialogues des gens de la rue. Les dialectes loris sont de cette façon distribués à travers cinq régions où les cinq dialectes se distinguent clairement les uns des autres. Dans cette catégorisation, les Lors de «m'amassai»[2] et de «rostam», qui résident notamment dans la province de Boushehr mais aussi à Navâr-âbâd-mamassani et la ville de Rostam, parlent le même dialecte.

La langue et la tradition sont deux éléments inséparables d'une société qu'il faut connaître pour comprendre la culture populaire d'une région. La diversité des dialectes illustre la richesse historique de la province de Boushehr. La diversité des rituels cérémoniels est une autre preuve de la richesse immatérielle de la culture persane. Les festivités et les cérémonies traditionnelles en Iran jouissent d'une grande importance notamment auprès des milieux plus traditionnalistes et parfois, selon le type de fête, chez les patriotes ou les croyants d'une religion particulière, et sont parfois pleinement célébrées par tous les Iraniens quel que soit leur lieu d'habitation, en Iran ou hors de l'Iran. Dans la province de Boushehr, les gens respectent tout particulièrement la fête du nouvel an et se préparent quelques mois plus tôt à accueillir le nouvel an et organiser cette fête de la meilleure façon possible. Ainsi, les «Boushehris» achètent et parfois préparent eux-mêmes deux gâteaux particuliers qui s'appellent le «Bib Goli» et le «Gharâpich» et en servent à leurs invités pendant toute la durée de la fête. Le "Tchâhârchanbeh-Souri" est une autre fête nationale qui se tient le dernier mercredi de l'année. D'après les «Boushehris», il ne faut maudire personne durant



Femmes de Jam



Vieil homme khourmoj vendant du khârak



Cérémonie de mariage, musée ethnologique de Boushehr

Photo: Abdol Rasoul Shâdmân

cette soirée puisque parmi les 1999 malheurs tombés du ciel pendant l'année, 999 arrivent durant cette soirée. Dans la province de Boushehr, ce soir-là, on brise de vieilles cruches en espérant éloigner le malheur jusqu'à l'année d'après.

Le rituel de la cérémonie Zâr (ou Livâr) se tient durant la même nuit que le Tchâhârchanbeh Souri. Il est d'origine africaine et serait entré dans le sud de l'Iran par l'Ethiopie. Le but de ce rituel est de guérir les malades. Pendant cette soirée, on porte des habits particuliers et on se parfume. Durant les sept jours qui précèdent, on prépare une potion à base de plantes dont le basilic, le safran, la noix de muscade, l'elettaria, ainsi que d'autres ingrédients et on enferme le malade en l'isolant de tout contact avec le sexe opposé, et en l'enduisant entièrement de la potion. Ce rituel se prolonge les sept jours suivants et le septième jour, le malade s'habille de vêtements neufs, se parfume, et se présente au public. On espère alors qu'il est guéri. Si ce vœu est exaucé, il doit rendre hommage à Dieu et aider les autres le reste de sa vie.

Le rituel de la cérémonie Zâr (ou Livâr) se tient durant la même nuit que le Tchâhârchanbeh Souri. Il est d'origine africaine et serait entré dans le sud de l'Iran par l'Ethiopie. Le but de ce rituel est de guérir les malades.

Le mariage a également ses propres coutumes dans la province de Boushehr. La demande en mariage se fait habituellement par l'intermédiaire d'un sage du quartier ou de l'aîné de la famille. Dans le passé, le choix de la personne en question pour le mariage était plutôt obligatoire et imposé par la famille et les mariages étaient souvent inter claniques. Aujourd'hui, on s'est adapté au rythme


Cérémonie de deuil à Boushehr

de la vie moderne et si le prétendant n'intéresse pas la jeune fille, on le refuse sous prétexte par exemple qu'elle a déjà choisi son cousin.

Après la première étape, c'est le tour du *mehr* ou de la dot (le don payé d'après l'islam à la mariée par le marié qui peut être exigé par la mariée n'importe quand, mais l'est le plus souvent en cas de séparation). Dans le passé, on choisissait parfois un kilo d'ailes de moustique ou d'épluchures d'oignon puisque les trouver en grande quantité n'était pas chose aisée, et donc la séparation du couple devenait impossible. Après l'arrangement de la dot, il ne reste plus qu'à préparer les habits des époux. Des tissus sont mis à la disposition de la future mariée pour qu'elle ait le temps de choisir et de faire coudre l'habit qui lui plaît. Une fois cousus, ces habits sont présentés sur un plateau, parés d'un tissu vert. Chez les habitants du port de Deylam, on apporte les habits de la mariée dans des plateaux tenus à bout de bras au-dessus de la tête (le *tashrif*). La veille du mariage, c'est-à-dire le soir du *hanâbandân*, on met du henné sur les mains et les pieds des mariés pendant que les invités dansent et chantent. Le même matin, de bonne heure, on prépare du *halvâ* (une pâtisserie typiquement iranienne) à base de farine de riz et de pain décoré avec des graines de sésame appelés *gardeh*, et on l'offre aux voisins. La distribution de ces pâtisseries comprend aussi un rite: on les place sur un grand plateau que l'un des proches des mariés porte sur sa tête pour aller les distribuer chez les gens du quartier.

Domâ-rouï (lavage du marié) est une autre tradition pratiquée dans les régions littorales. Le jour du mariage, le marié est emmené au bord de l'eau (rivière ou mer), pour y être lavé et coiffé. Quand les mariés se présentent ensemble le jour des noces, la mariée ne descend pas de cheval (aujourd'hui le cheval est remplacé par la voiture) sans qu'on ne lui offre un cadeau, souvent une chose de valeur telle qu'un terrain, un tapis, de l'or, etc.

Le mardi suivant le jour du mariage, on se rend chez le nouveau couple avec des cadeaux et l'on est accueilli par le couple qui offre à boire, ainsi que des noix et des gâteaux. Avant de partir, les invités récitent de la poésie et jouent de la musique.

Le rituel de la pluie est une autre tradition propre aux régions désertiques dont fait partie la province de Boushehr.

Le marché aux poissons de Khourmoj

Dans cette région, s'il ne pleut pas avant le mois de décembre, on se met à prier et à effectuer des rituels particuliers pour demander à Dieu la pluie. Gal Galin est une célébration tenue au moment du crépuscule dans les rues de Boushehr. On habille tout d'abord quelqu'un avec un costume grotesque et on lui couvre la tête avec une serpillière. On place des cornes sur sa tête et on lui pend une cloche au cou (un *galin*). Quand on le promène dans les rues, les gens versent de l'eau sur les membres du groupe de *gali*. Il va ainsi de porte en porte, frappe et leur demande un cadeau. Le propriétaire lui donne normalement du blé, de l'avoine, des céréales ou de l'argent. Quant aux enfants, ils le suivent et chantent des chansons spécifiques à cette occasion. S'ils reçoivent aussi un ou des cadeaux de la part des gens visités, ils les traitent de généreux ou d'avares selon les cas. Finalement, on collecte des cadeaux pour en faire du potage ou du *halim*, sorte de soupe particulièrement consistante consommée sucrée ou salée, habituellement au petit déjeuner. On jette une petite pierre dans le *halim* et on le distribue aux invités. Celui qui retrouve la pierre dans son bol devient la «victime» et tout le monde commence à le «frapper». Entretemps, l'aîné du groupe intervient et leur demande d'attendre quelques jours. Ils accompagnent la victime dans un endroit saint, un mausolée par exemple, et prient pour qu'il pleuve afin de lui éviter d'être battu comme prévu!

Il existe également de nombreuses coutumes et cérémonies non écrites dans la province de Boushehr qui se tiennent ou ne se tiennent plus aujourd'hui, parce que démodées ou archaïques. Si elles étaient hier essentielles à la stabilité culturelle, sociale et politique des régions, elles sont aujourd'hui devenues des habitudes ou simplement un rappel des temps anciens. Dans les villages, elles ont encore une forte coloration alors que dans les villes, sauf quelques pratiques qui se sont adaptées plus ou moins à la vie moderne, elles n'ont plus le même impact que dans le passé. Pour conserver ce patrimoine culturel immatériel du pays, il faudrait bien évidemment mettre en place des programmes sérieux. A titre d'exemple, l'encouragement du tourisme pourrait conduire à la mise en relief et à la pérennisation de ces pratiques ancestrales. ■

Le rituel de la pluie est une autre tradition propre aux régions désertiques dont fait partie la province de Boushehr. Dans cette région, s'il ne pleut pas avant le mois de décembre, on se met à prier et à effectuer des rituels particuliers pour demander à Dieu la pluie.

1. Parviz Nâtel Khânlari (1914-1990 Téhéran, Iran) littéraire, auteur, linguiste, chercheur iranien et professeur à l'Université de Téhéran.
2. Région à environ 180 kilomètres de la ville de Shirâz. Les Lors de cette région ont donné lieu à différentes tribus en Iran, en Afghânistân et au Pakistân mais la tribu la plus organisée et la plus riche en membres se trouve en Iran dans la province de Fârs, à Boushehr et au Sistân-Baloutchestân dont le parler quotidien est le lori.

La route touristique Shirâz - Boushehr

Mireille Ferreira

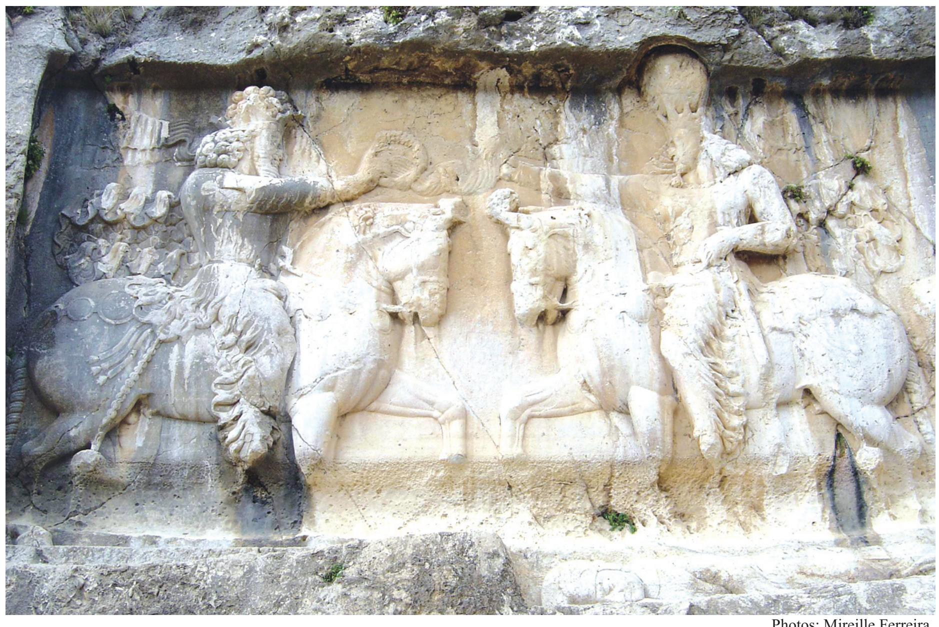
Sur une distance d'environ 300 kilomètres, la route de Shirâz à Bandar-e Boushehr quitte le plateau iranien pour rejoindre les plaines du Golfe persique. Par un parcours parmi les plus spectaculaires d'Iran, elle traverse la chaîne montagneuse du Zagros qui longe la frontière irakienne et descend le long du Golfe persique. De nombreux touristes l'empruntent pour la beauté de ses paysages, les rencontres toujours réjouissantes avec les bergers et leurs troupeaux, la visite des sites historiques qu'elle traverse, l'observation d'un mode de vie rural encore très proche de la nature, sans oublier les petits *kebâbi* du bord de route dont certains servent de délicieuses brochettes de viande et de foie d'agneau.

Vue aérienne de Bishâpour (photographe inconnu)

L'héritage sassanide

A la sortie de Shirâz, la route descend en serpentant pour rejoindre le site archéologique de Bishâpour. Avant d'y arriver, un détour de quelques kilomètres via la route de Kâzeroun permet de découvrir le lac Parishan, habitat naturel de nombreuses variétés de poissons et importante étape des oiseaux migrateurs. Hérons, flamants roses, oies, canards, aigrettes et pélicans en peuplent les eaux et les abords durant l'hiver.

Bishâpour, ancienne capitale du roi sassanide Shâpour Ier (241-272), célèbre pour avoir vaincu l'Empire romain, fut fondée en 266 de l'ère chrétienne. L'enceinte abritant les ruines de la ville royale présente de maigres vestiges, coupoles, plafonds et colonnes ayant disparu au cours des siècles. Seuls quelques murs en pierre taillée permettent d'en deviner la grandeur passée. Les plus beaux ornements sont conservés au musée de la ville de Bishâpour, au Musée national d'Iran à Téhéran, qui possède, notamment, une belle mosaïque du palais, ou encore au musée du Louvre à Paris, qui conserve la mosaïque de *La Joueuse de harpe*. Ce pavement, qui décorait le sol de l'iwan du palais royal, fut découvert au cours des fouilles effectuées par les Français Georges Salles et Roman Ghirshman de 1935 à 1941. Le visiteur se console en admirant les restes d'un protomé[1] de



Tangeh Tchogân - Le bas-relief de Bahrâm Ier et Ahourâ Mazdâ

Photos: Mireille Ferreira

taureau en pierre ainsi que ceux d'un temple qui s'élevait près du palais, parfois interprété comme un sanctuaire d'Anâhitâ, déesse de l'eau et de la fécondité. L'escalier qui mène du palais au temple est en revanche fort bien conservé. Une partie seulement de ces ruines a été mise au jour, il reste à en découvrir des parties importantes.

Après avoir traversé à pied un pont qui enjambe la route, on pénètre dans la gorge de Tchogân (*Tangeh Tchogân*) pour y découvrir, sur les deux rives, six bas-reliefs monumentaux taillés dans la roche, mettant en scène les hauts faits des rois sassanides, que les nomades qui empruntaient cette route imaginaient être les personnages du *Shâhnâmeh*, l'épopée des rois, réels ou légendaires, de la Perse antique. Ces sculptures illustrent le triomphe de Shâpour Ier sur l'empire de Rome, avec la mort de l'empereur Gordien III et la capture de Valérien, Bahrâm II (276-293) recevant la soumission de ses vassaux, les bédouins d'Arabie, venus avec leurs chevaux et

Après avoir traversé à pied un pont qui enjambe la route, on pénètre dans la gorge de Tchogân pour y découvrir, sur les deux rives, six bas-reliefs monumentaux taillés dans la roche, mettant en scène les hauts faits des rois sassanides, que les nomades qui empruntaient cette route imaginaient être les personnages du Shâhnâmeh, l'épopée des rois, réels ou légendaires, de la Perse antique.



La statue de Shâpour Ier dans la grotte de Mudân (photographe inconnu)



Vallée de Tang-e Tchogân

leurs chameaux, l'investiture de Bahrâm Ier (273-276) à cheval et une représentation majestueuse de Shâpour II (310-379). Ces bas-reliefs sassanides font écho à ceux, plus connus, de Naqsh-e Rostam et Raqsh-e Radjab près de Persépolis[2].

Il se présente toujours quelques jeunes gens du village voisin de Sâsân pour proposer aux visiteurs de les mener à la grotte de Mudân, que l'on atteint après une ascension abrupte d'un peu moins d'une heure. Située à 5 km à l'est de la cité de Bishâpour, sur les hauteurs surplombant la vallée de Shâpour au-delà de la gorge de Tchogân, elle abrite une spectaculaire statue de Shâpour 1er, haute de sept mètres avec une largeur des épaules de deux mètres. Sculptée dans un pilier naturel de la grotte, elle est un des rares exemples de sculpture sassanide en ronde-bosse. Découverte gisant sur le sol, les pieds et les bras brisés, elle a été restaurée en 1957 sous la direction des autorités militaires de Shirâz; les parties manquantes ont été remplacées par du béton. Elle se dresse à présent à l'entrée de la grotte, ce qui n'est pas son emplacement initial. Cette cavité est supposée être le tombeau du roi mais aucune trace de sépulture n'y a jamais été identifiée. Elle s'ouvre sur une première salle haute de treize mètres. Sur les parois ont été gravées des tablettes, portant des inscriptions aujourd'hui disparues. Au fond de la salle, plusieurs



Tangeh Tchogân - Le bas-relief de la victoire de Shâpour Ier sur l'Empire romain


Ruines sassanides sur la route Shirâz-Boushehr

couloirs s'enfoncent dans la montagne, on y trouve des réservoirs et d'autres salles.

Des pratiques nomadiques persistantes

Les habitants de cette région du Fârs sont, pour une grande partie, issus de familles nomades, sédentarisées à partir du règne de Rezâ shâh Pahlavi. Le Zagros était en effet encore récemment parcouru par les tribus nomades, Qashqâ'i, Mamassani, Lori, Khamseh, Boyer Ahmad et Bakhtiyâri, qui ont su garder leur culture et leur style de vie uniques, constituant ainsi une partie de l'héritage culturel de cette région. Même si la plupart d'entre elles sont à présent installées dans des villages et hameaux, certaines empruntent encore des portions de cette route entre Shirâz et Boushehr pour leurs transhumances saisonnières, menant leurs troupeaux vers les hauts patûrages au début de l'été en profitant de l'eau abondamment fournie par la Shâpour Roud proche de leur parcours.

Nous avons parcouru cette route dans la quinzaine de jours qui précède Norouz, accompagnés de notre ami Monsieur Parizâd, excellent guide francophone de Shirâz, et avons pu y observer que ces populations ont su garder certaines pratiques de cette vie nomadique d'antan. Comme de nombreuses sources et rivières


Les ruines du consulat britannique dans la ville de Boushehr



Boushehr - La maison Mehrabân d'époque qâdjâre, de style bandari

> A partir de Bishâpour, la route vers Boushehr effectue une nouvelle descente vers la plaine couverte de palmeraies qui s'étendent à perte de vue.

d'Iran à cette période de l'année, celles qui longent la route à partir de Bishâpour sont investies par des familles entières pour y laver tapis et couvertures, comme le veut la coutume du nouvel an iranien, issue de cette vie pastorale ancestrale. Hommes, femmes et enfants n'hésitent pas à s'y plonger pour y rincer tous les tapis de la maisonnée, après qu'ils aient été énergiquement lessivés et brossés sur les rives. Cette activité, qui offre la beauté de ses scènes colorées, nous a permis d'entrer aisément en contact avec la population locale, égayée par ce rituel récréatif. Nous avons pu aussi visiter, dans les villages traversés, des ateliers domestiques de confection de *gabbehs*, tissés à même le sol de la cour par la maîtresse de maison, sacrifiant là aussi à la tradition nomade du tissage familial. La commande d'une pièce unique dont on aura choisi coloris et motifs y est toujours appréciée.

A partir de Bishâpour, la route vers Boushehr effectue une nouvelle descente vers la plaine couverte de palmeraies qui s'étendent à perte de vue. Nous avons pu effectuer une petite promenade dans les



Une vue des ruines du palais de Bishâpour

vieux quartiers de Bandar-e Boushehr avant le coucher du soleil. Un jour supplémentaire sur place nous a cependant été nécessaire pour une visite du port de pêche et un aperçu de quelques bâtiments historiques du bord de mer, comme celui de l'ancien musée d'anthropologie, du consulat britannique fermé en 1951, dont il ne reste que le squelette, quelques maisons traditionnelles qâdjâres, dont certaines sont en cours de restauration, et l'église arménienne. ■



Troupeau de chèvres et son berger sur la Shâpour roud



Le retour de la pêche dans le port de Boushehr



Lavage des tapis dans une source du village de Deh Hossein, près de Bishâpour



La porte du temple à Bishâpour

---

1. Un protomé est une représentation en avant-corps d'un animal réel ou fictif ou d'un monstre, employée comme motif décoratif ou servant de support dans des éléments architecturaux.
2. D'autres reliefs rupestres isolés, de moindre importance, érigés eux aussi à la gloire des rois sassanides, sont disséminés dans la province du Fârs, notamment à Darabgerd, Barm-e Dilak, Sarâb-e Bahrâm, Sarâb-e Qandil et à Sar Mashhad. On peut également visiter les palais sassanides d'Ardeshir Ier (220-241), fondateur de la dynastie sassanide et père de Shâpour Ier, situés pour l'un à Firouzâbâd, à une centaine de kilomètres au sud de Shirâz, pour l'autre à Sarvestan, à soixante kilomètres au sud-est de Shirâz, ainsi que le palais fortifié de Ghal'eh Dokhtar (la forteresse de la jeune fille) construit sur une crête à 10 km de Firouzâbâd.

Reis Ali Delvâri: du héraut de la résistance contre les Britanniques au statut de héros national

Hodâ Sadough



Quais de Delvâr, ville de Reis Ali, province de Boushehr, printemps 2010

Tanguestân est un département de la province de Boushehr au sud de l'Iran. Il est divisé en deux zones septentrionale et méridionale dont les deux centres principaux sont respectivement Ahrom et Delvâr. Le nom de Tanguestân fait référence à un clan de commerçants réputé d'Asie centrale, les Tedmer. Le département de Tanguestân est connu pour sa résistance acharnée contre l'invasion des forces britanniques à l'aube du XXe siècle, et fut notamment le foyer d'un groupe de combattant audacieux connu sous le nom de Tangsir. Ce groupe fut dirigé par Reis Ali Delvâri, figure importante du nationalisme iranien de l'époque, et qui demeure comme un véritable héros de la nation iranienne. Le célèbre fort de Tanguestân est également situé dans ce département dont les habitants se sont distingués par leur loyauté et leur combativité.

Fils du chef de la police de Delvâr, Reis Ali Delvâri naquit en 1881 dans ce même village. A l'âge de sept ans, il fréquenta l'école religieuse afin d'acquérir une formation théologique et littéraire. Puis il assista son père dans ses fonctions. Parallèlement, il s'investit dans l'agriculture et fit de nombreux voyages dans les pays arabes voisins. Il était réputé pour sa courtoisie, sa bravoure, son honnêteté ainsi que son respect des préceptes religieux.

Son nom est issu de Delvâr, village situé à 50 kilomètres de la ville côtière de Boushehr et l'un des centres du département du Tanguestân. Delvâr, également appelé Delbar, signifie "courageux" en persan. A l'époque, la plupart des habitants de ce lieu étaient pêcheurs et effectuaient des allers-et-retours dans les pays arabes afin de développer leurs activités littorales et portuaires. Le port de Delvâr, dont la

population était estimée à 700 habitants à cette époque, occupe une place importante dans la défense du pays contre l'invasion des forces britanniques en 1915. La jeunesse de Reis Ali, qui joua un rôle clé dans l'organisation de la résistance des populations du sud de l'Iran, coïncida avec la présence coloniale britannique dans le Golfe Persique.

A la veille de la Première Guerre mondiale de 1914, l'Iran fut occupé au nord par les Russes et au sud par les Britanniques. Les vaisseaux britanniques jetèrent l'ancre sur les rives de Boushehr et le 8 août 1915, les forces assaillantes ayant pour objectif l'occupation des zones littorales de Boushehr lancèrent une opération qui aboutit à l'occupation de la ville. Le lendemain, un groupe de quatorze personnes réagissait contre l'occupation: ils furent tous immédiatement arrêtés et déportés vers l'Inde, siège des colonialistes britanniques dans la région. Cet incident encouragea Delvâri et ses compagnons à s'organiser en vue de défendre le pays. A cette époque, l'Iran était sous la gouvernance d'un régime despotique ayant émergé à la suite de la Révolution constitutionnelle (*mashroutiat*). Au cours de la période appelée «la petite dictature» (*estebdâd-e saghir*), les habitants de plusieurs villes telles que Tabriz, Ispahan et Rasht protestèrent contre Mohamad 'Ali Shâh, l'avant dernier roi de la dynastie qâdjâre.

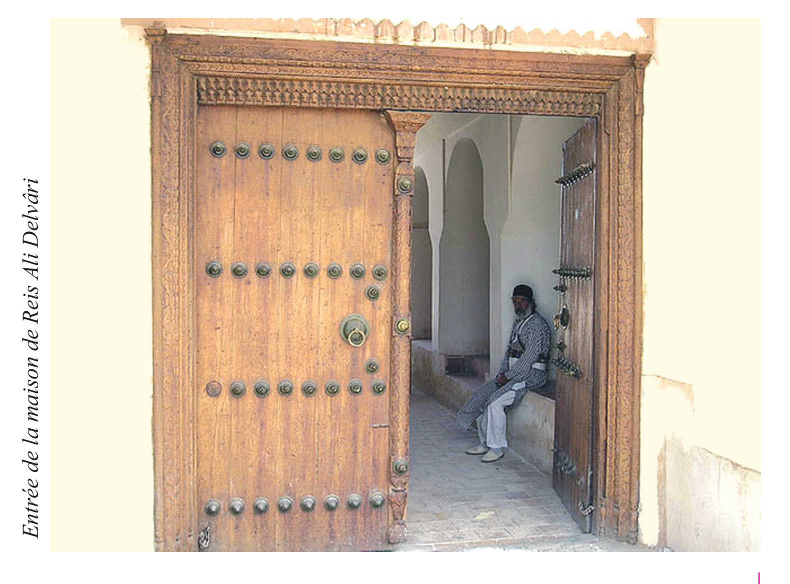
A Boushehr, les habitants parvinrent dans un premier temps à refouler les partisans du Shâh, alors minoritaires. Reis Ali, avec l'aide de son fidèle compagnon Seyyed Mortezâ Mojtahed Ahromi ainsi qu'avec près de cent fusilleurs recrutés, parvinrent à forcer le siège des forces gouvernementales à la suite de plusieurs assauts. Ayant pris le contrôle de la ville, il s'empara du bureau des douanes et veilla à ce que les marchandises ne soient pas pillées.

A cette époque là, le gouvernement anglais interférait constamment dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman, notamment la Mésopotamie (l'Irak actuelle) tout en étendant son agression vers les frontières et territoires méridionaux iraniens. Ce fut dans ces circonstances que la résistance du Tanguestân prit forme. Cette dernière était largement soutenue par les savants religieux et était considérée comme un *jihâd* non seulement par ces derniers, mais également par les tribus nomades de la région et les habitants du Tanguestân

> A la veille de la Première Guerre mondiale de 1914, l'Iran fut occupé au nord par les Russes et au sud par les Britanniques. Les vaisseaux britanniques jetèrent l'ancre sur les rives de Boushehr et le 8 août 1915, les forces assaillantes ayant pour objectif l'occupation des zones littorales de Boushehr lancèrent une opération qui aboutit à l'occupation de la ville.



Reis Ali Delvâri



Entrée de la maison de Reis Ali Delvâri

Cette victoire éclatante et inattendue fit de Reis Ali un véritable héro non seulement en Iran mais dans toute l'Europe. Le journal *Times* de l'époque alla même jusqu'à consacrer plusieurs pages à ce sujet.



Tombeau de Reis Ali Delvâri, Vâdi-o-Salâm, Nadjaf

en général. A la suite de la diffusion du décret religieux de l'Ayatollah Sheikh Mohammed Hossein Borazjâni de Najaf, dans lequel il invitait le peuple à se mobiliser pour protester contre l'occupation britannique, Percy Cox, le président du conseil politique et militaire britannique, établit son siège à Boushehr dans l'esprit de contraindre les savants religieux à décourager les guerriers. Reis Ali se rendit alors à Boushehr discuter de la situation chaotique avec les partisans de la libération parmi lesquels on peut citer Mirzâ 'Ali Kâzerouni, Mehdi Tabâtabâ'i, Seyyed Mortezâ Alam-ol-Hodâ Mojtahed, et Sheikh Mohammad Hossein Mojtahed, religieux de l'époque. A l'issue de cette réunion, Reis Ali jura qu'il se battrait jusqu'au bout contre les Britanniques. Le 15 août 1915 les forces britanniques parvinrent à occuper totalement Boushehr et hissèrent leur drapeau sur les toits du centre de gouvernance régional (*dar-ol-hokoumeh*) et d'autres bâtiments publics.

Après l'occupation de Boushehr à l'aide de navires de guerre, les Britanniques accompagnés par des centaines de soldats indiens donnèrent l'assaut au Tanguestân, assaut qui aboutit à la destruction de nombreuses habitations. A titre de riposte, les forces de Reis Ali menèrent un raid nocturne au cours duquel ils mirent le feu au consulat et aux installations britanniques. Le lendemain, les troupes britanniques munies de quatre navires de guerre et de cinq mille combattants indiens et anglais pénétrèrent de nouveau dans la région afin de bombarder Delvâr. Reis Ali ordonna l'évacuation des femmes et des enfants. Les forces assaillantes se rendirent à Delvâr en bateau. Reis Ali insista pour que ses hommes évitent de tirer sur les Anglais avant leur arrivée sur le rivage, et que le feu ne soit ouvert que

lorsqu'ils débarqueraient. La stratégie de Reis Ali consistait à se camoufler durant la journée sur les collines surplombantes pour préparer l'assaut de nuit. A minuit, il lança donc un raid lors duquel le commandant en chef des troupes britanniques fut tué. Les échauffourées se poursuivirent jusqu'au lendemain. Les hommes de Delvâr réussirent à infliger des pertes considérables à l'armée britannique, les affaiblissant suffisamment pour gagner la bataille. Après leur défaite, les troupes britanniques restantes se retirèrent jusqu'à Boushehr. Cette victoire éclatante et inattendue fit de Reis Ali un véritable héro non seulement en Iran mais dans toute l'Europe. Le journal *Times* de l'époque alla même jusqu'à consacrer plusieurs pages à ce sujet.

La bravoure et l'héroïsme dont Reis Ali fit preuve durant cette batailles furent rapportés avec un tel enthousiasme que certaines tribus en vinrent à nourrir des sentiments de jalousie et de ressentiment à son égard. Il fut finalement victime d'un complot planifié par l'ennemi et exécuté par un traître. Son corps fut transporté à Najaf où il est enterré près de son père. Sa maison, transformée en musée ethnologique ouvert au public, est située dans la ville de Delvâr, à 45 km du sud de Boushehr. Certains effets personnels de Reis Ali Delvâri ainsi que des documents historiques de son époque, divers types de fusils, ainsi que des caparaçons sont exposés dans ce musée.

L'opération triomphale de Delvâri incita par la suite d'autres habitants à se joindre à la guérilla. Elle se poursuivit jusqu'à l'été 1915 qui fut marqué par la victoire de Reis Ali contre les agresseurs. La résistance, qui avait pour but de protéger toute la région du sud incluant le Tanguestân, le Dashtestân et Boushehr a ainsi donné une leçon claire aux forces impérialistes tout en préservant un temps la région des influences extérieures. ■

Vue de l'extérieur de la maison de Reis Ali Delvâri



Vue de la maison de Reis Ali Delvâri



Statue de Reis Ali Delvâri, Boushehr

Quelques attractions touristiques de la province de Boushehr

Ghazâleh Ebrâhimiân

La province de Boushehr, située au sud du pays et au bord du Golfe persique, compte aujourd'hui parmi les régions les importantes de l'Iran en raison de sa situation stratégique, de ses réserves de pétrole et de gaz naturel, ainsi que de sa centrale nucléaire. Elle compte de nombreux atouts naturels tels que son climat doux durant l'hiver et l'automne, ses sources d'eau minérale, sa proximité avec les îles près de la côte du Golfe persique, ou encore sa faune et sa flore spécifiques. La richesse de cette province ne réside pas seulement dans sa nature et sa position géographique privilégiée, mais aussi dans ses monuments historiques qui accueillent chaque année de nombreux touristes.

Le tombeau de Gour-e Dokhtar

Le tombeau de Gour-e Dokhtar se situe au nord de la province de Boushehr et à proximité de la ville de Borâzjân. Ce monument date du VIème millénaire av. J.-C., et plus précisément de l'époque de l'Empire achéménide. Ce site a été découvert en 1968 par Louis Vandenberg, archéologue belge, qui croyait que le tombeau appartenait à Cyrus Ier. Cependant, selon d'autres experts, Gour-e Dokhtar serait le lieu de sépulture de Mandane, mère de Cyrus le Grand ou encore celui d'Atossa, sa fille. Cette dernière hypothèse est la raison du nom de ce monument; Gour-e Dokhtar signifiant "la fille guèbre" ou "zoroastrienne".

Palais d'Ardeshir (Koushk-e Ardeshir)

Le bâtiment, qui présente des ressemblances avec le tombeau de Cyrus le Grand à Pasargades, est composé de 24 blocs de pierre. La chambre funéraire mesure 4,5 m de haut et possède deux entrées. Son toit à double pente évoque l'architecture urartéenne. A l'est de ce site, on peut apercevoir les ruines du palais d'Ardeshir (*Koushk-e Ardeshir*).

La citadelle de Khourmodj (*ghal'eh-ye Khourmodj*)

La citadelle de Khourmodj est l'un des plus célèbres monuments historiques de la province de Boushehr. L'architecture de cette citadelle s'inspire du style seldjoukide, mais on y retrouve aussi plusieurs éléments de l'architecture sassanide à savoir des arcs et différentes moulures. D'une superficie de près de 13 200 m², cette forteresse a été construite il y a environ 150 ans sur ordre de Mohammad Khân Dashti, le gouvernement de l'époque. Elle est l'une des plus belles manifestations de l'architecture qâdjâre.

L'ensemble se composait d'une cour principale, de quatre tours en terre cuite, d'une caserne, de quatre poternes et d'écuries. Les murailles en craie atteignaient jusqu'à 12 mètres de hauteur.



Tombeau de Gour-e Dokhtar

L'architecture du *koushk* (pavillon) et de la caserne combine les styles orientaux et occidentaux, tandis que les ornementations intérieures ont été conçues par des décorateurs iraniens selon un style exclusivement iranien.

Le complexe comptait également deux portes en bois: l'une de 5 mètres de haut et de 4 mètres de large qui assurait le passage des voitures et des cavaliers, et la porte dite "Chileh" de 3,5 m de haut et 1,5 m de large à l'usage exclusif des piétons.

Le monument actuel, laissé à l'abandon, a subi d'important dommages et se compose désormais essentiellement d'une tour appelée "tour de Jamâl khân" (*bordj-e jamâl khân*). Cette dernière



La citadelle de Khourmodj (ghal'eh-ye Khourmodj)


La forteresse hollandaise (ghal'eh-e Holandihâ)

possède trois étages et un sous-sol. Au sous-sol et au premier étage, le plafond en forme de dôme, les murs et le bureau sont également ornés.

Aghâ Mohammad Khân, le fondateur de la dynastie qâdjâre, ordonna de construire des thermes afin de profiter de l'eau de la source et de la rivière qui passaient dans l'aile sud de la tour. La citadelle de Khourmodj a été inscrite au patrimoine national en 2000.

La forteresse hollandaise
(*ghal'eh-e Holandihâ*)

Les ruines d'une forteresse dans la province de Boushehr nous rappellent la présence des Hollandais sur l'île de Khârk à l'époque des Safavides. Après la fermeture de la maison de commerce (*dar-ol tedjareh*) de Bandar 'Abbâs, c'est sur cette île que ces derniers transférèrent leur base et construisirent cet édifice en 1747. La forteresse hollandaise fut attaquée par des Afghans en 1748. De nos jours, ce monument historique a perdu ses tours et ses poternes.

Le port de Sirâf (*bandar-e Sirâf*)

Le port de Sirâf est l'une des villes antiques de Boushehr dont les vestiges furent découverts à proximité du port actuel de Tâheri (*bandar-e Tâheri*).

Selon des archéologues, le port de Sirâf a été probablement fondé sous la dynastie arsacide pour servir de comptoir commercial. Pendant très longtemps, les grands navires qui importaient et


Réservoirs d'eau construits de main d'homme, Sirâf


Port de Sirâf (bandar-e Sirâf)

exportaient des produits venant des quatre coins du monde y jetaient l'ancre.

Les tombeaux "*gour dakhmeh*" destinés à l'accumulation et au stockage de l'eau de pluie témoignent également du niveau de développement de l'urbanisme de l'ancienne Perse.

Parmi les monuments historiques de Sirâf, nous pouvons également citer la grande mosquée de Sirâf datant de la fin du IIe siècle de l'Hégire, le grand marché (*bâzâr*) ainsi que la forteresse Nassouri (*ghal'eh-e nassouri*).

La forteresse Nassouri (*ghal'eh-e nassouri*)

Située à l'est de Boushehr au sein du port de Taheri (nouveau port de Sirâf), la forteresse Nassouri a été construite il y a environ 180 ans sous l'ordre de Sheikh Jabbâr Nassouri

Edifiée par l'architecte iranien Ali Asghar Shirâzi sur deux étages, cette citadelle fut le lieu de résidence de la famille du Sheikh jusqu'en 1977.

De façon générale, le monument présente tous les éléments propres à l'architecture qâdjâre à savoir de vastes balcons, de hautes colonnes, des estrades ornementées, ou encore des tours de vent ou *bâdgir* (littéralement "capteur de vent"). Sa construction est réalisée à partir de grandes pierres, de terre et de plâtre.

Derrière la grande porte en bois, la cour invite le visiteur à découvrir les différentes sections de la forteresse. Dans l'aile nord, des escaliers permettent d'accéder au deuxième étage. La porte en bois s'ouvre sur la chambre latérale surnommée sérail (*andarouni*) dont les murs en plâtre sont ornés de modestes moulures en forme de fleur. Pour entrer dans la salle centrale du deuxième étage, il faut emprunter les escaliers de l'aile ouest. On se retrouve alors sur une large terrasse aux multiples colonnes de pierre ornées par de magnifiques molures en forme d'oiseaux, d'anges, de fleurs etc. Le style des coupes et les décorations de


La forteresse Nassouri (ghal'eh-e nassouri)

ces colonnes évoquent l'architecture du Bâzâr-e Vakil (bazar du régent) à Shirâz. Les tableaux figurant des récits légendaires du *Shâhnâmeh* ou les recueils d'autres poètes de l'époque ornent le balcon.

L'édifice de Malek (*Emârat-e Malek*)

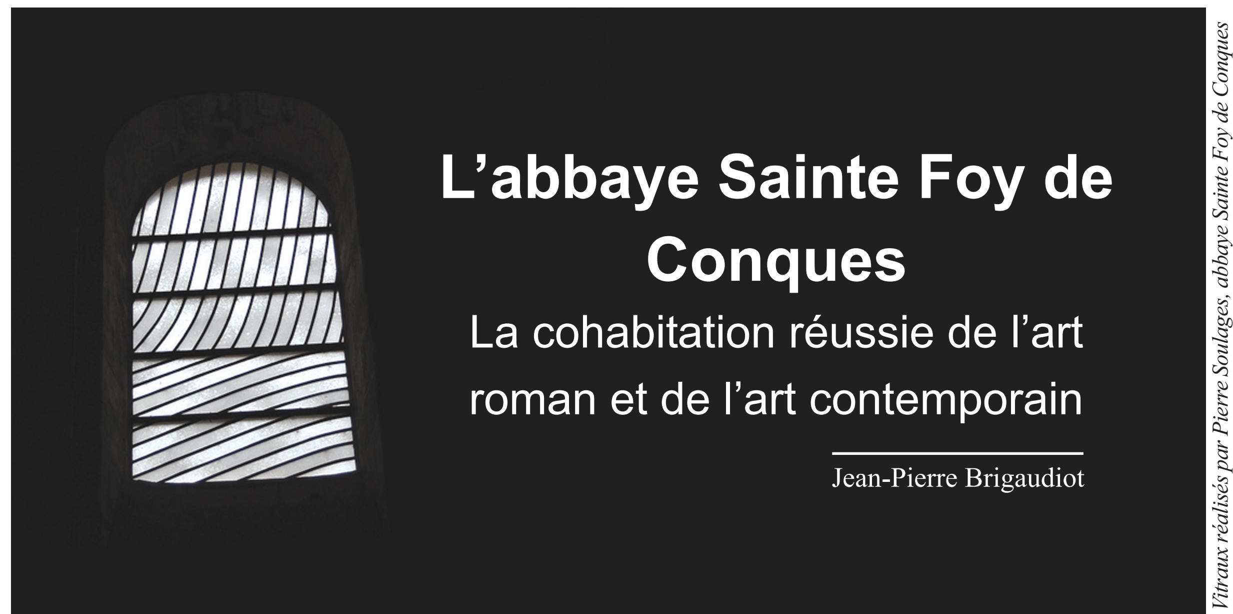
L'édifice de Malek (*Emârat-e Malek* ou *Emârat-e Malek-ol-Tojjâr*) est situé dans la ville de Boushehr, dans le quartier de Bahmani. Le monument fut construit par des architectes français à l'époque des Qâdjârs, sur l'ordre de l'un des commerçants de Boushehr, Mohammad Mehdi Malek-ol-Tojjâr (littéralement "roi des commerçants" en arabe). Le plan de cet édifice est basé sur celui d'un palais médiéval de Paris que ce dernier avait visité lors d'un voyage en France.

Ce complexe d'une superficie de près de 4000 m² fut un temps la résidence de la famille Malek-ol-Tojjâr, puis devint la propriété des Anglais à la suite de la faillite de son propriétaire. Il fut ensuite transformé en base militaire. Quelques années plus tard, des occupants achetèrent les objets et meubles d'une grande valeur restant dans l'édifice à bas prix, avant de l'abandonner. Durant les dernières années de son règne, le roi pahlavi Rezâ Shâh ordonna de transformer cet édifice en caserne.

La façade de bâtiment est constituée de murs et de colonnes en terre cuite. Pour pénétrer dans l'édifice, il faut passer par le corridor appelé *pishkhân*. On y trouve une grande porte en bois d'ébène qui s'ouvre sur une vaste salle dite de Sakou. Le bâtiment principal se compose de deux étages dont les murs sont ornés de peintures. Le rez-de-chaussée était utilisé comme salle de réception et le premier étage comme le lieu des rendez-vous privés de Malek-ol-Tojjâr.

L'ensemble des portes et des fenêtres du bâtiment est décoré de moulure d'une grande qualité, même si les décorations s'inspirant des miniatures safavides ont perdu leurs couleurs originelles. Malgré des différentes réparations effectuées dans le passé, une rénovation d'ensemble semble néanmoins nécessaire afin de conserver ce site historique pour les futures générations. ■


L'édifice de Malek (Emârat-e Malek)



Vitraux réalisés par Pierre Soulages, abbaye Sainte Foy de Conques

L'abbaye Sainte Foy de Conques

La cohabitation réussie de l'art roman et de l'art contemporain

Jean-Pierre Brigaudiot

Une abbatiale romane

En France, dans chaque vieux village, même le plus retiré, il y a une église, le plus souvent modeste et banale mais quelque fois remarquable, bâtie généralement entre le haut moyen-âge et le dix-neuvième siècle dans l'un des principaux styles qui ont essaimé en Europe ou bien dans un style marqué par des particularités régionales. Le temps passé, les événements climatiques, l'évolution du goût du clergé, les guerres, la Révolution, les mouvements anti cléricaux ou simplement l'abandon ont peu ou prou endommagé ou détruit ces églises et, pour la plupart d'entre elles, ce qui en est visible aujourd'hui relève de restaurations successives plus ou moins bien avisées. Pour certaines églises, différents styles et époques cohabitent. Beaucoup ont été originellement bâties sur la base de temples païens ou de simples chapelles de bois. La plupart de ces églises n'ont jamais eu pour autre ambition qu'assurer la perpétuation, au cœur de leur village, de la foi chrétienne et la pratique des cultes, alors que d'autres, placées par exemple sur l'un des chemins menant à Saint Jacques de Compostelle et détentrices de reliques, sont des hauts lieux de la foi et se présentent désormais comme de véritables musées de celle-ci. Par leur architecture, par leurs sculptures et peintures elles sont également de véritables livres d'histoire, histoire de la religion, histoire de l'architecture religieuse, histoire du rapport de la religion à la société.

Au cœur de l'Aveyron, dans l'ancienne province du Rouergue, nichée au creux d'un territoire verdoyant et quelque peu montagneux, loin de toute agitation, se trouve l'abbatiale Sainte Foy de Conques autour de laquelle, au fil du temps, s'est développé un charmant village –aujourd'hui peut-être un peu trop charmant et dont on peut regretter l'orientation touristique avec trop de boutiques offrant mille objets de pacotille dénués du moindre rapport avec le site. A l'origine, probablement, il y eut là une église du christianisme primitif des Gaules, celui qui émergea sous l'occupation romaine, mais la construction de l'abbatiale romane qui se dresse encore aujourd'hui, malgré un certain nombre de destructions et de restaurations, s'est faite durant la première moitié du XIème siècle. Il s'agit d'une église romane de plutôt petites dimensions (la nef a une longueur de 56 mètres) d'un style roman géométrique et sobre qui, au plan régional, influencera l'architecture romane d'Auvergne. Vue de l'extérieur, elle évoque plus ou moins l'architecture militaire du moyen âge, notamment avec cette pluralité de tours anguleuses et des fenêtres haut placées. A l'intérieur, étant donné

qu'elle se voulut un haut lieu du parcours des pèlerins vers Saint Jacques de Compostelle, cette église est dotée d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes, ce qui permettait une meilleure circulation des fidèles. Par rapport à sa longueur, la hauteur de la nef garnie de tribunes, contribue à accentuer un sentiment d'élévation, d'attrait vers le haut, de calme et d'harmonie que la sobriété de l'architecture favorise également. Les proportions dans leurs rapports entre elles, une lumière très particulière et diffuse émanant des nombreuses fenêtres (il y en a 95) haut placées contribuent à faire de cette église un lieu de spiritualité, ceci quelle que soit la position que l'on peut avoir par rapport à la religion ici représentée; mais on doit aussi prendre en considération le site d'implantation de cette abbatiale, ce coin de nature de bout du monde, tellement loin de toute agitation, qui est un site de retrait, là où les moines du clergé régulier se consacraient à leur foi. On retrouve peu ou prou cette atmosphère de dépouillement, de retrait du monde et de spiritualité dans les nombreuses abbayes cisterciennes.

Par rapport à sa longueur, la hauteur de la nef garnie de tribunes, contribue à accentuer un sentiment d'élévation, d'attrait vers le haut, de calme et d'harmonie que la sobriété de l'architecture favorise également.

A une architecte remarquable d'harmonie s'ajoute un très riche corpus de sculptures également romanes, dont l'essentiel se situe sur le tympan du portail occidental. Il s'agit d'une illustration du jugement dernier avec un christ en majesté. Le cloitre a été détruit au dix-neuvième siècle. Le trésor de cette abbatiale, constitué d'orfèvrerie religieuse datant du neuvième au seizième siècle comporte notamment la statue reliquaire d'une jeune martyre de l'occupation romaine, Sainte Foy d'Agen; la pièce est très primitive quant à son style, et la sainte est dotée d'un curieux visage



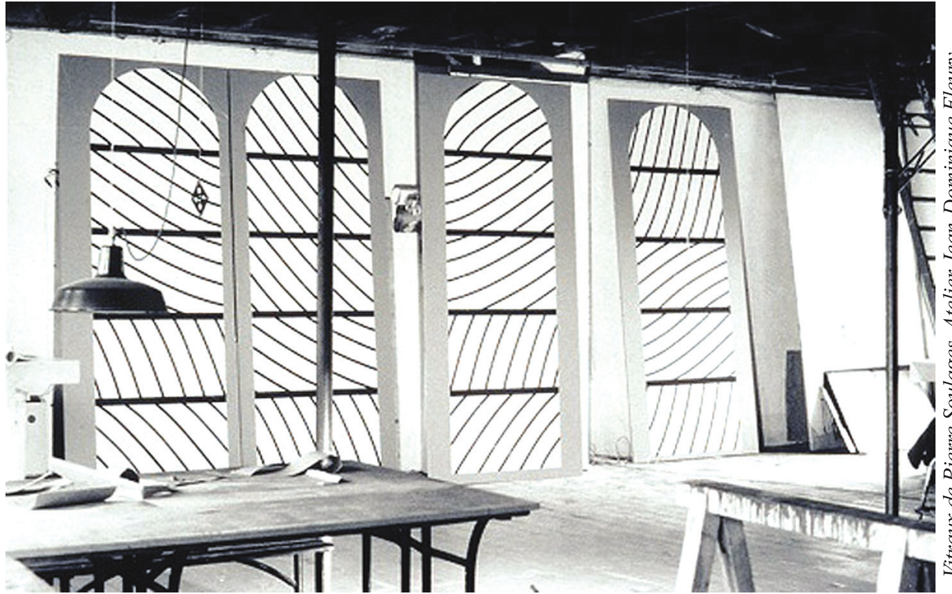
Vue extérieure de l'abbaye Sainte Foy de Conques

Photo: Christian Bellavia / fedephoto

masculin issu d'un masque antique. La statue repose sur une âme de bois avec un placage d'or et d'argent assorti de nombreuses pierreries. Sa notoriété a grandement contribué à faire de l'abbatiale l'un des hauts lieux du parcours vers Saint Jacques de Compostelle. Certes ce qu'on voit de l'abbatiale Sainte Foy de Conques est le résultat de transformations et restaurations successives, dont la dernière date de la fin des années cinquante, après la Seconde Guerre mondiale.

Art roman et art contemporain, un mariage idyllique

C'est le peintre Pierre Soulages, originaire de Rodez, la capitale du département de l'Aveyron, (article dans le numéro de février 2010 de *La Revue de Téhéran*) qui fut pressenti par le ministère de la Culture pour réaliser les vitraux. Pierre Soulages est un peintre au long parcours depuis la période de seconde guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui; son œuvre est d'une grande sobriété, on peut la qualifier de minimalisme pictural à la géométrie libre caractérisée par des bandes parallèles en hautes pâtes d'un noir intense. Les vitraux contemporains m'ont souvent déçu car manquant d'identité, ne serait-ce leur abstraction ou absence de figuration, du moins par rapport aux livres d'images que sont les vitraux, notamment ceux des églises gothiques. Lorsque, peu après leur mise en place, la conservatrice du musée des beaux-arts de Rodez m'avait invité à voir ces vitraux réalisés par Soulages à Conques, j'avais manifesté bien peu d'enthousiasme, m'attendant à découvrir quelque chose de banal, une œuvre de commande, une adaptation quelconque de l'œuvre de l'artiste. Ma visite eut lieu au cœur de l'hiver, le site était silencieux et désert. Outre la grande harmonie et le dépouillement de l'abbatiale, les vitraux de Soulages m'apparurent comme le complément inespéré de celle-ci. Il y a plus de 90 ouvertures entre les fenêtres hautes et les meurtrières, c'est-à-dire que le pari était certainement une gageure, le risque était de lasser et de répéter la même chose. Evidemment avec Soulages, un peintre de l'abstraction radicale, il ne



Vitraux de Pierre Soulages, Atelier Jean-Dominique Fleury



Vue extérieure des vitraux réalisés par Pierre Soulages, abbaye Sainte Foy de Conques

fallait pas s'attendre à ce qu'il illustre l'ancien ou le nouveau testament ou encore le martyre de Sainte Foy. Mais la question est autre, elle est celle de la capacité d'un artiste à réinventer son art, une peinture de chevalet, et de proposer dans ce cas exceptionnel qu'est la commande, une œuvre à la fois liée à cet art et singulière, qui interagisse d'une manière ou d'une autre avec l'architecture tant intérieure qu'extérieure. Le travail s'est effectué entre 1987 et 1994. Soulages n'étant pas satisfait de l'offre existante en matière de verre, avec la collaboration de Dominique Fleury, maître verrier, après une longue quête, a créé le type de verre qui lui semblait répondre à son projet. Il s'agit d'un verre blanc et translucide qui, traversé par la lumière, que ce soit celle venant du dehors, ou, lorsqu'on est dehors, celle pouvant venir du dedans, apparait comme gris, un gris de plomb aux nuances plus ou moins métalliques. Quelquefois on peut croire, illusion fugitive, que le vitrail est un miroir. Ce jeu des nuances est d'une mouvance infinie des teintes, selon les éclairages, selon le déplacement dans ou hors l'église. Cette translucidité est très particulière, elle est celle des verres dépolis et la lumière éclaire le vitrail comme si elle émanait de celui-ci, diffuse, venue de nulle part. Soulages s'est exprimé ainsi: *Il me fallait donc trouver un verre qui ne soit pas transparent, laissant passer la lumière mais pas le regard […] C'est ce qui m'a conduit à fabriquer un verre particulier, un verre à transmission à la fois diffuse et modelée de la lumière.*

La question est autre, elle est celle de la capacité d'un artiste à réinventer son art, une peinture de chevalet, et de proposer dans ce cas exceptionnel qu'est la commande, une œuvre à la fois liée à cet art et singulière, qui interagisse d'une manière ou d'une autre avec l'architecture tant intérieure qu'extérieure.

Outre ces caractéristiques du verre, Soulages a repris les dispositifs formels récurrents dans sa peinture, c'est-à-dire ces bandes parallèles d'une géométrie assez libre, et sur la plupart des fenêtres, respectant la nécessité de présence des barlotières (les barres métalliques qui assurent la solidité du vitrail), il les a intégrées à la composition qui est ainsi faite de niveaux superposés, comme des polyptiques verticaux. Il a également supprimé le bandeau qui habituellement fait le lien entre le vitrail et la pierre, ce qui permet ici au verre et à la pierre une totale contiguïté et complicité plastiques. Ces vitraux, comparés aux vitraux gothiques, tellement bavards, sont d'une sobriété et d'un silence impressionnants, ceci en une exceptionnelle harmonie avec le lieu, l'église romane, elle-même si sobre et empreinte de spiritualité. La réussite de cette œuvre tient sans nul doute également à cette interdiction qui est faite au regard d'errer vers l'extérieur: point de distraction ni d'échappée du côté de la rue ou du paysage, l'église est un lieu de recueillement, elle fut à l'origine habitée par un clergé régulier.

De même, les vitraux aveuglent le regard de celui qui se tient au dehors: l'intimité, la sérénité et le calme de l'église sont protégés par ce verre aux tons métalliques et ici, parfois ces vitres se perçoivent comme un rideau métallique.

Lieux d'histoire et art contemporain

Aujourd'hui beaucoup de sites historiques accueillent diverses manifestations d'art contemporain, ceci avec plus ou moins de bonheur selon les cas. Versailles, le Louvre, des églises, ici et là, sortent ainsi de leur caractère potentiellement un peu ennuyeux et redonnent ainsi vie à un passé empoussiéré. Le plus souvent il s'agit d'expositions temporaires, plus rarement de la mise en place définitive d'œuvres. Le mariage du passé et du contemporain n'est pas toujours heureux, l'un étouffe l'autre ou bien il y a hiatus, cohabitation incertaine. Ici à Conques, les vitraux de Soulages témoignent d'une réussite exceptionnelle, d'une capacité de l'artiste à avoir ressenti l'essence même de cette abbaye et contribué à assurer une jonction à la fois esthétique et spirituelle entre l'architecture du moyen-âge et une forme de l'art abstrait contemporain.■



Vue extérieure de l'abbaye Sainte Foy de Conques

Pensée iranienne contemporaine - études religieuses et philosophiques (4)

La *taqwâ*, ou l'esprit de la religion et la piété selon le Coran

D'après le commentaire *Al-Mizân* de 'Allâmeh Tabâtabâ'i

Amélie Neuve-Eglise

Notion fondamentale du Coran, le terme de *taqwâ* est évoqué dès ses premiers versets et revient tel un leitmotiv dans de nombreuses sourates. Le Coran lui-même est présenté comme "*un guide pour ceux qui font preuve de* taqwâ (*al-mottaqin*)" (2:2)[1], tandis que cette dernière est considérée comme ce qui fait, aux yeux de Dieu, la noblesse et la valeur de l'homme: "*Le plus noble d'entre vous, auprès de Dieu, est celui parmi vous qui fait le plus preuve d*e taqwâ *(atqakum).*"(49:13).[2]

Loin de se réduire à un concept particulier de l'islam, le Coran souligne que l'invitation à la *taqwâ* fut le propre de chaque prophète avant Mohammad. Un verset de la sourate "Les femmes" résume ainsi l'appel des différents messagers avant lui: "*"Faites preuve de* taqwâ *envers Dieu!" Voilà ce que Nous avons enjoint à ceux auxquels avant vous le Livre fut donné, tout comme à vous-mêmes*" (4:131).[3] La *taqwâ* fait donc partie des bases et principes de l'ensemble des religions, et est également présentée comme la condition de la rédemption: "*Si les gens du Livre avaient la foi et faisaient preuve de* taqwâ *(ittaqou), Nous leur aurions certainement effacé leurs méfaits et les aurions certainement introduits dans les Jardins du délice*." (5:65). Quel est le sens de cette notion-clé de la foi qui a constitué le cœur de l'appel des prophètes? Nous allons, au cours de cette étude, nous efforcer d'expliciter le sens de ce concept, ses différents degrés, ainsi que ses multiples conséquences sur le plan individuel et social.

La signification de la *taqwâ*

Aucun concept coranique ne semble avoir été traduit de façon aussi différente que celui de *taqwâ*: tantôt évoquée par "piété"[4], tantôt par "crainte", "crainte de Dieu" ou encore "abstention", la *taqwâ* ne peut cependant être réduite à ces notions bien qu'elles fassent partie de ses effets. Néanmoins, définir une chose par certains de ses effets ne peut que s'avérer imprécis et confus.

Le mot *taqwâ* est issu de la racine *waqâ* signifiant prémunir, préserver ou encore protéger. La *taqwâ* exprime donc l'idée de préserver une chose de tout ce qui peut lui porter atteinte ou faire obstacle à sa réalisation et l'atteinte de sa propre perfection.[5]

Dans le monde matériel, chaque être humain cherche à se préserver de multiples dangers pouvant atteindre son corps par des moyens divers: des vaccins, une certaine hygiène de vie… Dans des milieux plus sensibles, un plongeur ou un astronaute par exemple protège son corps de l'attaque du froid ou de gaz nocifs par une combinaison appropriée et en se prémunissant de bouteilles d'oxygène. De même, dans un contexte religieux, la *taqwâ* fait référence au fait de préserver son l'âme face à toute chose pouvant lui nuire et l'éloigner de sa vérité profonde.[6] A ce titre, le Coran présente la *taqwâ* comme un "vêtement": "*Ô enfants d'Adam! Nous avons fait descendre sur vous un vêtement pour cacher vos nudités, ainsi que des parures. - Mais le vêtement de*

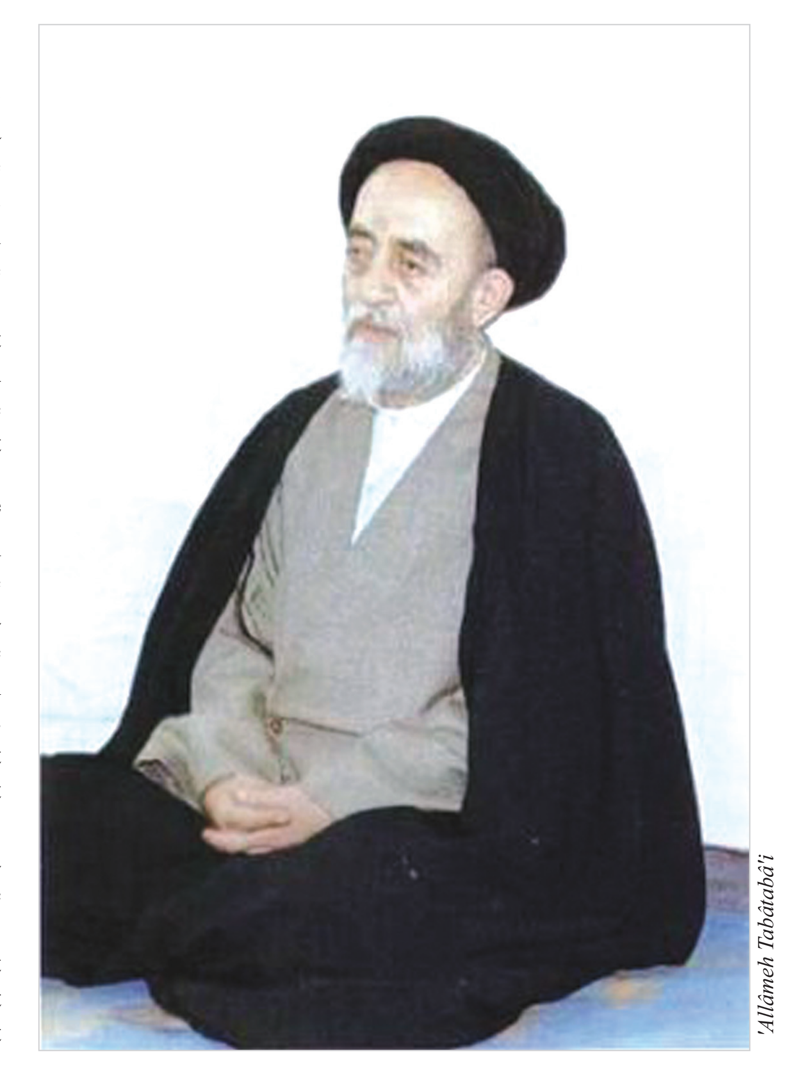
la taqwâ *voilà qui est meilleur*" (7:26). Tout comme le vêtement extérieur protège le corps des diverses agressions du monde extérieur, le vêtement de la *taqwâ* permet de préserver l'âme des différentes tentations et épreuves de la vie de ce monde qui tendent à l'éloigner de son Créateur.

En d'autres termes, la *taqwâ* est un état psychologique et spirituel fondé sur la foi et la connaissance de soi, dont l'une des conséquences est l'effort de s'abstenir de tout péché et de ce qui contrevient aux lois établies par Dieu – qui ne sont autre que des moyens de réaliser sa propre vérité. La *taqwâ* n'est donc pas spécifiquement un attribut de la religion, mais bien de l'être humain.

En outre, ce concept est basé sur une conception de l'homme selon laquelle la vérité profonde de ce dernier ne réside pas dans son apparence matérielle, mais consiste en une réalité immatérielle qu'il se doit de préserver et de faire croître de la meilleure façon possible.[7] Cette réalité, qui est son âme insufflée par Dieu, fait de lui un lieu-tenant (*khalifa*) de Dieu sur terre qui détient en puissance l'ensemble des Noms divins qu'il doit s'efforcer d'actualiser au travers de ses pensées et actes. Par conséquent, la *taqwâ* est un moyen permettant la domination du moi réel sur cet autre moi physique animé de mille passions et voué à disparaître. C'est une recherche constante d'une maîtrise de soi et de la réalisation d'un équilibre entre l'ensemble des facultés humaines, chacune étant employée sans excès au moment approprié. En réalisant cette harmonie, l'être humain pourra alors devenir peu à peu la manifestation des attributs de Justice, d'Amour, de Pardon...

Les conséquences d'un tel état sont nombreuses: la *taqwâ* entraîne notamment un sentiment de crainte du châtiment divin et d'espoir en Sa miséricorde, mais aussi le renforcement de la volonté, la patience face aux épreuves[8], le remerciement des grâces… Elle est donc une source de fortification de l'âme lui facilitant son cheminement vers l'Au-delà, et est dans ce sens également qualifiée de "provision": "*Et prenez vos*

> Loin de se réduire à un concept particulier de l'islam, le Coran souligne que l'invitation à la *taqwâ* fut le propre de chaque prophète avant Mohammad.



'Allâmeh Tabâtabâ'i


Coran
Photo: Pinkie

provisions; mais vraiment la meilleure provision est la taqwâ." (2:197).

En résumé, comprendre la notion de *taqwâ* implique de faire appel à tout un ensemble de concepts et à une conception particulière de l'homme. En outre, dans de nombreux versets du Coran, la *taqwâ* est employée en faisant plus spécifiquement référence à certaines de ses conséquences telles que la piété, la crainte, l'espoir… Il est donc impossible de présenter une traduction précise de ce mot en français qui pourrait convenir à tous les cas d'occurrence. Nous avons donc choisi ici de conserver ce terme tel quel dans sa version arabe originelle. Dans le Coran, les personnes pratiquant la *taqwâ* sont évoquées par le mot *mottaqin*, terme dérivé de *ittiqâ'* qui exprime la même idée de "conservation" ou "défense", et que nous reprenons également au cours de cet article.[9]

La *taqwâ* n'est pas spécifiquement un attribut de la religion, mais bien de l'être humain.

La *taqwâ*, une disposition prenant ses sources dans la nature divine originelle de l'homme

Qualifiée métaphoriquement de "vêtement" et de "provision", la réalité même de la *taqwâ* est présentée par le Coran comme étant une inspiration divine dans l'âme: "*Et par l'âme et Celui qui l'a harmonieusement façonnée; et lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa* taqwâ." (91:7-8).

Selon 'Allâmeh Tabâtabâ'i, il existe en réalité deux sortes de *taqwâ*: l'une est innée et prend sa source dans la nature divine originelle de l'homme (*fitra*), qui est naturellement prédisposée à accepter le message des prophètes.[10] C'est de cette *taqwâ* dont il est question dans le verset présentant le Coran comme "*un guide pour ceux qui font preuve de* taqwâ (*al-mottaqin*)" (2:2)[11]. La seconde est l'une des conséquences de la foi en la révélation, et vient renforcer la première: "*Quant à ceux qui se mirent sur la bonne voie, Il les guida encore plus et leur inspira leur* taqwâ" (47:17). Par

conséquent, la *taqwâ* fait partie des dispositions naturelles de l'homme mais doit être sans cesse entretenue. L'effort pour renforcer et conserver cet état spirituel se situe donc à la base de toute éducation spirituelle.[12] Dans ce sens, certaines obligations religieuses comme le jeûne qui en font partie permettent de renforcer la *taqwâ*: "*Ô les croyants! On vous a prescrit le jeûne […], ainsi atteindrez-vous la* taqwâ" (2:183).

La *taqwâ* est une disposition spirituelle qui prend sa source non pas dans les actes, mais dans les cœurs: "*Quiconque exalte les injonctions sacrées de Dieu, s'inspire en effet de la* taqwâ *des cœurs*." (22:32). L'apparence de nombreux actes est en effet similaire: une prière faite pour Dieu ou par orgueil, une relation sexuelle entre deux époux ou lors d'un adultère… dès lors, seul l'acte qui prend sa source dans cette réalité spirituelle intérieure sera considéré comme bon et acceptable.

Taqwâ et proximité divine

La *taqwâ* est la base sur laquelle doit reposer le lien du croyant avec Dieu: "*"Ô Mes serviteurs qui avez cru! Faites preuve de* taqwâ *envers votre Seigneur*" (39:10); "*Faites preuve de* taqwâ *envers Dieu donc, ô vous qui êtes doués d'intelligence, vous qui avez la foi*." (65:10).[13] Cet état spirituel d'attention permanente permet l'atteinte d'une plus grande proximité avec Dieu: "*Certes, Dieu est avec ceux qui ont fait preuve de* taqwâ" (16:128). Le Coran souligne également cet aspect dans le cadre de la critique des pratiques sacrificielles de l'époque de la révélation: "*Ni leurs chairs ni leurs sangs n'atteindront Dieu, mais ce qui L'atteint de votre part c'est la* taqwâ." (22:37).

La *taqwâ* n'étant autre, comme nous l'avons dit, que la recherche constante de sa propre perfection sur la base du respect des lois divines, ceux qui s'efforcent dans cette voie sont présentés comme ceux à qui revient une énorme récompense (3:1712) et à qui le paradis est promis: "*Et ceux qui avaient fait preuve de* taqwâ *(ittaqû) envers leur Seigneur seront conduits par groupes au Paradis*." (39:73); "*Tel est le paradis qui a été à ceux qui ont fait preuve de* taqwâ" (13:35).

> Qualifiée métaphoriquement de "vêtement" et de "provision", la réalité même de la *taqwâ* est présentée par le Coran comme étant une inspiration divine dans l'âme.

A l'inverse, l'absence de *taqwâ*, toujours associée à l'absence de foi, est source de perdition: "*Si les habitants des cités avaient cru et fait preuve de* taqwâ (*ittaqû*)*, Nous leur aurions certainement accordé des bénédictions du ciel et de la terre. Mais ils ont démenti et Nous les avons donc saisis pour ce qu'ils avaient acquis*." (7:96). De ces versets, nous pouvons donc déduire que "*la bonne fin est réservée à la* taqwâ." (20:132).

Un état qui doit embrasser l'ensemble des aspects de la vie du croyant

Le Coran enjoint le croyant à faire preuve de *taqwâ* dans sa vie privée, notamment dans ses relations conjugales (4:129), s'il décide de divorcer (65:1) ou encore concernant ses conjectures sur autrui (49:12). Outre cette dimension personnelle, il est intéressant de constater que tout au long du Coran, la nécessité de respecter la *taqwâ* dans les différents domaines de la vie sociale est soulignée, notamment dans le domaine financier (3:130), lors de la contraction d'une dette (2:282), d'un témoignage (5:8), de l'application du talion (2:194), ou encore

de la fondation d'une mosquée (9:108-109).[14] La *taqwâ* est également associée aux bonnes œuvres (5.93), ainsi qu'à la notion d'équité: "*Pratiquez l'équité: cela est plus proche de la* taqwâ" (5:8). Nous comprenons ici que chaque aspect de l'existence implique une *taqwâ* particulière: faire preuve de *taqwâ* dans le commerce signifie éviter de dépenser son argent dans des transactions vaines et non utiles aux autres, le *taqwâ* dans l'enseignement consiste à respecter les besoins de chacun et à n'enseigner que ce qui participe au perfectionnement de la personne, etc. La *taqwâ* est donc un état qui doit embrasser l'ensemble des aspects de la vie du croyant et devenir une source qui irrigue l'ensemble des pensées et actes.[15] Loin d'être une attitude consistant à fuir les aspects mondains de l'existence, le vêtement de la *taqwâ* invite au contraire à s'y confronter sans pour autant être affecté par les dangers qu'ils peuvent entrainer. Un *mottaqi* peut ainsi être comparé à une personne se rendant dans un milieu potentiellement affecté de multiples bactéries et microbes mais qui, grâce au développement de son système de défense immunitaire, reste préservée de toute atteinte.

> La *taqwâ* est un état qui doit embrasser l'ensemble des aspects de la vie du croyant et devenir une source qui irrigue l'ensemble des pensées et actes.

La *taqwâ* comme source réelle de respect de la loi

Toute vie en société nécessite l'édiction de lois afin de garantir les droits et la sécurité de ses différents membres – il est ici question de lois fondamentales et universelles telles que l'interdiction de tuer son prochain, de voler, de violer ses engagements… et non de lois religieuses au sens strict. Le respect de ces lois implique à son tour la création de forces permettant leur application et punissant tout contrevenant par différents types de peines. Cependant, dans la majorité des cas, une société ne peut empêcher ses membres de se livrer à des actes répréhensibles dans l'intimité ou encore dans l'espace public en cas d'absence d'un pouvoir contraignant. Ainsi, l'ordre apparent de la plupart des sociétés contemporaines est éminemment précaire: il suffit d'une coupure d'électricité pour que des magasins soient pillés, ou que

Calligraphie du verset coranique "Ceux qui ont fait preuve de taqwâ *envers leur Seigneur seront conduits par groupes au Paradis" (39:73)*

les radars ne fonctionnent plus pour que les limitations de vitesse appartiennent soudain au passé.

Nous le voyons, la base du respect des lois dans la plupart des sociétés est basée sur le fait qu'elles garantissent les intérêts individuels ou sur une crainte des conséquences liées à leur violation. Cependant, lorsque les circonstances et intérêts changent, ces lois sont aisément outrepassées. La seule source permettant le respect d'une loi[16] en public et dans l'intimité, et ce quelles que soient les circonstances, est la *taqwâ* qui elle-même repose sur la croyance que ce monde a un Créateur unique et éternel, qui embrasse de Sa présence et de Sa science le moindre atome du monde, et vers lequel reviendront les hommes pour être jugés selon leurs actes: "*Tu ne te trouveras dans aucune situation, tu ne réciteras aucun passage du Coran, vous n'accomplirez aucun acte sans que Nous soyons témoin au moment où vous l'entreprendrez. Il n'échappe à ton seigneur ni le poids d'un atome sur terre ou dans le ciel*" (10:61) ou encore: "*Quiconque fait un bien fût-ce du poids d'un atome, le verra, et quiconque fait un mal fût-ce du poids d'un atome, le verra*" (99:7-8). Une personne qui croit réellement que chacun de ses actes est observé et jugé sera incitée à rechercher la satisfaction de Dieu en toutes circonstances. L'histoire de Yûssof (Joseph) telle que présentée dans le Coran, notamment lorsque celui-ci résiste à l'invitation de Zoleykhâ, est l'un des plus hauts exemples de cet état spirituel de l'âme qu'est la *taqwâ* et qui, lorsqu'il atteint ses plus hauts degrés, gouverne l'ensemble des autres facultés pour les préserver de tout faux-pas: "*Et elle le désira. Et il l'aurait désirée n'eût été ce qu'il vit comme preuve évidente de son Seigneur*" (12:24).

La *taqwâ* comme source de clairvoyance et condition de toute pensée juste

La *taqwâ* a également un rôle essentiel dans le domaine de la connaissance. Si elle ne peut produire en elle-même un système de pensée particulier, elle n'en est pas moins la condition de son apparition.

> L'histoire de Yûssof (Joseph) telle que présentée dans le Coran, notamment lorsque celui-ci résiste à l'invitation de Zoleykhâ, est l'un des plus hauts exemples de cet état spirituel de l'âme qu'est la *taqwâ* et qui, lorsqu'il atteint ses plus hauts degrés, gouverne l'ensemble des autres facultés pour les préserver de tout faux-pas.

L'un des objectifs de l'homme est, comme nous l'avons vu, d'établir une harmonie entre les différents instincts, sentiments et capacités qui composent son être sans que l'un domine l'autre et empêche le perfectionnement de son âme. Si au contraire un être jouit à l'excès de l'un des aspects de son existence, comme le plaisir gustatif ou sexuel par exemple, il prendra une importance démesurée et sa pensée aura tendance à considérer la réalité au travers de ce prisme – comme c'est notamment le cas du freudisme avec le concept de "sublimation" qui réduit les plus hautes dimensions de l'activité humaine à des pulsions sexuelles refoulées.

Face à cela, en ce qu'elle permet la réalisation d'un tel équilibre, la *taqwâ* est considérée par le Coran comme la condition d'une vision juste et mesurée de la réalité, exempte de l'emprise des

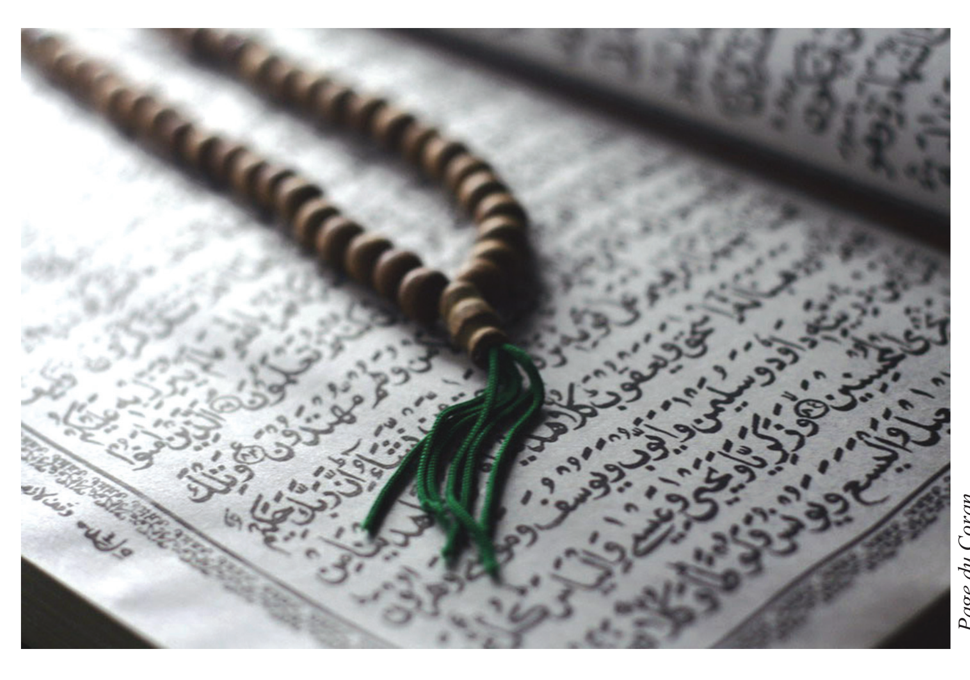
instincts et chimères qui tendent à la réduire à leur sphère limitée: "*Ô vous qui croyez! Si vous craignez Dieu, Il vous accordera la faculté de discernement*." (8:29); "*Faites preuve de* taqwâ *envers Moi, ô doués d'intelligence!*" La perspicacité ne concerne ici pas seulement la connaissance spéculative, mais aussi l'ensemble des comportements concernant les aspects pratiques de l'existence: "*Ceux qui font preuve de* taqwâ, *lorsqu'une suggestion du Diable les touche se rappellent [du châtiment de Dieu]: et les voilà devenus clairvoyants*." (7:201). Elle souligne également que le discernement est un don divin qui dépend du degré de *taqwâ* du croyant dans la voie qu'il a choisie. La *taqwâ* permet ultimement d'être plus conscient de ses défauts, plus sensible aux autres et aux beautés spirituelles du monde… tandis que son absence empêche la perception de la vérité au-delà de l'apparence des choses: "*Ils ont des cœurs, mais ne comprennent pas. Ils ont des yeux, mais ne voient pas. Ils ont des oreilles, mais n'entendent pas.*" (7:179).

A ce stade, la *taqwâ* atteint un tel degré que le croyant ne se contente plus d'éviter les péchés – petits ou grands -, mais tout son être devient immergé dans le rappel (*zhikr*) de Dieu tandis que l'ensemble de ses actes n'est plus qu'un élan unique visant à obtenir Sa satisfaction.

Les différents degrés de la *taqwâ*

Comme nous l'avons évoqué, la *taqwâ* est issue de la croyance en l'Au-delà et de l'existence d'un jour durant lequel l'ensemble des actes du croyant seront jugés et déterminera sa demeure éternelle. Si la majorité des croyants agit conformément aux prescriptions religieuses et fait preuve de *taqwâ* par espoir d'une rétribution ou crainte d'une punition, le Coran fait également référence à un état spirituel plus élevé: celui où l'homme n'agit pas pour lui-même (garantir sa propre félicité au Paradis ou être sauvé de l'Enfer), mais uniquement pour Dieu et l'obtention de Sa satisfaction[17]: "*Aux croyants et aux croyantes, Dieu a promis des Jardins sous lesquels coulent les ruisseaux, pour qu'ils y demeurent éternellement, et des demeures excellentes, aux jardins d'Eden [du séjour permanent]. Et la satisfaction (*ridwân*) de Dieu est plus grande encore, et c'est là l'énorme succès*." (9:72). Ici, la motivation de l'adoration n'est ni la peur ni l'espoir, mais prend sa source dans une connaissance de Dieu qui détient "*les noms les plus beaux*" (7:180) et qui a "*qui a bien fait (*ahsana*) tout ce qu'Il a créé*" (32:7). La connaissance de ces perfections et de la beauté divine – dont l'ensemble du monde est une manifestation - est à la base d'une adoration fondée sur l'amour et la recherche de la satisfaction de l'Aimé: c'est dans ce sens que nous pouvons comprendre cette parole de l'Imâm Sâdeq: "La religion est-elle autre chose que l'amour? (*hal al-din illa al-hobb?*)"[18], faisant écho au verset "*Si vraiment vous aimez Dieu, suivez-moi et Dieu vous aimera*" (3:31).

Seul l'amour permet d'atteindre le sens profond de l'unicité divine (*tawhid*). A l'inverse, le fait d'adorer Dieu "en vue de", c'est-à-dire par espoir d'obtenir le Paradis ou par peur de l'Enfer, implique en réalité une sorte d'associationnisme (*shirk*), car la personne qui adore Dieu par peur ou espoir a en réalité recours à Dieu *en tant que moyen* d'obtenir autre chose: le but de l'adoration n'est pas Dieu,



Page du Coran

mais la personne elle-même. Ainsi, selon l'Imâm Sâdeq, «*certains serviteurs sont de trois sortes: des gens qui servent Dieu par crainte [d'un châtiment] - c'est là servir en esclaves; des gens qui servent Dieu par convoitise [d'une rétribution] - c'est là servir en salariés; et des gens qui servent Dieu par amour - c'est là servir en hommes libres*".[19]

Les hommes libres sont animés d'une clairvoyance et d'un amour qui les conduit à voir l'ensemble des aspects du monde comme autant de manifestations de l'Aimé, et à les aimer en tant que manifestations de Sa volonté. Dès lors, toute peur disparaît: "*En vérité, les bien-aimés de Dieu seront à l'abri de toute crainte, et ils ne seront point affligés, ceux qui croient et qui font preuve de* taqwâ *envers [Dieu]*" (10:62-63). A ce stade, la *taqwâ* atteint un tel degré que le croyant ne se contente plus d'éviter les péchés – petits ou grands -, mais tout son être devient immergé dans le rappel (*zhikr*) de Dieu tandis que l'ensemble de ses actes n'est plus qu'un élan unique visant à obtenir Sa satisfaction.[20]

La *taqwâ*, source de liens indéfectibles dans ce monde et dans l'Au-delà

Plusieurs versets du Coran font référence au fait que, au Jour de la résurrection, la majorité des amitiés et liens apparents unissant les hommes disparaîtront. Cependant, un verset évoque une exception: "*Les amis, ce jour-là, seront ennemis les uns des autres; excepté les* mottaqin." (43:67). Cela s'explique par le fait que l'amitié des *mottaqin* n'est pas fondée sur l'atteinte d'intérêts matériels ou une jouissance des plaisirs de ce monde, mais sur une même quête de Dieu et la recherche de Sa satisfaction. Or, seule cette dimension est teintée d'éternité et subsistera dans l'autre monde, alors que tous les intérêts et

> *Taqwâ* peut être considérée comme l'esprit même de la foi étant à la source de toute véritable réforme de soi-même et de la société.

plaisirs liés à ce monde auront cessé d'exister, et donc avec eux les amitiés qu'ils avaient suscitées.[21]

Conclusion

Loin d'être une limitation de l'homme et de l'enfermer dans le strict respect de règles particulières, la *taqwâ* est au contraire l'instrument de sa préservation mais aussi de sa libération: du statut d'esclave de ses passions, il accède à celui d'un être maître de lui-même qui emploie l'ensemble des aspects de son être dans la voie de son perfectionnement. Une limitation est ce qui prive l'homme d'une grâce: nous voyons ici qu'au contraire, la *taqwâ* est justement ce qui favorise de multiples dons et permet à l'homme d'accéder à la félicité: "*Et quiconque fait preuve de* taqwâ *envers Dieu, il lui donnera une issue favorable, et lui accordera Ses dons par [des moyens] sur lesquels il ne comptait pas*." (65:2-3). Loin d'avoir seulement une dimension négative d'abstention, la *taqwâ* doit au contraire accompagner le croyant dans l'ensemble des aspects de sa vie et se muer en une force libératrice.

L'invitation à la *taqwâ* distillée tout au long du Coran n'est autre qu'une invitation à actualiser et perfectionner sa propre vérité profonde, c'est-à-dire la nature divine originelle (*fitra*) selon laquelle l'homme a été créé. La *taqwâ* peut également être considérée comme l'esprit même de la foi étant à la source de toute véritable réforme de soi-même et de la société. A travers l'appel incessant à la *taqwâ*, le Coran vise donc à faire prendre conscience à l'homme combien sont vains ses efforts en vue d'acquérir honorabilité et distinction au travers des biens matériels, de sa beauté, de ses ascendance familiales… – car seule la *taqwâ* élève réellement l'homme et lui permet d'arriver à sa félicité: "*Le plus noble d'entre vous, auprès de Dieu, est celui parmi vous qui fait le plus preuve d*e taqwâ *(atqakum).*"(49:13). C'est par elle que l'homme est sauvé et atteint son but, et à ce titre, elle est véritablement "*la meilleure provision*" (2:197) dans cette vie et dans l'Au-delà. ■

---

1. La suite de cette sourate évoque en ces termes les caractéristiques des *mottaqin*: ce sont ceux "*qui croient à l'invisible, accomplissent la prière et dépensent [dans l'obéissance à Dieu] de ce que Nous leur avons attribué, ceux qui croient à ce qui t'a [Mohammad] été descendu [révélé] et à ce qui a été descendu avant toi et qui croient fermement à la vie future.*" (2:3-4). Ils sont considérés comme ceux "*qui réussissent*" (2:5) dans cette vie et dans l'Au-delà. Les versets 15 à 17 de la sourate Al-e Omran font également référence à cinq caractéristiques des *mottaqin*: "*"Pour ceux qui ont fait preuve de* taqwâ *(lil-lathin ittaqou) il y a, auprès de leur Seigneur, des jardins sous lesquels coulent les ruisseaux, pour y demeurer éternellement, et aussi, des épouses purifiées, et l'agrément de Dieu." Et Dieu est Clairvoyant sur [Ses] serviteurs, qui disent: "Ô notre Seigneur, nous avons foi; pardonne-nous donc nos péchés, et protège-nous du châtiment du Feu",* ***ce sont les endurants, les véridiques, les obéissants, ceux qui dépensent [dans le sentier de Dieu] et ceux qui implorent pardon juste avant l'aube***" (3:15-17).
2. Ainsi, selon une logique religieuse, la distinction entre les êtres humains ne se réalise ni sur la base de la richesse, ni même des bonnes actions qui peuvent être animées par des motifs très différents, mais est fondée sur la *taqwâ*.
3. Nous pouvons également évoquer la sourate "Les poètes", qui évoque l'invitation des différents prophètes par cette phrase: "*Faites preuve de* taqwâ *(ittaqû) envers Dieu et obéissez-moi*" (26:110; ce verset est répété à plusieurs reprises dans cette sourate et son contenu attribué à différents prophètes tels que Noé, Houd, Salih, Loth, Shuayb…)
4. La piété est définie par *Le Petit Robert* comme un "*fervent attachement au service de Dieu, aux devoirs et aux pratiques de la religion*". Elle est donc l'une des conséquences de la *taqwâ* mais ne la résume en aucun cas.
5. Le terme de *taqwâ* ne signifie donc pas en soi l'abstention, même si le fait de s'abstenir de tout ce qui éloigne l'homme de sa propre perfection fait partie de ces conséquences logiques. Cf. 'Allâmeh Tehrâni, *Anwâr-e Malakout*, Vol. 1, 'Arsh-e Andisheh, p. 30.
6. 'Allâmeh Tehrâni, *Anwâr-e Malakout*, Vol. 1, 'Arsh-e Andisheh, ibid., p. 31.
7. L'un des concepts pouvant être considéré comme s'opposant à la *taqwâ* est celui de *fisq*. Cette notion, que l'on traduit souvent par "perversité", a en réalité un sens beaucoup plus profond qui s'enracine dans la vision de l'homme que nous avons évoquée. Le sens originel de ce mot évoque la sortie du noyau de l'intérieur de la datte fraîche. Tout comme le noyau sortant de la datte abandonne son enveloppe sucrée et utile, le *fâsiq* (c'est-à-dire celui qui pratique le *fisq*) se déprend du vêtement de l'obéissance à Dieu et, de par ses actes, détruit ce qui fait la valeur de sa personnalité. Il se rend dès lors incapable d'être guidé et de se perfectionner: "*Nous avons fait descendre vers toi des signes évidents. Et seuls les* fâsiqin *n'y croient pas*." (2:99). Les *fâsiqin* sont également ceux pour qui les versets et exemples cités par Dieu sont une source de perdition, et non de guidance: "*Certes, Dieu ne se gêne point de citer*

en exemple n'importe quoi: un moustique ou quoi que ce soit au-dessus; quant aux croyants, ils savent bien qu'il s'agit de la vérité venant de la part de leur Seigneur; quant aux infidèles, ils se demandent "Qu'a voulu dire Dieu par un tel exemple?". Par cela, nombreux sont ceux qu'Il égare et nombreux sont ceux qu'Il guide; mais Il n'égare par cela que ceux qui font preuve de fisq *(fâsiqin)*." (2:26).
8. Le fait de remercier consiste à utiliser toute chose dans la voie où elle doit être utilisée, et à placer chaque chose là où elle doit être. Dans ce sens, la patience lors des épreuves est une sorte de remerciement et d'acceptation du décret divin.
9. Faire preuve de *taqwâ* envers Dieu, comme cela est constamment répété dans le Coran, signifie donc notamment préserver sa personne face au châtiment divin.
10. La raison en est que loin d'aller à son encontre ou de chercher à l'étouffer, le message des prophètes s'enracine au contraire dans la nature même de l'homme.
11. Selon 'Allameh Tabâtabâ'i, les *mottaqin* font référence à l'ensemble des croyants et la *taqwâ* embrasse l'ensemble des manifestations de la foi même si, comme cette dernière, elle comporte différents degrés.
12. Dans ce sens, l'homme est "protégé" par la *taqwâ*, mais il doit lui-même s'efforcer de protéger et conserver cet état en lui-même. De même, la *taqwâ* est un moyen de rapprochement de Dieu, mais le croyant doit également demander à Dieu de fortifier et de renforcer cet état en lui.
13. Cet aspect est évoqué dans d'autres versets, tels que: "*Ô notre Seigneur, nous avons foi; pardonne-nous donc nos péchés, et protège-nous (*waqinâ*) du châtiment du Feu*" (3:16) ou encore: "*Craignez le Feu préparé pour les mécréants*." (3:131). Un autre verset souligne que "*c'est Lui [Dieu] qui est Le plus digne de* taqwâ" (74:56).
14. Ces versets invitent directement le croyant à *fonder* la mosquée sur la *taqwâ*: "*Ne te tient jamais dans [cette mosquée]. Car une mosquée fondée dès le premier jour sur la* taqwâ *est plus digne que tu t'y tiennes debout [pour y prier] […] Lequel est plus méritant? Est-ce celui qui a fondé son édifice sur la* taqwâ *et l'agrément de Dieu, ou bien celui qui a placé les assises de sa construction sur le bord d'une falaise croulante et qui croula avec lui dans le feu de l'Enfer?*" (9:108-109).
15. D'autres versets du Coran se livrent à une description des personnes pratiquant la *taqwâ*, en soulignant divers aspects de leurs vie spirituelle et sociale, alliant profonde piété personnelle à un engagement dans la société auprès des plus pauvres: "*Les* mottaqin *seront dans des Jardins et [parmi] des sources, recevant ce que leur Seigneur leur aura donné. Car ils ont été auparavant de bienfaisants: ils dormaient peu, la nuit, et aux dernières heures de la nuit ils imploraient le pardon [de Dieu]; et dans leurs biens, il y avait un droit au mendiant et au déshérité*." (51:16-19).
16. Nous parlons encore une fois ici des lois qui permettent le bon fonctionnement moral et matériel de toute société humaine, et qui sont acceptées par tous les hommes comme l'interdiction de tuer, de voler ou encore la mise en place d'un code de la route, etc. (et non pas des lois particulières pouvant être fondées sur la défense de certains intérêts et dont le bienfondé peut parfois être aisément contesté).
17. Le Coran fait référence à ces trois états dans ce verset: "*Et dans l'Au-delà, il y a dur châtiment, et aussi pardon et agrément (*ridwân*) de Dieu. Et la vie présente n'est que jouissance trompeuse*" (57:20).
18. *Tafsir al-'Ayâshi* : 1/168/28.
19. Traduction de Yahya Bonaud dans la traduction française de *L'Épître de la quintessence à propos du cheminement spirituel des gens doués de cœurs intelligents* de Hazrat-e Allâmah Âyatollâh Hâddj Sayyed Mohammad Hossein Hosseini Tehrâni.
20. A ce propos, nous pouvons citer l'exemple de Khâjeh Nassir al-Din Toussi évoqué par 'Allâmeh Helli: ce dernier raconte qu'il a vécu 11 ans avec lui, et que durant toutes ces années l'ensemble de ses actes était ou obligatoires au sens religieux (*vâjeb*), ou recommandés (*mostahabb*). Ce stade est celui de la sincérité (*ikhlâs*), auquel il est fait allusion dans plusieurs versets du Coran: "*Adore donc Dieu en Lui vouant un culte exclusif (*mokhlis*)*" (39:2). Selon le Coran, seules les personnes arrivées au rang du *ikhlâs* peuvent décrire Dieu comme il se doit (37:159-160), alors que le Diable n'a plus aucun pouvoir sur eux (38:82-83).
Le Coran évoque également le regret suscité par les amitiés uniquement fondées sur les intérêts terrestres dans l'autre monde en ces termes: "*Malheur à moi! Hélas! Si seulement je n'avais pas pris "un tel" pour ami!... Il m'a, en effet, égaré loin du rappel, après qu'il me soit parvenu*" (25:28-29).

Bibliographie:

-Seyyed Mohammad-Hossein Tabâtabâ'i, *Tafsir al-Mizân*, vol. 1, pp. 69-70; vol. 3, p. 175 et 569; vol. 5, pp. 437-440; vol. 8, p. 86; vol. 11, pp. 210-224; vol. 14, p. 528; vol. 16, p. 457; vol. 18, p. 181 et 489, traduction persane de Seyyed Mohammad Bâqer Moussavi Hamedâni, Daftar-e enteshârât-e eslâmi, Qom.
-'Allâmeh Tehrâni, *Anvâr-e Malakout* (Les lumière du *Malakût*), Vol. 1, 'Arsh-e Andisheh.
-Motahhari, Morteză, *Ashenâ'i bâ Qo'rân* (Connaissance avec le Coran), Vol. 6 et 8.
-Motahari, Morteză, *Dah Goftâr* (Dix discours), Editions Sadrâ.

Pourquoi Hossein Naqqâsh, peintre persan œuvrant en Inde sous le roi Akbar, aurait pu voyager sur la Route de la Soie avec l'ange Raphaël, appelé aussi l'ange de Tobie

Jean-Marc Arakelian*

Insérée dans le premier tiers des 73 Livres qui composent la Bible, l'histoire de Tobie est classée parmi les récits historiques dont la composition daterait de 2200 ans. Si petite soit-elle, cette histoire est lue en première lecture lors de la liturgie pendant la semaine qui suit le dimanche de la Pentecôte, ou après la fête de la Trinité. De par les événements qui y sont narrés, il était normal que l'Eglise la situe dans ce temps du calendrier chrétien puisque la force de ce temps est propice à la fois à découvrir son propre charisme, et à la fois pour marquer l'envoi en mission, ce qui est limpide dans ce récit qui se situe entre la Mésopotamie et la Perse. Tobit, déporté juif et extrêmement religieux, perd la vue à cause d'une fiente d'oiseau. Ne pouvant plus faire face aux besoins de sa famille, il se retrouve dans l'obligation d'envoyer son fils (appelé Tobie) retirer de l'argent mis en dépôt chez un parent dans la ville de Raghès, qui est aujourd'hui quasi-rattachée à Téhéran par le sud. Dans cette histoire, l'archange Raphaël en personne annonce à Tobie qu'il devra prendre pour épouse une jeune femme de sa lignée, sa vocation étant donc de se marier avec cette femme. S'il y avait un thème théologique à relever dans ce récit, ce serait celui du regard: en effet, le père va recouvrer la vue et voir l'Archange Raphaël, tandis que le regard angoissé de Tobie envers cette femme qu'il doit épouser va devenir un regard d'amour. Dans les deux cas, on peut donc parler de conversion du regard profane vers le sacré. Mais bien d'autres thèmes peuvent êtres relevés car la trame, les évènements, les émotions perçues en font une concentration de thèmes théologiques intarissables que les auteurs contemporains, spirituels ou profanes, aiment développer en vue d'une réflexion théologique, littéraire, psychologique, ou bien picturale.

C'est ainsi qu'en Inde, au XVIe siècle, sous l'influence du Roi Akbar, le Livre de Tobie croise le regard des artistes peintres de la cour mongole et c'est celui du peintre Hossein Naqqâsh, peintre persan œuvrant en Inde, qui va attirer notre attention. Sa version de l'ange de Tobie datée de 1580 nous entraîne dans une admiration presque contemplative. Si nous regardons le visage de cet ange qui est l'archange Raphaël, nous voyons qu'il nous attire vers un poisson qu'il tient bien fermement en main et cela nous renvoie directement à ce moment du récit où l'archange demande à Tobie d'attraper le poisson qui sort brusquement de l'eau du Tigre puisque dans la dramatique de l'histoire, il va servir de remède aux deux principales souffrances. «*Attrape ce poisson car il servira de remède…*» Tob, 6, 4-6. Cette parole se propage à travers les temps car elle est exprimée par la bouche d'un homme qui cache une nature angélique. En effet, les anges peuvent agir de manière

invisible ou visible en vue d'une mission particulière et ici, Tobie ne sait pas encore que son guide est l'Archange Raphaël qui se «cache» sous l'apparence d'un de ses parents lointains.

Nous savons que quelques syllabes prononcées par l'homme peuvent détruire ou guérir et qu'elles résonnent dans l'histoire de l'humanité. Alors qu'en peut-il être d'une parole si elle est prononcée par un ange sous couvert d'apparence humaine? Une force démultipliée dans l'espace-temps qui peut guérir ou détruire et dans le Livre de Tobie, elle se donne à guérir perpétuellement, à condition que l'on mettre en pratique les multiples paroles que l'ange a dites à Tobie. Aussi, une simple parole ne peut s'exprimer qu'à travers l'harmonie des cinq sens qui sont la vue, le goût, l'odorat, l'ouïe, et le toucher, dont les «symboles» sont localisés sur le visage. Dans le Livre de Tobie, les cinq sens, qui évoquent la construction du visage, sont chemins de guérison. Cet aspect y est bien rendu visible et ils sont explicitement mis à contribution pour construire et faire avancer la dramatique de l'histoire. En effet, la fumée dégagée par le cœur et par le foie, déposés là où brûle l'encens, va produire une odeur qui permettra la guérison de cette jeune femme, guérison qui va conduire à son mariage voulu par le ciel, alors que le fiel du poisson va permettre à Tobit devenu subitement aveugle à cause de la fiente d'un oiseau de recouvrer la vue; tout cela parce que son fils Tobie a su attraper le poisson et bien le tenir pour qu'il ne retombe pas dans le Tigre. Ici, le sens du toucher prend une importance particulière. Le sens de l'ouïe est également mis à profit par l'écoute de Tobie des multiples recommandations de l'ange et de son père: *"Aie, confiance… n'aie pas peur!"*, mais surtout à travers le père aveugle qui entend le bêlement d'un chevreau, provoquant un malentendu avec sa femme Anna et par conséquent provoque l'envoi de leur fils Tobit en mission dans un pays qu'il ne connaît pas.

Enfin, le sens du goût est très présent dans ce récit, particulièrement lors du banquet de noces de Tobie et de Sarra, moment important puisque c'est à cet instant que l'Archange Raphaël, à la demande de Tobie qui reste à Ecbatane pour le banquet de ses noces, continue seul jusqu'à Raghès pour accomplir sa mission, qui est de récupérer l'argent chez un nommé Gabaël. Pendant ce



L'Ange de Tobie, du peintre Hossein Naqqâsh, Ecole moghole, vers 1590, Musée Guimet, Paris

temps, Tobie et Sara vont s'unir pour la première fois dans leur chair. Les noces seront consommées et le sens du toucher va prendre toute sa dimension. La présence du visage est donc bien constituée dans le Livre de Tobie, présence à travers laquelle vont se résoudre trois problèmes dans cette histoire qui sont le recouvrement de la santé, la vocation matrimoniale, et le recouvrement d'une créance financière. Ces trois guérisons se situent dans trois villes essentielles sur le chemin de la Route de la Soie: Ninive, (Mossoul) en Irak, Ecbatane en Iran et Raghès - aujourd'hui Rey – situé au sud de la ville actuelle de Téhéran. Dans chacune d'elles un problème sera résolu: la guérison de Tobit le père à Ninive, celle de Sarra à Ecbatane et l'argent récupéré à Raghès. À cause de ces faits en compagnie de l'Archange Raphaël, cet itinéraire porte toutes les caractéristiques d'un chemin miraculeux.

S'il y avait un thème théologique à relever dans ce récit, ce serait celui du regard: en effet, le père va recouvrer la vue et voir l'Archange Raphaël, tandis le regard angoissé de Tobie envers cette femme qu'il doit épouser va devenir un regard d'amour. Dans les deux cas, on peut donc parler de conversion du regard profane vers le sacré.

Cependant, cet itinéraire va bien au-delà de la ville de Raghès, car l'Archange Raphaël s'est dirigé depuis la Perse vers le sud-est, quelque part en Inde pour y accomplir une autre mission de guérison, toujours en employant les cinq sens de la nature humaine comme source de guérison. Cette fois, il va accompagner ce peintre persan, Hossein Naqqâsh, qui va, malgré lui, témoigner, à travers une œuvre picturale, de cette rencontre dans le chemin de la Route de la Soie. Un élément pictural et scénique le montre. L'élément pictural se réfère au sens du toucher: le regard de l'ange vers sa main gauche qui tient le poisson et dont la queue déplace notre regard vers ses pieds. Pieds et mains représentent l'élément tactile, ce qui pourrait montrer que l'artiste Hossein Naqqâsh a été touché par une force spirituelle exprimée par l'état de lévitation de l'ange. L'élément scénique fait référence à la dernière partie du Livre de Tobie où l'Archange Raphaël se révèle à Tobit père et fils. Cette révélation va se dérouler dans la seule ville de Ninive, qui est à la fois la ville de départ et d'arrivée de la mission. C'est dans cette ville où l'Archange se révèlera à la fois dans sa propre nature et dans celle de l'apparence humaine qu'il a prise pour cette mission.

Enfin, dans la ville de Raghès, l'Archange Raphaël rend visite à Gabaël, la personne que Tobie devait lui-même rencontrer. Sans le savoir, Gabaël rencontre un ange dans une situation d'accueil, d'accolade et dans un face à face entre un ange et un homme, un miracle s'opère. Seul Gabaël connaîtra ce miracle ou cette guérison, miracle non mentionné dans le Livre de Tobie.

Ninive et Raghès se retrouvent donc dans cette miniature peinte par Hossein Naqqâsh. La ville de Ninive où l'archange révèle son identité et son apparence est représentée dans cette miniature par ce visage de femme d'apparence mongole avec une parure de bijou et des vêtements qui s'harmonisent avec un contexte multiculturel très fort propre à celui dans lequel l'artiste peintre Hossein Naqqâsh se trouve. Quant à la nature angélique, elle est évidente; toute la miniature la

révèle. Enfin, la ville de Raghès qui symbolise le face à face, l'accueil, la rencontre personnelle avec un ange comme Gabaël en a fait l'expérience, est représentée ici par l'inévitable face à face entre l'artiste-peintre Hossein Naqqâsh et le visage de cet ange qui a pris une apparence de femme. Un visage, d'où serait sortie une parole: *«Aie confiance… n'aie pas peur!»,* un souvenir qui aurait aussi touché son sens de l'odorat à travers un parfum d'hibiscus. Quant aux autres sens, le toucher, la vue et le goût, seul Hossein Naqqâsh en connaît le mystère à travers ce visage qu'il a rencontré et qu'il nous montre dans sa version de l'Ange de Tobie.

L'aventure qui est narrée dans le Livre de Tobie déploie toutes les différentes motivations qui ont façonné "le visage" du chemin de la Route de la Soie. En effet, ce récit comprend une démarche diplomatique à but commercial dans un contexte multiculturel, et le voyage qui se devait d'être le plus religieux possible du fait des recommandations données par le père de Tobie, s'est soldé par une réussite remarquable et par une révélation hautement spirituelle et privilégiée: l'archange Raphaël se montre. De Ninive à Raghès en passant par Ecbatane, sous le couvert d'une identité humaine, l'archange Raphaël aura comblé Tobie et les siens des plus nobles requêtes humaines qui sont la santé, l'union matrimoniale, et enfin le confort matériel. Mais il aura fallu la participation éveillée des cinq sens de la nature humaine pour que tout puisse marcher selon le plan divinement établi. C'est ce à quoi peut s'attendre quiconque voyagerait aujourd'hui sur ce même itinéraire avec comme seul guide de "voyage" le Livre de Tobie pour savoir se servir des cinq sens aux moments opportuns, dans un itinéraire miraculeux qui va maintenant bien au-delà de Raghès, jusqu'à Agra en Inde, qui serait à la fois le lieu de la composition de cette miniature et une ville essentielle dans le chemin de la Route de la Soie.

De Ninive à Raghès en passant par Ecbatane, sous le couvert d'une identité humaine, l'archange Raphaël aura comblé Tobie et les siens des plus nobles requêtes humaines qui sont la santé, l'union matrimoniale, et enfin le confort matériel. Mais il aura fallu la participation éveillée des cinq sens de la nature humaine pour que tout puisse marcher selon le plan divinement établi.

Il y aurait donc deux sources qui attesteraient la présence d'un itinéraire hautement spirituel dans le chemin de la Route de la Soie, une source sacrée scripturale, le Livre de Tobie, qui annonce un parcours miraculeux entre la Mésopotamie et la Perse, et une source picturale qui n'est pas sacrée mais qui pourrait l'être, puisqu'elle témoignerait de la rencontre entre le peintre Hossein Naqqâsh et l'Archange Raphaël. Ces quatre villes, Ninive, Ecbatane, Raghès et Agra seraient comme des jalons par lesquels il faudrait passer pour vivre les événements qu'ont vécus Tobie et les siens. Dans ces quatre villes, nos cinq sens, l'ouïe, la vue, le toucher, le goût et l'odorat auront à être éveillés pour dévisager, au cours des événements, l'apparence humaine de celui qui «visiblement invisible» nous accompagne, et selon notre talent, pouvoir le rendre visible comme Hossein Naqqâsh l'aura fait à travers le visage de cette femme mongole qui apparaît dans un contexte multiculturel. ■

*Cinéaste et photographe.

Hommage rendu à Mme Zohreh Zarshenas pour ses travaux sur les langues iraniennes anciennes, en particulier le sogdien

Djamileh Zia

La réunion culturelle de la librairie *Shahr-e Ketâb*[1] du mardi 31 mai 2011 était un hommage à Mme Zohreh Zarshenas pour ses travaux sur les langues iraniennes anciennes, en particulier le sogdien. Les textes sogdiens sont précieux car ils permettent aux Iraniens de mieux connaître leur histoire et leur culture.

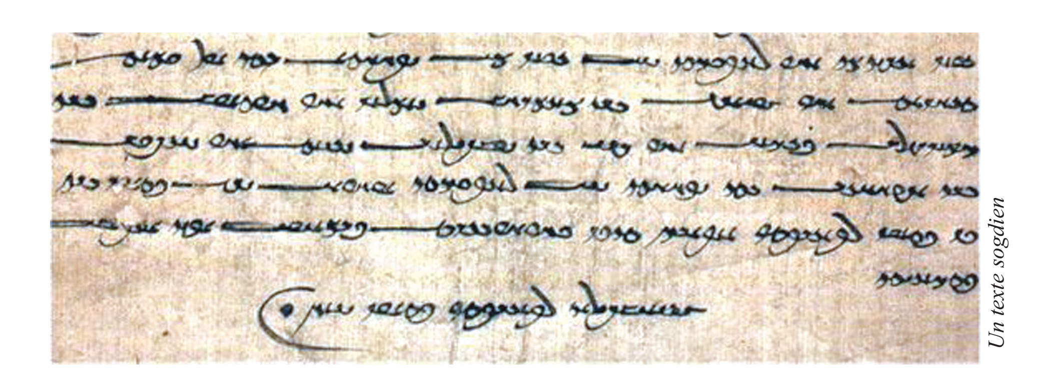
Lors de cette réunion, M. Ali-Asghar Mohammad-Khani, directeur des programmes culturels des librairies *Shahr-e Ketâb*, présenta brièvement Mme Zarshenas avant de donner la parole aux invitées. Mme Zohreh Zarshenas a obtenu son doctorat en «Culture et langues anciennes de l'Iran» en 1986. Elle est chercheuse au Centre de recherche en sciences humaines et études culturelles[2] et professeur à l'Université de Téhéran. Elle a publié des dizaines d'articles sur le sogdien dans des revues internationales. Le guide de la grammaire sogdienne intitulé *Dastnâmeh-ye soghdi* (Manuel de sogdien) qu'elle a rédigé a été primé à trois reprises.[3]



De gauche à droite: Mme Badr ol-Zaman Gharib, Mme Zohreh Zarshenas, M. Ali-Asghar Mohammad-Khani

Mme Badr-ol-Zaman Gharib

Mme Badr-ol-Zaman Gharib, personnalité de renommée mondiale pour ses travaux sur le sogdien, fut la première invitée à prendre la parole lors de cette réunion. Mme Badr-ol-Zaman Gharib, née en 1929, est membre de l'Académie de la langue et de la littérature persanes. Elle a mis en place l'enseignement du sogdien à l'Université de Téhéran en 1971 (le sogdien n'était pas enseigné en Iran auparavant). Lors de cette réunion, Mme Gharib parla de sa méthode d'enseignement: elle se basait sur un texte sogdien qui racontait l'histoire de la naissance de Bouddha; elle traduisait le texte pendant le cours et s'attardait sur chaque mot en donnant des explications grammaticales. «*A l'époque, les étudiants en langues iraniennes anciennes ne connaissaient pas le sogdien, ne savaient pas quel était le lien entre cette langue et les autres langues iraniennes, ni quel avait été le rôle des Sogdiens dans les échanges culturels entre l'Asie Centrale, la Chine et l'Iran. Ils ne savaient donc pas quel était l'intérêt pour eux d'apprendre cette langue. De plus, le sogdien est une langue très difficile car tous les mots se conjuguent, contrairement aux autres langues iraniennes de la période moyenne*», expliqua Mme Gharib, qui fit


Un texte sogdien

ensuite une brève allusion au Dictionnaire sogdien-persan-anglais qu'elle a mis près de dix ans à rédiger et qui a facilité le travail des étudiants. Elle dit ensuite: «*Je me demandais si quelqu'un poursuivrait en Iran les recherches sur le sogdien après moi. Je suis heureuse que Mme Zarshenas, mon ancienne étudiante devenue professeur à son tour, ait pris le relais. Les textes sogdiens dont nous disposons sont un trésor de la culture iranienne; ne pas y faire attention revient à trahir notre culture*».

Les textes sogdiens dont nous disposons sont un trésor de la culture iranienne; ne pas y faire attention revient à trahir notre culture

Mme Katayoun Mazdapour

Mme Katayoun Mazdapour, docteur en culture et langues iraniennes anciennes et chercheuse au Centre de recherche en sciences humaines et études culturelles, fut la deuxième intervenante. Elle rendit hommage à Mme Zarshenas pour ses efforts au cours des années où elle dirigeait le Département des langues iraniennes anciennes, ainsi que ses efforts actuels en tant que rédactrice en chef d'une revue spécialisée en langues iraniennes anciennes publiée par le Centre de recherche en sciences humaines et études culturelles. Elle présenta ensuite deux livres de Mme Zarshenas intitulés *Mirâs-e adabi-e ravâyi dar Iran-e bâstân* (L'héritage de la littérature orale en Iran Antique) et *Zabân va adabyiât-e Iran-e bâstân* (La langue et la littérature de l'Iran Antique) dans lesquels les différentes langues iraniennes anciennes et l'héritage littéraire qui nous reste de cette époque lointaine sont présentés de façon simple et accessibles au grand public. Selon Mme Mazdapour, «*ce sont deux livres très précis et pédagogiques accessibles aux non spécialistes. Ils sont très utiles car nombreux sont les Iraniens qui n'ont aucune connaissance même rudimentaire de la littérature et des langues anciennes de l'Iran*». Mme Mazdapour termina son intervention en exprimant le vœu de voir les Iraniens s'intéresser aux langues anciennes de leur pays pour enrichir la culture de l'Iran d'aujourd'hui.

Brève présentation du sogdien et de quelques autres livres de Mme Zarshenas

Mme Vida Naddaf, une ancienne étudiante de Mme Zarshenas devenue elle-même professeur à l'Université de Hamedân, prit ensuite la parole en précisant que rendre hommage à Mme Zarshenas était tout à fait justifié compte tenu de la qualité et de la quantité de ses travaux sur le sogdien. Mme Naddaf

présenta trois livres de Mme Zarshenas; l'un d'eux est un recueil de six textes sogdiens traduits en persan. «*La plupart des textes sogdiens découverts à Tourfan (dans le Turkestan chinois) ont des thèmes religieux correspondant aux trois grandes religions pratiquées par les sogdiens qu'étaient le bouddhisme, le manichéisme et le christianisme. Chaque communauté religieuse utilisait sa propre écriture pour transcrire le sogdien parlé. Ces trois écritures étaient cependant toutes les trois issues de l'araméen. Les textes en sogdien bouddhique, qui sont les plus nombreux, sont toutefois plus difficiles à lire car ils comportent des mots spécifiques au bouddhisme. Mme Zarshenas a traduit en persan six de ces textes gardés au musée de Londres. Elle est restée fidèle mot à mot au texte sogdien et elle a comparé les textes en sogdien avec leurs versions en chinois et en sanskrit*», a-t-elle souligné.

La plupart des textes sogdiens découverts à Tourfan (dans le Turkestan chinois) ont des thèmes religieux correspondant aux trois grandes religions pratiquées par les sogdiens qu'étaient le bouddhisme, le manichéisme et le christianisme. Chaque communauté religieuse utilisait sa propre écriture pour transcrire le sogdien parlé. Ces trois écritures étaient cependant toutes les trois issues de l'araméen.

La Sogdiane est en orange sur cette carte

Mme Maryam Dara, doctorante en langues iraniennes anciennes et élève de Mme Zarshenas, fit ensuite une brève intervention pour donner à l'auditoire des informations sur le sogdien: «*Les langues iraniennes anciennes sont classées en langues orientales et langues occidentales, en fonction de l'ère géographique dans laquelle elles étaient parlées. Chacun de ces deux groupes est de plus subdivisé en langues des régions du nord et du sud. Le sogdien fait partie des langues iraniennes de la branche nord-orientale de la période moyenne.*[4] *Le sogdien était la langue iranienne la plus importante en Asie Centrale au cours de la période s'étendant entre le IIe et le XIIe siècle. Elle devint du VIe au Xe siècle la langue intermédiaire des populations d'une vaste région s'étendant de la mer Caspienne à la Chine, car ces populations avaient besoin de parler une langue commune pour le commerce le long de la Route de la Soie. Elle devint également la langue administrative, commerciale et culturelle de Tourfan dans le Turkestan Chinois. Le sogdien perdit peu à peu de son importance à partir du Xe siècle du fait de l'influence des sultans persanophones de la province du Khorâssân et de la Transoxiane*[5] *et de l'influence grandissante des langues turque et arabe, et finit par disparaître au XIIIe siècle. Les textes en sogdien qui existent de nos jours sont classés, selon leur thème, en textes religieux et textes non religieux. Les textes de thème religieux (bouddhiques, manichéens et chrétiens) sont généralement des traductions effectuées entre le VIIIe et le XIe siècle à partir des textes d'origine de chacune de ces trois religions, à la*

suite des voyages de missionnaires ou de prêtres. Les textes dont le thème n'est pas religieux sont beaucoup moins nombreux mais ils sont plus variés et plus attrayants, car ils nous fournissent de nombreuses informations historiques et culturelles.»

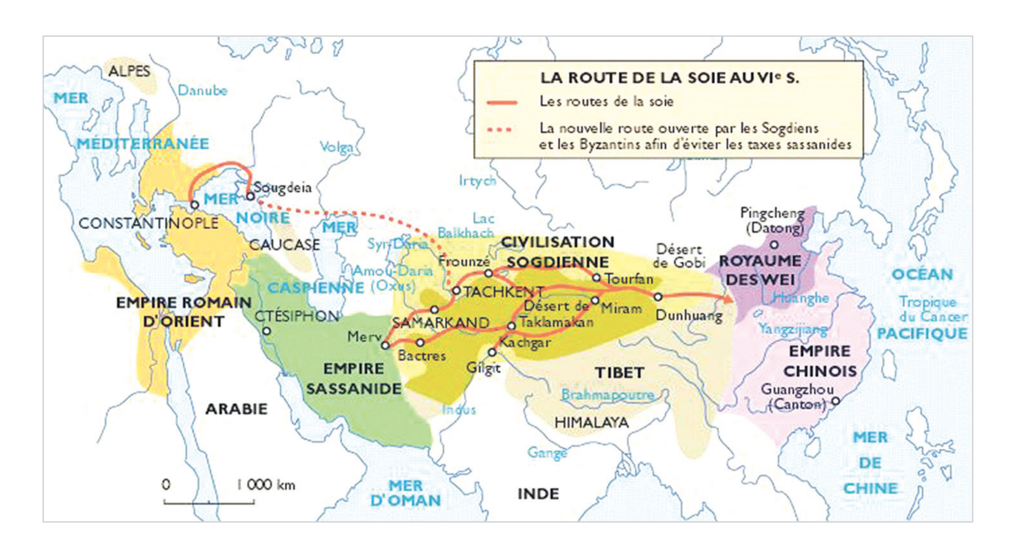
L'intervention de Mme Zohreh Zarshenas

Dans un premier temps, Mme Zarshenas parla des habitants de la Sogdiane afin de mieux faire comprendre à l'auditoire l'importance de cette culture ancienne et ses liens avec l'Iran: «*Les habitants de la Sogdiane étaient des gens cultivés. C'étaient de riches commerçants qui voyageaient tout au long de la Route de la Soie, et tout en transportant des marchandises, favorisaient des échanges culturels en racontant des contes sogdiens dans les pays qu'ils traversaient et en traduisant en sogdien les contes des autres pays. Ils jouaient donc un rôle d'intermédiaires culturels. Le sogdien fut au cours des dix premiers siècles de l'ère chrétienne une langue intermédiaire, comme l'anglais de nos jours. Les Sogdiens soutenaient les artistes, les chercheurs et les traducteurs. C'est pour cette raison que nous avons un grand nombre de textes relatifs au bouddhisme écrits en sogdien. Il est d'ailleurs intéressant de noter que tous ceux qui ont traduit les textes bouddhiques, du sanskrit en chinois puis du chinois en sogdien, étaient Iraniens. Nous le savons parce que nous avons leurs noms.*» Mme Zarshenas évoqua également l'amour des Sogdiens pour la peinture, comme en témoignent les fresques retrouvées sur les murs des palais sogdiens en Asie centrale. Ces fresques, qui représentaient des scènes de cour, de guerre, des scènes religieuses ou encore des scènes inspirées des contes et des histoires populaires, furent réalisées jusqu'à la conversion des habitants de la Sogdiane à l'islam. Selon elle, «*le sogdien a grandement influencé le persan pendant une longue période, comme en témoignent les nombreux mots persans que nous utilisons actuellement et qui sont sogdiens à l'origine. La culture des habitants de la Sogdiane a également influencé la culture persane. Il était donc important de rédiger un manuel de grammaire pour cette langue, afin que les persanophones puissent entrer facilement en contact avec cette langue ancienne. J'ai décidé de choisir trois contes sogdiens (un texte bouddhique, un texte manichéen et un texte chrétien) comme support, pour expliquer les questions complexes de la grammaire d'une façon plus attrayante*».



Sogdiens en habit de style Sassanide (détails de fresque), VIIIe siècle.

Mme Zarshenas présenta ensuite brièvement une traduction en persan moderne d'un texte avestique, le *Tishtar Yasht*, qu'elle a effectuée en collaboration avec Mme Goshtasb: «*Il nous semble intéressant, dans le Département des langues iraniennes anciennes du Centre*



Le sogdien a grandement influencé le persan pendant une longue période, comme en témoignent les nombreux mots persans que nous utilisons actuellement et qui sont sogdiens à l'origine. La culture des habitants de la Sogdiane a également influencé la culture persane.

de recherche sur les sciences humaines et les études culturelles, de traduire les textes iraniens anciens en persan moderne pour les rendre accessibles aux Iraniens d'aujourd'hui. Le professeur Ebrahim Pourdavoud avait traduit ce Yasht en persan moderne il y a quelques décennies et il existe actuellement une bonne traduction en anglais de ce Yasht, mais il nous a semblé qu'une nouvelle traduction en persan moderne, réalisée par deux personnes de culture Iranienne, permettrait de mieux faire ressortir les points importants du texte ancien et de trouver des équivalents simples pour les expressions difficiles. Nous avons d'ailleurs le projet de traduire les autres Yasht de l'Avesta». ■

---

1. *Shahr-e ketâb* signifie en persan «Cité des livres». Les librairies *Shahr-e ketâb* (Book City) sont gérées par la mairie de Téhéran.
2. Le nom de ce centre est en persan *Pajouheshgâh-e oloum-e ensâni va motâle'ât-e farhangui* (en anglais *Institute for Humanities and Cultural Studies*).
3. Pour voir la bibliographie complète de Mme Zarshenas, vous pouvez consulter son site personnel à l'adresse www.zarshenas.com. Mme Zarshenas a également rédigé plusieurs articles de l'Encyclopédie de la langue et de la littérature persanes (*Dâneshnâmeh-ye zabân va adab-e fârsi*).
4. Le sogdien est une langue morte. Le yaghnobi, parlé de nos jours dans la vallée du Yaghnob au Tadjikistan, est considéré par les linguistes comme la seule langue moderne issue du sogdien. Une loi générale concernant les langues est qu'elles ont tendance à se simplifier. Avec le temps, la forme simplifiée d'une langue est parlée par la majorité de la population alors que la forme plus ancienne n'est plus utilisée et devient une langue morte. Les langues iraniennes ont eu cette évolution; c'est pour cette raison qu'on les divise en langues de la vieille période, de la période moyenne et de la nouvelle période. Cette évolution s'est faite de façon progressive, mais on leur a attribué des dates arbitraires: on considère que la vieille période s'étend depuis plusieurs millénaires avant J.-C. jusqu'à la chute de l'empire achéménide en 330 av. J.-C., que la période moyenne correspond à la période comprise entre 330 av. J.-C. et la conquête de l'Iran par les musulmans en 651, et que la période moderne commence en 651 et se prolonge jusqu'à aujourd'hui. Les textes sogdiens actuellement disponibles correspondent à la période moyenne. Le sogdien existait probablement au cours de la vieille période mais il n'y a actuellement aucun document prouvant ce fait. Signalons que la Sogdiane était l'une des satrapies de l'empire achéménide comme en témoigne l'inscription de Darius Ier à Bisotoun.
5. Il s'agit des rois samanides, qui régnèrent dans cette région du IXe au début du XIe siècle.

L'image de la femme dans *Leyli est le nom de toutes les filles de la terre** d'Erfân Nazar Ahâri

Somayeh Dehqân Fârsi

Ecrivaine et poète de littérature pour enfants et adolescents, Erfân Nazar Ahâri est née en 1974 à Téhéran. Auteur de cinq livres de recherche sur des thèmes tels que l'amour, la justice, l'oppression, la valeur de la vie ou la question de la vie et la mort, elle a commencé sa carrière en tant que chercheur. Aujourd'hui, avec plus de quatorze recueils de poèmes et de nouvelles, elle est désormais l'un des noms importants de la littérature persane contemporaine.
Son livre intitulé *Leyli nâm-e tamâm-e dokhtarân-e zamin ast* (Leyli est le nom de toutes les filles de la terre), paru pour la première fois en 2003, réussit très vite à attirer l'attention d'un vaste lectorat.

Leyli, une femme comme les autres

Leyli est le nom de toutes les filles de la terre est un récit composé de treize courts chapitres qui racontent une histoire commune, celle de Leyli. L'incipit est très inattendu: «*Dieu dit: La terre a froid. Qui peut la réchauffer? Leyli dit: Moi*.» Ce dialogue entre Dieu et Leyli, qui se poursuivra plus ou moins jusqu'à la fin, ouvre le récit sur un univers irréel ou du moins dans un autre ici-bas. Cette longue conversation est parfois coupée par d'autres personnages comme Majnoun ou Satan. Cependant, Dieu et Leyli sont présents dans tous les chapitres du récit. Il n'existe aucun chapitre où Leyli ne parle à Dieu ou de Dieu.

Dans le premier temps, Leyli est une femme comme les autres, avec des désirs semblables:

1. Elle a des sentiments maternels, elle veut avoir un enfant: «*Ah! Si j'avais enfanté, Majnoun aurait tenu son enfant dans ses bras*.»[1]

2. Elle est sensible, pleine d'émotions et à la recherche d'une vie calme: «*Je désire une vie simple, sans animation, sans angoisse.*»[2]

3. Comme toutes les autres femmes, elle s'appuie sur sa beauté et les charmes de sa féminité, en particulier pour faire tomber Majnoun dans son amour: «*Mes cheveux sont noirs comme la nuit, bouclés et ondulés [...].*»[3] Elle continue et dit à Majnoun «*Mes yeux sont des coupes de miel, sucré et doux [...].*»[4] Elle ajoute: «*Mon sourire est la datte mûre de la palmeraie [...].*»[5]

4. Elle aussi, comme les autres, pleure dans les moments d'émotion: «*Leyli dit: "La fin de mon histoire est trop triste, ma mort, celle de Majnoun, tu changeras la fin de mon histoire? Dieu répondit: "La fin de ton histoire est la larme, la larme est la mer; [...] Leyli pleura.*[6]» A la fin de l'histoire, le narrateur raconte: «*Leyli relut son histoire pour la millième fois et comme chaque fois, la Leyli de l'histoire mourut. Leyli pleura et dit: "Ah! Si l'histoire ne s'était pas ainsi terminée!*».[7]

A l'aide de ces caractéristiques, Nazar Âhâri tente d'établir la relation entre Leyli et les autres femmes: elle n'est plus une héroïne de légende, mais une femme comme les autres.

Leyli est l'autre nom d'Adam

En lisant le récit, du début à la fin, parallèlement à la découverte de la féminité de Leyli, le lecteur découvre aussi qu'elle est métasexuée. Leyli n'est pas seulement femme, elle est aussi Adam. L'incipit nous

permet de connaître le devoir sur terre de Leyli: réchauffer la terre. La nomination des chapitres du récit est liée au nom de Leyli, celle du premier est frappante: « *Leyli se brûla*». Quand le narrateur raconte: «*Dieu lui donna une flamme. Leyli la mit dans son cœur. Il prit feu. Leyli se brûla. [...] La terre de Dieu chauffa. Dieu dit: Si Leyli n'était pas, ma terre aurait toujours eu froid.* »[8] C'est dès ce chapitre que la vocation de Leyli est précisée. Elle a une mission.

L'écrivaine raconte l'histoire de la création d'Adam. Cette version respecte tous les détails de ce récit évoqué dans le Coran: Satan ne se prosterne pas devant la création de Dieu, par exemple. Mais, à la différence du récit religieux classique, cette fois-ci, Dieu ne crée pas Adam et Eve; il ne crée que Leyli.

"*"La terre a froid. Qui peut la réchauffer?" demanda Dieu.*

"Moi" répondit Leili.

...Et Dieu lui offrit une flamme. Leili la cacha dans son cœur.

Son cœur s'enflamma. Dieu sourit, Leili aussi.

"Dépense la flamme et embrase ma terre." ordonna Dieu.

Leili s'embrasa. Dieu la regardait dans le Feu.

Leili brulait. Dieu s'en réjouissait. Leili avait peur. Elle craignait que sa Flamme ne finisse...

Leili pria. Dieu l'exauça… Il créa Majnoun.

Majnoun devint ce bois à faire vivre le Feu de Leili.

Le Feu flamba. Le Feu resta et la terre s'y réchauffa.

"Sans Leili ma terre aurait toujours froid", murmura Dieu."

Les trois premiers chapitres sont une introduction du quatrième qui donne son nom au livre. Dans ce chapitre, l'écrivaine raconte l'histoire de la création d'Adam. Cette version respecte tous les détails de ce récit évoqué dans le Coran: Satan ne se prosterne pas devant la création de Dieu, par exemple. Mais, à la différence du récit religieux classique, cette fois-ci, Dieu ne crée pas Adam et Eve; il ne crée que Leyli. C'est un nouveau regard sur la création primitive de l'humanité, sur lequel certains critiques[9] s'appuient pour considérer Nazar comme une féministe. Dans ce récit, un autre visage de Leyli apparaît. Son statut dépasse celui uniquement de femme et elle devient le premier humain: «*Dieu prit une poignée de terre. Il voulut créer Leyli. [...] Leyli est le nom de toute les filles de la terre; l'autre nom d'Adam.*»[10] Elle devient la première créature humaine de Dieu. Sa création est également vue sous un autre angle dans le quatrième chapitre, *Satan avait peur de la création de Leyli,* où l'écrivaine raconte avec émotion le refus de Satan de se prosterner devant Leyli: *"Dieu dit: Tu ne pourras jamais. Leyli est Ma favorite. Son cœur est Ma lampe, et sa main est dans la Mienne. [...].Satan sut que Leyli serait celle qui s'élèverait plus que l'ange et tenta alors de blesser son aile.* »[11]

Ce qui conforte cette théorie centrale du récit sont les nombreuses métonymies qui authentifient le récit. Voici quelques exemples:

1. Le premier chapitre fait allusion au soixante-douzième verset de la sourate Al-Ahzâb (Les Coalisés) du Coran: «*Nous avions proposé le fardeau (*al-amâna*) aux cieux, à la terre et aux montagnes. Ils ont refusé de le porter et en ont eu peur, alors que l'homme s'en est chargé; car*

il est très injuste et très ignorant». (33:72)

2. «*L'amour est mon lasso qui vous apporte auprès moi. Tenez mon lasso.*»[12] Ces phrases font allusion au cent-troisième verset de la sourate Al-e 'Imrân (La famille de 'Imrân): «*Et cramponnez-vous tous ensemble au* habl *(câble) d'Allah et ne soyez pas divisés [...].*»(3:103)

3. Le cinquième chapitre fait allusion aux versets 11-18 de la sourate Al- A'raf, qui racontent l'histoire du refus de Satan de se prosterner devant l'homme: «*[...] Nous avons dit aux Anges: «Prosternez-vous devant Adam.» Ils se prosternèrent, à l'exception de Satan qui ne fut point de ceux qui se prosternèrent [...] «Sors de là», dit [Dieu], banni et rejeté. Quiconque te suit parmi eux... de vous tous, J'emplirai l'Enfer.*» (7:11-18)

4. A la fin du récit, Dieu dit à Leyli: «*Nul autre que toi ne changera ton histoire*[13]». Cela nous fait penser au onzième verset de la sourate Al-Ra'd (Le tonnerre): «*[...] En vérité, Dieu ne modifie point l'état d'un peuple, tant que les [individus qui le composent] ne modifient pas ce qui est en eux-mêmes. [...]*». (13:11)

Ce type de métonymies, qui parsèment l'ensemble du récit, découvre, sur un mode poétique, l'aspect spirituel et ultra-terrestre de l'histoire de Leyli.

Leyli dans le chemin de l'amour: de l'amour terrestre à l'amour divin

Nous avons déjà expliqué que Leyli est considérée comme Adam. Pourtant, le récit tourne tout entier autour de l'amour. Il s'agit d'abord d'un amour terrestre, celui de Leyli et de Majnoun. Dans *Le cheval sauvage du cœur de Leyli*, neuvième chapitre du récit, Leyli vante ses grâces et sa beauté à Majnoun. En apparence, ce dernier est fou amoureux



Couverture de Leyli nâm-e tamâm-e dokhtarân-e zamin ast *de Erfân Nazar Ahâri*

d'elle, mais il n'accepte pas d'être séduit. Leyli dit:

«*Tu ne veux pas voir l'ondulation des cheveux de Leyli?» Majnoun caressa les branches mal arrangées du saule et dit: «Non, je ne veux pas [...].» Leyli dit: «Mes yeux sont des coupes de miel, sucré et doux, tu ne veux pas voir ton image dans la coupe de miel? La douceur de Leyli?» Majnoun ferma les yeux et répondit: «Il y a mille ans que mon image est au fond de la coupe de cigüe, amère... [...] Leyli dit: «Mon sourire est la datte mûre de la palmeraie. [...] Tu ne veux pas y goûter? Majnoun se mit une épine dans la bouche et dit: «Je préfère l'épine. [...]Leyli dit: «Mon cœur est un cheval arabe, rétif. [...] Tu le prendras avec toi? Majnoun se tut.*»[14]

Malgré le refus de Majnoun, Leyli le choisit. Elle se retrouve elle-même alors et voit que son cœur a disparu: «*Quand Leyli regarda, Majnoun n'était plus là; il n'y avait plus qu'un hennissement de cheval au loin, qu'une trace sur les sables. Leyli mit la main sur sa poitrine, et un galop s'entendit. Mais le cheval sauvage n'était pas dans le cœur de Leyli.*»[15] Dans cette histoire d'amour, les rôles classiques de l'amant et de la bien-aimée sont modifiés. En brisant les chaînes de

l'amour, Majnoun se libère: «*Quelqu'un brisa ses chaînes. On l'appela Majnoun.*»[16] Par la suite, il est libre et sort de l'histoire de Leyli, qui reste seule avec l'amour de Majnoun. Elle l'attend «*mille ans*[17]», mais il ne vient jamais. L'infinité de cette attente est le premier d'un cheminement magistral. Elle prépare les commencements d'un autre amour: l'amour divin.

Dans cette histoire d'amour, les rôles classiques de l'amant et de la bien-aimée sont modifiés. En brisant les chaînes de l'amour, Majnoun se libère: «*Quelqu'un brisa ses chaînes. On l'appela Majnoun.*» Par la suite, il est libre et sort de l'histoire de Leyli, qui reste seule avec l'amour de Majnoun. Elle l'attend «*mille ans*», mais il ne vient jamais. L'infinité de cette attente est le premier d'un cheminement magistral. Elle prépare les commencements d'un autre amour: l'amour divin.

Nous pouvons considérer l'amour comme le fil central du livre de Nazar Âhâri. Cet amour qui se passe entre un homme et une femme aboutit à l'amour divin. Cependant, il est à souligner que Dieu est omniprésent, même dans leur amour terrestre.[18] Dans le chapitre intitulé *Leyli, tourne!*, nous sommes témoins de la métamorphose de l'amour terrestre en amour divin:

«*Leyli dit: «Il suffit! [...]» Et elle sortit de l'histoire. Majnoun tournoyait. Il ne voyait ni Leyli, ni son départ. Leyli dit: «Ah! Si Majnoun n'était pas aussi égoïste! S'il voyait Leyli!» Dieu dit: «Leyli, reste, personne ne lira l'histoire sans Leyli.» Leyli dit: «Ce n'est pas une histoire, puisqu'il n'y a pas de fin. C'est un conte. Le conte du tournoiement. Dieu dit: "Comme le conte de la terre, comme le conte de la lune. Leyli, tourne!" Leyli dit: "Si Majnoun me voyait tournoyer! Comme la terre qui voit celui de la lune. Dieu dit: "Je te regarde tournoyer. Leyli, tourne. Leyli tournoya et tournoya et tournoya.*»[19]

Majnoun, sorti de l'histoire de l'amour de Leyli, est une voie qui la guide dans l'ascension de son âme vers Dieu. Nous pouvons le considérer comme un envoyé de Dieu qui a comme mission l'orientation de Leyli. Cependant, dès sa création, Leyli est pleine d'amour:

«*Dieu prit une poignée de glaise. Il voulait construire Leyli. Il insuffla de Son Soi dans Leyli. Et avant qu'elle ne l'ait compris, elle devint amoureuse. Il y a des années que Leyli aime. Il faut qu'elle soit amoureuse. Leyli est le nom de toutes les filles de la terre; l'autre nom d'Adam, parce que Dieu a insufflé Son âme en elle.*»[20]

Divers commentateurs du Coran citent plusieurs versets pour expliquer l'origine de la création: l'adoration de Dieu[21]: («*Je n'ai créé les djinns et les hommes que pour qu'ils M'adorent* », (sourate "Al-Zhâriyât (Les éparpillées), verset 56); la perfection[22] et la reconnaissance de Dieu[23]: «*Dieu qui a créé sept cieux et autant de terre.*» (sourate Al-Alâq (L'adhérence), verset 12) ; l'épreuve d'Adam[24]*: «Celui qui a créé la mort et la vie afin de vous éprouver*», (sourate Al-Molk (La royauté), verset 2); l'accès à la miséricorde de Dieu[25]: «*Et si ton Seigneur avait voulu, Il aurait fait des gens une seule communauté. Or, ils ne cessent d'être en désaccord. Sauf ceux à qui ton Seigneur a accordé miséricorde. C'est pour cela qu'Il les a créés. [...]*», (sourate Houd, versets 118-119).

Dans ce livre, nous somme confrontés à une interprétation mystique du but de

la création d'Adam. Nazar Âhâri a un regard mystique et considère l'amour comme la cause de la création primitive d'Adam: "*Dieu a dit: Je vous fais naître pour être amants. C'est votre seul examen: l'amour*.»[26] Ainsi, l'écrivaine dépeint l'amour de Leyli pour Dieu. L'apogée du récit est atteint à la fin de l'histoire de Leyli. Lorsqu'elle meurt, elle sait que son Majnoun est Dieu: «*Leyli dit: "Alors l'histoire était la mienne et la tienne. Tu es donc mon Majnoun! Dieu dit: "Ce n'est pas une histoire, c'est notre secret. Il ne se divulgue qu'avec la mort. Leyli! Tu es morte.*»[27] Selon Nazar Âhâri, l'amour divin est le noyau de la création: *«Certes nous sommes à Dieu, et c'est à Lui que nous retournerons.*»[28] ■

* Titre original persan: *Leyli nâm-e tamâm-e dokhtarân-e zamin ast* de Erfân Nazar Ahâri, Collection Dâneh, Sâberin, 5e éd., 1386.

1. *Ibid.,* p. 12.
2. *Idem.*
3. *Ibid.,* p. 40.
4. *Idem.*
5. *Idem.*
6. *Ibid*., pp. 13-14.
7. *Ibid.*, p.56.
8. *Ibid*., p. 8-10.
9. Tel que Massoud Ahmad Nejâd, voir .
10. *Op. cit.,* p. 20.
11. *Ibid.,* p. 23.
12. Nazar Âhâri, *Ibid.,* p. 21.
13. Nazar Âhâri, *Ibid*., p. 56.
14. Nazar Âhâri, *Ibid.,* p. 40-42.
15. *Ibid*., p. 42.
16. *Ibid*., p. 33.
17. *Ibid*., p. 44.
18. Voir *Ibid*., p. 48.
19. *Idem.*
20. Nazar Âhâri, *Ibid.,* p. 20.
21. Allâmeh Tabâtabâ'i, *Al-Mizân fi tafsir al-Qor'ân*, Traduction persane de Mohammad Bâgher Moussavi Hamedâni, Vol. 18, Enteshârât-e-Jâmeah-ye- Modaresin-e- Hoze-ye Elmiye Qom, 18e éd., Qom, 1386, p. 621.
22. Makârem Shirâzi, *Tafsir-e-Nemouneh*, Dâr-ol Kotob-e- Eslâmi, 22e éd., Qom, 1374, p. 393.
23. *Idem.*
24. *Idem.*
25. *Idem.*
26. Nazar Âhâri, *Ibid.,* p. 21.
27. *Ibid.,* p. 54.
28. Le Coran, sourate Al-Baqarah (La vache), verset 156.

Bibliographie:

- www.nooronar.com
-Le Noble Coran.
-Âbrâhâmofe, Benyamin, *Eshgh-e-Elâhi dar Erfân-e-Eslami*, Traduction persane de Marziyeh Shariati, Hekmat-e-Rozâneh, Téhéran, 1388 (2009).
-Allâmeh Tabâtabâ'i, *Al-Mizân fi tafsir al-Qor'ân*, Traduction persane de Mohammad Bâgher Moussavi Hamedâni, Vol. 18, Enteshârât-e-Jâmeah-ye- Modaresin-e- Hoze-ye Elmiye Qom, 18e éd., Qom, 1386 (2007).
-Makârem Shirâzi, *Tafsir-e-Nemouneh*, Dâr-ol Kotob-e Eslâmi, 22e éd., Qom, 1374 (1995).
-Nazar Âhâr, Erfân, *Leyli est le nom de toutes les filles de la terre,* Collection Dâneh, Sâberin, 5e éd., Téhéran, 1386 (2007).

A la recherche du diable dans *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly

Mohammad Rezâ Mohseni
Université Azâd Islamique d'Arâk

Lire Barbey d'Aurevilly ne va pas de soi, mais les critiques ont proposé, depuis une trentaine d'années, des lectures nouvelles qui montrent l'originalité et la profondeur de cette œuvre, servie par des techniques d'une modernité surprenante.

Les Diaboliques sont sans doute l'œuvre la plus connue de Barbey d'Aurevilly. En 1874, la publication de cette œuvre fit scandale. La justice fut saisie, mais il n'y aura pas de bataille judiciaire: l'auteur accepte la destruction des exemplaires saisis par la police. L'ouvrage ne paraîtra qu'en 1882.

Cette œuvre est une sorte de voyage dans le monde des différents personnages. *Les Diaboliques* comportent six nouvelles aux intrigues différentes. Il est possible de dire que ces six nouvelles concentrent un univers moral parvenu à la maturité grâce à l'expression de l'auteur.

En tant que chrétien et moraliste, Barbey d'Aurevilly met l'accent sur la différence du Bien et du Mal. Plutôt que de se demander comment l'homme a su se faire le suppôt de Satan, il met à notre disposition l'histoire d'hommes quasi-réels, authentiquement possédés. En montrant l'homme dans le rôle du diable, il nous découvre une fenêtre sur les tristes aspects de la condition humaine.

Dans cette œuvre, le satanisme est un fait de langage et Barbey joue avec le réseau sémantique infernal (diable, enfer, démon et damnation), de telle sorte que l'on peut parler de satanisme verbal ou lexicalisé. Le nom du diable envahit ainsi l'espace du texte, cependant la dimension métaphysique du satanisme chez Barbey d'Aurevilly reste réduite et on ne trouve qu'une seule séquence véritablement sacrilège.

Le personnage aurevillien n'a rien d'un type, et se présente toujours comme atypique et exceptionnel. Cependant, ce personnage est souvent prisonnier de ses désirs et se présente sous la forme d'un chercheur insatiable de plaisir.

Les héros de Barbey sont des monstres, au sens où ils excédent les normes, ce sont des êtres d'exception, de véritables demi-dieux qui semblent venir d'un temps et d'un monde, des êtres dont les valeurs sont autres.

«Ydow» est un diable d'homme. «Hauteclaire» est une «*belle diablesse*»[1], «Ravila» a des yeux bleus d'enfer.

Mais ce qui attire l'attention du lecteur, c'est que la plupart des diables sont des femmes. Les nouvelles de Barbey accordent une large part à la femme qui est pour lui un objet de haine et de mépris. C'est pourquoi à travers ses nouvelles, la femme est souvent le symbole de diable.

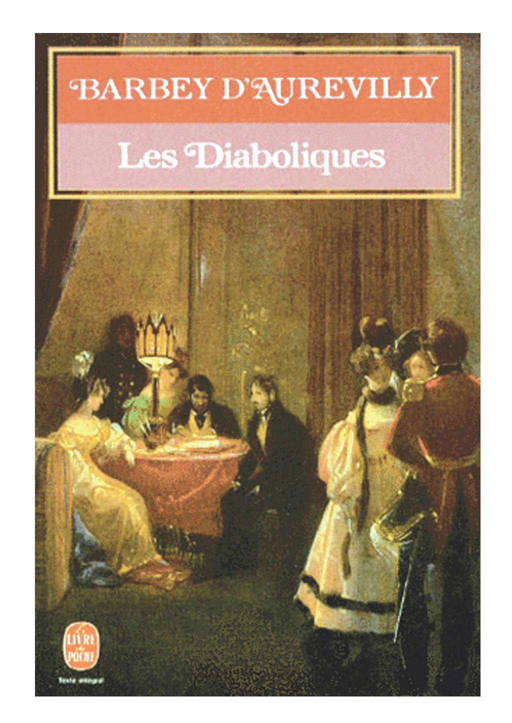
Les six nouvelles ne cessent de marquer l'amitié des femmes avec le

diable: «*Le diable apprend aux femmes ce qu'elles sont, ou plutôt elles l'apprendraient au diable, s'il pouvait l'ignorer…*»[2] Le caractère démoniaque de la femme constitue un leitmotiv dans le recueil: «*cette Alberte d'enfer*», «*cette diablesse de femme*», «*une femme l'aimant du diable*».

Les mères, dans *Les Diaboliques,* ne sont pas très aimantes. L'origine des enfants est douteuse. Après avoir lu les six nouvelles, il est aisé pour le lecteur de comprendre que la plupart des diaboliques sont des femmes; autrement dit, une femme se consacre autant qu'au diable à la femme. Trois mots sont au sein de ces nouvelles: le diable, la femme, le récit.

Après avoir étudié la biographie de l'auteur, on peut comprendre que Barbey d'Aurevilly appréciait la compagnie de ces dernières, pourquoi les attaque-il avec autant de virulence?

En réalité, l'écriture des *Diaboliques* constitua pour Barbey un moyen de régler ses comptes avec son enfance et sa mère, qui n'ont jamais cessé de le hanter. Barbey d'Aurevilly se sentit toujours mal aimé et rejeté par une mère qui le trouvait laid et le disait sans détour, même si cette naissance est recomposée dans l'imagination de cet auteur et prend la forme d'une affabulation romantique. Barbey garda toujours l'idée qu'il était arrivé à contre temps dans la vie et cette erreur initiale eut toujours pour lui le sens d'une dissonance ontologique, c'est pourquoi il emprunta la plupart de ses personnages à sa propre famille, y compris les personnages féminins.■



Les héros de Barbey sont des monstres, au sens où ils excédent les normes, ce sont des êtres d'exception, de véritables demi-dieux qui semblent venir d'un temps et d'un monde, des êtres dont les valeurs sont autres.

1. Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques,* Paris, Gallimard, 1973, p.129.
2. *Ibid.,* p.152

Bibliographie:

-Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques,* Paris, Gallimard, 1973.
-Berthier Philippe, *Barbey d'Aurevilly et l'imagination*, Genève, Droz, 1978.
-Bellemin-Noël, Jean, Les Diaboliques *au divan*, Toulouse, Ombre, Soupçons, 1991.
- Berthier Philippe, *Les Diaboliques de Barbey d'Aurevilly,* Paris, Champion, 1987.
- Bloy, Léon, *Fragments inédits sur Barbey d'Aurevilly* .La Rochelle, éditions des cahiers Léon Bloy.1927.

Quelle psychanalyse en Iran?

Elodie Bernard

Le 27 janvier 2011, se tenait une table ronde à l'Institut du Monde Arabe de Paris sur «la psychanalyse au Maghreb et au Machrek». Etaient conviés différents psychanalystes de pays aux profils variés, de la Syrie à l'Iran, en passant par l'Algérie et la Tunisie. Cette table-ronde faisait suite à la publication d'un numéro spécial de la revue de psychanalyse «Topique» sur ce thème. Comme le mentionne dans son éditorial la directrice de la revue, Sophie de Mijolla, l'introduction de la psychanalyse dans ces pays, bien que d'histoire différente mais d'affinités culturelles proches, suscite un intérêt croissant que révèle l'augmentation des publications dont celle-ci fait l'objet depuis ces dernières années. «Le progrès de la psychanalyse aujourd'hui passe par sa capacité à se développer au contact de cultures éloignées de la Vienne du début du XXe siècle», souligne-t-elle. Confronter les manières dont s'est opérée et se poursuit à l'heure actuelle la psychanalyse, porter le regard de la psychanalyse vers l'extérieur, comprendre comment celle-ci vit en dehors du petit cercle parisien, comment elle est reçue et enseignée: bon nombre de questions qui permettront de comprendre et d'anticiper les futurs développements de ce qui n'est pas toujours considéré comme une science mais qui entend l'être.

Avant de s'intéresser plus particulièrement à la pratique de la psychanalyse en Iran, revenons sur ce qui définit le travail des chercheurs. Celui-ci, et ce quelle que soit la discipline des sciences humaines dont il est question, consiste à interpeler, à détruire des systèmes de représentations relayés dans les opinions publiques qui empêchent d'accéder au réel. Tandis que l'évolution du monde actuel tend à le rendre globalisé, à le faire tomber dans le spectre d'une homogénéisation forcée et abrupte, la psychanalyse replace l'individu dans la relativité de son existence et oblige l'individu quel qu'il soit à interpréter en des termes neufs ce que Freud avait désigné comme le travail de la culture (*Kulturarbeit*) – comme le rappelle Benjamin Stora dans sa critique du livre *La psychanalyse au pays des Saints* de Jalil Bennani, psychiatre et psychanalyste à Rabat.[1]

En se questionnant sur l'avènement de la psychanalyse dans un pays autre que celui où elle est née, les chercheurs auront à se confronter à divers points d'achoppement parmi lesquels le développement de l'appareil psychique de l'enfant, la place de la mère et du père dans celui-ci. Mais ce sont également et surtout une interrogation fondamentale sur les concepts psychanalytiques et un regard vers l'avenir qu'ils permettront d'établir.

Entretien avec Madame Esmat Torkghashghaei[2]

Quelle a été votre formation, en Iran et en France, pour devenir psychanalyste?

J'ai commencé des études de psychologie clinique à l'université de Jondishâpour, située à Ahwâz, au sud de l'Iran. Ensuite, je suis allée à l'université de Paris 7 Denis Diderot. J'ai passé les diplômes français en psychologie de la licence au master et obtenu un doctorat en psychanalyse.

Quelle pratique de la psychanalyse avez-vous?

J'ai été chargée de cours en psychologie dans des universités publiques et privées: l'Université de Téhéran, de Qazvin, l'Université Islamique Azâd de Karaj. En tant que psychothérapeute-psychanalyste, j'ai pratiqué dans trois cliniques privées dont deux étaient attachées l'une à la faculté de psychologie de Téhéran et l'autre à celle de Karaj. Ces cliniques sont

l'équivalent en France des centres médico-psychologiques. Je recevais comme patients des enfants, des adolescents et des adultes. C'est ainsi que j'en suis arrivée à m'intéresser plus précisément aux problèmes de développement psychique de l'enfant qui par la suite peuvent endommager la vie adulte.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le développement psychique de l'enfant en Iran?

Chez la plupart des enfants iraniens, le détachement à la mère se fait tardivement. Le complexe d'Œdipe qui s'effectue, selon les théories freudiennes, de 3 à 5 ans ne commence ici qu'à l'âge de 8 ans. Ce décalage dans la construction de l'appareil psychique de l'enfant engendre des problèmes dans le sens où l'enfant franchit le passage dans le complexe d'Œdipe à une période où il subit parallèlement les premières perturbations dues à l'adolescence. Pour tout enfant, ce sont deux processus complexes à gérer. Aussi, à partir du moment où il y a collision, si je puis dire, entre ces deux étapes de la construction de la vie d'adulte, des problèmes peuvent subvenir et ce à ce moment-là mais aussi plus tard. Car les phénomènes psychiques ont des effets rétroactifs. Cependant, tous les enfants ne réagissent pas de la même manière devant un tel phénomène: certains s'en portent très bien, d'autres moins. Les psychanalystes iraniens remarquent, dans le second cas, des phénomènes de dépression au cours de cette période de la vie de l'enfant. La dépression peut perdurer jusqu'à l'adolescence en raison du fait que l'identification primaire[3] avec la mère ne connait pas de rupture jusqu'à cette période. C'est pourquoi le développement de l'appareil psychique de l'enfant peut connaitre des difficultés à se programmer.

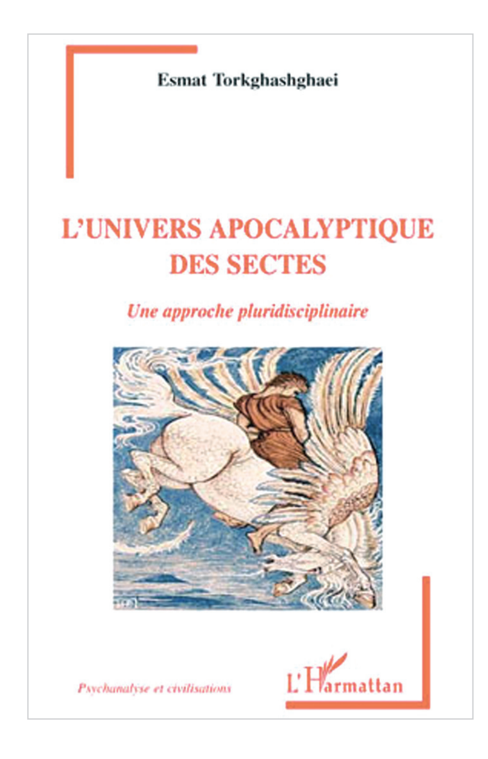
Quels textes de psychanalyse trouvent dès lors un écho particulier aux situations généralement rencontrées en Iran?

Selon moi, ce sont davantage les théories de Mélanie Klein et de Winnicott qui s'appliquent aux cas iraniens. Je ne suis ni freudienne, ni lacanienne. Ma pratique reprend les théories de chaque psychanalyste selon le cas devant lequel je me trouve. Il est vrai que les écrits de Lacan sont plus difficiles à faire comprendre et à transmettre aux Iraniens.

D'une manière générale, Freud centre ses théories sur le rôle du père dans le développement de la pensée psychique de l'enfant, alors que Mélanie Klein renverse cela et place la mère dans la position la plus importante. Freud part de l'observation de l'enfant entre 3 et 6 ans. Pour Mélanie Klein, c'est de 0 à 6 ans que tout se joue. La place centrale du père intervient chez Lacan dans ce qu'il nomme la fonction du «Nom-du-Père». Cette culture de la mère, on la retrouve donc surtout chez Klein et chez Winnicott qui reprendra en partie les pensées de la première. En cela, leurs théories peuvent paraitre plus pertinentes pour la culture iranienne.

On constate donc une différence dans les approches psychanalytiques selon la culture, l'importance de celle-ci dans le développement de la pensée psychique. Quelle est l'influence des mythes fondateurs sur l'identité iranienne?

Ce rôle de mère en tant que position centrale dans la vie de l'enfant dont hérite la femme iranienne d'aujourd'hui provient de la période préislamique, à savoir la période de Zarathoustra et de Mitra. En cela, l'Iran est un pays à part



parmi les autres pays orientaux et en particulier les pays arabes. A cette époque, la mère avait une supériorité au regard du père qui ne possédait qu'un rôle tiers. Autrement dit, la femme avait une place bien plus supérieure à celle de l'homme. Dans la culture européenne, la psychanalyse freudienne parle de «horde imaginaire», laissant la mère inactive, alors que cela n'est pas du tout le cas dans la culture iranienne. Le livre du *Shâhnâmeh* (Livre des rois), écrit par le poète shiite perse Ferdowsi[4] (940-1020) est d'une importance capitale pour l'étude de la psychanalyse en Iran car il puise ses sources dans la tradition mythologique iranienne. Regardons de plus près le mythe de Tahmineh et de Rostam. Tahmineh impose son aspect du père imaginaire à son enfant; elle projette sa pensée. Or, ce père qui est façonné à l'image d'un père très puissant, ne correspond pas au père réel. Le père réel présente dès lors des signes de défaillance pour l'enfant. Dans le mythe de Rostam et Sohrâb, c'est Rostam le père qui tue, à son insu, le fils, lors d'une bataille. Ce mythe est en quelque sorte à l'opposé du mythe d'Œdipe. Rostam tue également le Prince Esfandiâr sous l'ordre du Roi Ghoshtasb, le père de ce dernier.

L'introduction de la psychanalyse dans des cultures différentes de celle de la culture viennoise de la fin XIXe – début XXe siècle n'est pas qu'une simple adaptation de la vulgate des concepts freudiens et plus tard, lacaniens. De ce point de vue, quelle est la place de l'invention des concepts en psychanalyse?

La psychanalyse n'est pas un paradigme fermé. Là où la culture se développe, la psychanalyse se développe. Elle a sa propre dynamique et interagit avec la culture. Ses concepts ne s'adaptent pas à 100 % à la culture d'un pays. En Iran, la psychanalyse a été empoisonnée par d'autres courants pseudo-psychanalytiques qui lui ont été postérieurs. Il en a été de même avec la psychologie, empoisonnée un temps par le béhaviorisme et le pavlovisme. Celui-ci commence à perdre sa place parmi la population. L'affaiblissement de ces courants a permis l'ouverture à la psychanalyse qui porte un regard complètement différent à ce qui existait auparavant. Les concepts du Moi et du surmoi ont été très vite compris et assimilés par mes patients iraniens. Idem pour l'identification primaire.

Quelles difficultés rencontrez-vous dans vos relations avec les cercles psychanalytiques de Paris?

Il y a parfois des difficultés à faire comprendre aux psychanalystes européens certaines réévaluations que nous souhaitons apporter aux théories, en raison des particularités de notre culture. La capacité d'écouter autrement, d'écouter d'autres choses que celles que

l'on a l'habitude de dire est souvent difficile à faire passer. Je me permets de dire cela car je porte deux regards sur la discipline: le regard culturel de l'européenne que je suis devenue et le regard culturel de l'iranienne que je suis.

Comment s'organisent les psychanalystes en Iran?

La psychanalyse n'est incontestablement pas assez développée en Iran. Pour l'instant, elle n'est pas structurée comme en France. Il faut encore renforcer les institutions. Les pratiques exercées dans le pays sont assez fragmentées: à chaque psy sa pratique! Le groupe lacanien est très bien organisé en Iran; c'est celui qui est le mieux organisé: ils ont des ateliers et des programmes précis.[5] Pour ma part, je travaille dans l'association de psychologie sociale iranienne. Il s'agit en quelque sorte d'une psychanalyse culturelle. Mais nous ne sommes pas encore très bien organisés. Nous avons présenté notre démarche et nos recherches dans l'une des usines d'Iran Khodro pour montrer les solutions concrètes que nous apportons. Nous organisons aussi des colloques et des conférences dans des universités publiques d'Iran, comme dans celle de Qazvin où le thème portait sur le complexe d'Œdipe. En septembre, du 27 au 30 septembre 2011, se tiendra un important séminaire sur l'enfance à Shirâz. Il s'agira de présenter le regard de la psychanalyse sur notre société.

Qu'en est-il des publications de psychanalyse en Iran?

Les ouvrages qu'ils soient de Freud, de Lacan ou de Mélanie Klein, sont de plus en plus traduits mais ils se font encore trop rares sur les rayonnages des librairies. En 2010, ont été traduits en persan *Le Malaise dans la culture* (1930) et *L'avenir d'une illusion* (1927) de Freud. Je suis en train de traduire *Le développement d'un enfant* (1921) de Mélanie Klein.

Quelle est la réception de la psychanalyse dans l'opinion publique?

La réception est très bonne. L'approche psychanalytique des faits de société se fait de plus en plus. Notre point de vue passe dans les médias et à la télévision. L'ouvrage d'Ali-Rezâ Parmased qui s'intitule *La guérison par la psychanalyse* est un exemple de cette évolution. Le sujet du livre est général et ne traite pas que de psychanalyse mais un chapitre lui est dédié.

Comment les patients viennent à vous?

Des personnes qui cherchaient un psychanalyste m'ont été envoyées par le Ministère de la santé iranien ou par les médias nationaux qui avaient entendu parler de mon travail. Cela se fait sinon par le bouche à oreille. Des patients iraniens vivant en Angleterre ou au Japon sont venus me consulter en Iran. D'une manière plus générale, les patients cherchent véritablement à comprendre leurs problèmes; ils sont très intéressés. Qu'ils soient pauvres ou riches, cela ne fait pas de distinction. Certains préfèrent ne pas avoir à manger mais pouvoir consulter un psychanalyste. La consultation coûte 28 euros et n'est pas remboursée. C'est encore un luxe. Mais malgré cela, des personnes pauvres viennent me voir car elles ont conscience de ne pas aller bien dans leur tête.

Aux côtés de la psychologie, la psychanalyse se développera en Iran de plus en plus. Elle apporte un plus, notamment en ce qui concerne l'éducation, l'attitude à adopter vis-à-vis de ses enfants. Beaucoup d'étudiants cherchent à se former à la discipline. Il faut davantage ouvrir de centres de formations.

Quels sont vos prochains projets?

Nous mettons en place une équipe à l'Université de Téhéran dont les recherches s'appuieront sur 1500 patients environ. J'ai demandé à plusieurs universités de soutenir cette recherche. Progressivement, les choses se mettront dans l'ordre. ■

---

1. Article «La psychanalyse au Maroc», *Mediapart* en date du 11 juin 2008.
2. Docteur de l'Université Paris 7 Denis Diderot. Psychanalyste, professeur à l'Université de Téhéran, Iran. Auteur de *L'Univers apocalyptique des sectes, une approche pluridisciplinaire*, L'Harmattan, Paris, 2009.
3. Cf. les thèses d'Aulagnier.
4. 940-1020.
5. Pour plus d'informations : www.psychoanalysis.ir

Rasoul Younân
Poète du train et de la lune

Rouhollah Hosseini
Université de Téhéran

La vie ne diffère nullement
De la mort quand
L'on est au fond des habitudes
Tu as trouvé la mort
Seulement
Tu n'en es pas conscient.


Rasoul Younân

La poésie persane contemporaine suit toujours son mouvement naturel d'intégrer la vie de tous les jours, ainsi que de se faire remarquer par la simplicité de son langage et la rectitude des sentiments de son auteur. Entre autre, Rasoul Younân, né en 1969, est une figure assez connue de ce courant, pour qui la forme favorite de rendre ses poèmes est le minimalisme. Forme qui convient aux expériences individuelles, fragmentaires et plurielles de l'homme de nos jours. Ce n'est cependant pas dire que l'œuvre de Younân nous fait découvrir de nouveaux secrets de notre existence. Elle ne fait que reprendre les images de ses prédécesseurs, mais son intérêt se trouve dans l'usage particulier qu'elle fait de mêmes mots et du peu de l'espace qu'elle a à sa disposition, pour raconter l'histoire. Court mais bien fait, son texte entame d'habitude une histoire, celle de ses amours, son village natal, ses amis ou sa famille, qui s'achève d'une façon surprenante, comme pour tirer son lecteur de la torpeur, ou de ses "habitudes". Les fins de ses poèmes marquent pour ainsi dire un moment important, voire le plus intéressant, dans l'appréciation de son art. En ce qui concerne le fond, le sentiment amoureux et la nostalgie du passé constituent les éléments marquant de l'œuvre du poète. Son public est donc formé pour l'essentiel des gens qui vivent l'expérience de l'amour, ou des personnes qui cherchent refuge contre le tumulte de la vie moderne.

Au coin de la rue
Je me suis appuyé au mur
Hésitant
De rentrer ou pas
Ma mère m'attend à la maison
Et toi au café, ce soir
Comme un nuage je suis
Hésitant
De pleuvoir ou pas…

Avec poésie…

Avec poésie et cigarette
Je vais à la guerre contre les injustices.
Je suis un Don Quichotte ridicule
Ayant
Au lieu de la baïonnette
Et du casque
Un stylo à la main
Et une casserole sur la tête.
Prenez de moi une photo souvenir
Je suis l'homme du vingt et unième siècle.

Tiré du recueil *Concert aux enfers.*

Lorsque j'étais enfant

Lorsque j'étais enfant
Tu étais pour moi
Un cerf-volant
Et puis une belle rose
Dans le pot de chez nous
Finalement
Tu devins le mot
Et moi je devins le poète
Demain, je sais,
Tu seras un train gentil
Qui m'emmènera d'ici.

Tiré du recueil *Bonjour mon amie!*

Toi…

Tu n'es pas là
Mais je te sers du thé
Hier non plus
Tu n'étais pas là
Mais j'ai pris pour toi un billet de cinéma
Ris, si tu veux !
Et si tu veux, pleurs !
Ou même, si tu veux, sois étonnée !
Etonnée de moi et de mon petit univers.
Peu importe
Que tu sois présente ou pas
Je vis avec toi.

Tiré du recueil *Bonjour mon amie!*

La nuit

Je montai jeune
Les marches du pont
Mais de l'autre côté
Je descendis vieux
Qu'est-ce qui est arrivé ?
Je ne m'en souviens pas
Si ce n'est que je sifflais
Pour ne pas avoir peur
De craindre
De me noyer
Du chien et du vent
Tu n'étais pas là
Et la nuit fut une horrible rivière.

Tiré du recueil *Descendre le piano des marches d'un hôtel de glace.*

Déjà…

Je me réveillais déjà
Avec le chant du coq.
Mais maintenant
Je me réveille
Au son des messages.
Et toi, quand me réveilleras-tu enfin, mon amour ?
Le monde va bientôt finir.

Tiré du recueil *Taxi.*

Ce monde

Les gratte-ciels
Nous avaient ôté la vue du ciel
Et les bombes qui n'avaient pas fonctionné
Les promenades aux champs
La mer était pour sa part
La piscine privée des dictateurs
Ce monde ne nous a servi en rien
Nous avons vécu dans nos songes.

Tiré du recueil *J'étais un mauvais garçon.*

Promets!

Promets-moi de venir
Mais ne viens jamais !
Car si tu viens
Tout sera gâté
Je ne pourrais plus fixer
Ainsi avec ferveur
La route et la mer
Car, je me suis habitué
A cette attente
A ces errances
Sur le quai, à l'arrêt
J'attendrais qui, si tu viens ?

Tiré du recueil *Concert aux enfers.*

Je suis…

Je suis le voyageur
D'un songe à l'autre
Je me trouve parfois au pôle Sud
Parfois à la mer des Caraïbes
Je suis
Parfois blanc
Parfois noir
Je prends du thé avec les jaunes
Fume une pipe avec les rouges.
Je vis partout
Mon pays
Est collé aux pieds des oies sauvages.

Tiré du recueil *J'étais un mauvais garçon.*

La lune

Plus que tout
Tu aimais la lune
Et maintenant
Chaque nuit
La lune me fait me rappeler de toi
Je voudrais t'oublier
Mais nul chiffon
N'efface la lune
De la fenêtre.

Tiré du recueil *Concert aux enfers.*

Un ours…

J'ai acheté un ours en peluche
Pour la fille que je n'ai pas
Et des lunettes
Pour mon père aveugle
Je vais maintenant
Cueillir des jonquilles
Pour elle qui n'est pas là.
Heureuse ou malheureuse
La vie est la vie
Et ne vous étonnez guère
Si demain
Je suis allé à la mer
Pour chasser
Un léopard.

Tiré du recueil *Bonjour mon amie!*

Si tu n'existais pas

L'amour n'existerait pas
Si tu n'existais pas
L'insistance pour la vie non plus
Si tu n'existais pas
La Terre ne serait qu'un cendrier de terre
Où l'on éteindrait ses ennuis
Je n'aurais rien à faire
Si tu n'existais pas
Car, dans ce monde, je n'ai rien à faire
Si ce n'est que
T'aimer.

Tiré du recueil *J'étais un mauvais garçon.*

Le pont brisé

Il était une fois
Tu liais les monts
Les hommes
Et les cœurs
Mais maintenant
Ô pont brisé !
Seuls les nuages sont à même
De passer sur toi.

Tiré du recueil *J'étais un mauvais garçon.*

La mort

Si tu ne m'aimes pas
Je me couche et meurs
La mort
N'est ni un voyage sans retour
Ni une disparition soudaine
Mais c'est ne point t'aimer
Juste au moment où il faut t'aimer.

Tiré du recueil *Descendre le piano des marches d'un hôtel de glace.*

Moi…

Je devins le nuage
Et tu m'as dit :
« Je suis soleil »
J'ai tant pleuré
Te souviens-tu ?
Pour te faire briller plus joliment.

Tiré du recueil *Bonjour mon amie!*

Le jeu

Lorsqu'elle arrive
Je m'en vais
Comme le soleil et l'ombre
Lorsque j'arrive
Elle part
Comme l'automne et l'hirondelle
Et ce jeu est éternel
Personne ne gagne.
Personne ne perd.

Tiré du recueil *Descendre le piano des marches d'un hôtel de glace.*

Plus…

Je ne peux plus comparer
Le corbeau à l'aigle
Ni le coing
A la lanterne magique
Tu as fait ta valise
Et je ne pourrais plus
Être poète
Derrière toi, je m'effondre en moi
Comme un vieil appartement
Et rends moche la ruelle.

Tiré du recueil *Descendre le piano des marches d'un hôtel de glace.*

Le retour

Notre amour prit fin
Les objets et le monde
Retrouvèrent leur réalité
Les rideaux de rêves sont retirés
Et la ville
Avec toutes ses laideurs
S'est assise
Dans le cadre de la fenêtre
Notre amour prit fin
Et la poésie fut changée en prose
Désormais, les jours seront banals et les chants ordinaires. La lune ne sera que la lune. Elle ne sera plus la mer de songe. Désormais toute chose aura son propre sens, et la vie ne sera échauffée que par le feu réel.

Tiré du recueil *Descendre le piano des marches d'un hôtel de glace.* ■

Vali, le fou

Elhâm Kâghazchi
Traduit par
Azitâ Lessâni

Vali, lui, il n'était pas fou; mais amoureux. Un amoureux misérable et unique au monde. Un homme bizarre qui portait toujours un vieux polo noir et qui gardait ses cheveux clairsemés toujours très courts. Faisant le tour du quartier, il ramassait de vieux journaux et était amoureux de sa mère: une vieille femme ridée, au teint jaune et édentée, qui avait élevé son fils unique en faisant du porte à porte, dans la misère, écoutant les mégères, faisant la lessive chez les riches du quartier et le ménage chez n'importe qui. Naneh Khâvar[1] parlait peu et était opprimée. Elle était devenue si vieille qu'elle ne pouvait plus marcher. La peine lui avait courbé le dos. Elle fixait ses lunettes de myope à l'aide d'un fil afin qu'elles ne tombent pas durant la lessive. Sa seule fortune était ce fils, qui était l'objet de la moquerie des gens du quartier, augmentant la misère de Naneh Khâvar.

Ni moi ni aucun résident du quartier Harirtchiân ne savions depuis quand et pourquoi Vali était devenu fou. Naneh Khâvar racontait qu'un soir, son mari, agent de police, avait trouvé dans un ruisseau coulant au bord d'une rue cet enfant qui riait en silence. L'enfant lui plut, et comme le couple ne pouvait en avoir, l'homme le confia à sa femme. Deux mois plus tard, son mari mourut, laissant Naneh Khâvar seule.

La pauvre vieille disait que c'était Dieu qui lui avait envoyé le bébé. Elle jurait que lorsqu'elle changeait les couches du petit, une odeur d'eau de rose envahissait à chaque fois la chambre, de telle sorte que les voisines, pensant qu'elle préparait un repas d'offrande, se rassemblaient derrière sa porte, tenant chacune un bol.

Les gens du quartier considéraient Vali comme un véritable fou. Bien qu'ils le pensaient sans danger, dès qu'un petit ou un grand l'embêtait, ces derniers s'enfermaient, portes et fenêtres comprises. Bien des matins, les voisins avaient été réveillés par les longs cris prolongés et les hurlements de Vali qui gémissait comme un chien à la patte brûlée. Devenu véritablement fou, il proférait sans cesse des injures, pleurait et cognait si fort sa tête contre le mur que le sang lui couvrait le visage et la bouche. C'était alors que tout le monde comprenait qu'un vaurien lui avait annoncé la mort de Naneh Khâvar, juste pour le taquiner. Seulement cette courte phrase suffisait à affoler et à enrager l'homme amoureux du quartier Harirtchiân.

Il y avait bien des années, Mahmoud, le cadet de Hâdj Hassan, qui avait perdu sa mère lors de l'accouchement et qui avait le même âge que Vali, l'avait provoqué en lui disant: «Et alors? Une nuit, pendant que tu dors, l'Ange de la Mort viendra dans la rue et frappera à la porte de Hâdj Yahyâ Shâlbâf en disant: «Pardonnez-moi, c'est ici qu'habite Naneh Khâvar? Je suis venu pour l'emporter en enfer.»

Depuis ce jour-là, Vali s'était astreint à surveiller la rue. Du matin au soir et tout le long de la nuit, il gardait la rue et questionnait tout étranger qui y passait pour s'assurer qu'il

n'était pas l'Ange de la Mort. C'était la politique de Mahmoud pour être sûr qu'un gardien sans salaire surveille leur ancienne rue pleine d'objets antiques, et par la même occasion le coffre de son père.

Depuis, plus personne ne vit Vali dormir. La fatigue et l'insomnie extrême l'agaçaient, le vieillissaient de plus en plus et, petit à petit, s'y ajouta la dépression, si bien qu'il pleurait souvent en appelant Naneh Khâvar. Certaines nuits, les enfants du quartier mettaient des draps blancs sur leur tête et se rendaient par les toits au début de la rue en imitant des voix derrière le mûrier. Ayant peur de l'Ange de la Mort, le pauvre homme tournait son bâton dans l'air et criait si fort qu'il s'évanouissait.

Il passait tout son temps dans la rue. Sa mère était non seulement la bonne de Hâdj Yahyâ, mais aussi la blanchisseuse de tout le quartier. Elle apportait le déjeuner à son fils dans un coin de la rue et mettait chaque morceau dans sa bouche, puis elle tenait sa tête toujours blessée sur ses jambes, nettoyait le sang, fouillait ses puces et pleurait en silence.

Quelques jours après la mort de Hâdj Yahyâ, sa famille se disputa l'héritage et chassa Naneh Khâvar: elle devint sans domicile jusqu'à ce que Hâdj Eliâs – qu'il soit béni –, qui avait un magasin d'étoffes dans la rue Luti Sâleh, lui donne rufuge dans sa grande et ancienne maison féodale.

Je me souviens bien. Le quarantième jour après la mort de Hâdj Yahyâ, un tumulte envahit le quartier. Toute la rue était couverte de tissus noirs et de grandes photos en noir et blanc du défunt. Les grands plateaux pleins de dattes et de *halvâ*[2] passaient de main en main et tout le monde se réjouissaient du repas de la cérémonie. La seule personne qui priait pour le défunt en demandant la bénédiction était Vali, qui s'approcha petit à petit à Mahmoud et lui confessa en pleurnichant: «Je jure que tout au long de cette nuit-là … Je ne sais quand et comment l'Ange de la Mort est venu; je ne l'ai pas vu.»

Puis il se mit à se griffer pour arracher son visage, tout en pleurant et en répétant que c'était sa faute si l'Ange de la Mort avait emmené Hâdj Yahyâ avec lui. Mahmoud sortit de sa poche un billet de cinq tomans et le lui donna. Celui-ci regarda quelques instants le billet, puis chercha attentivement dans ses poches, en tira deux pièces de cinq rials et força Mahmoud à les prendre en lui murmurant quelque chose à l'oreille; c'est alors que ce dernier éclata en sanglot.

La curiosité m'envahissait tellement que je ne pouvais attendre que Mahmoud arrête de larmoyer. Malgré la foule qui l'entourait, je m'approchai de lui en disant: «Que le malheur vous soit éloigné! Qu'a dit Vali pour vous mettre dans cet état?» Le jeune homme hocha la tête: «Rien. Je lui ai donné un billet de cinq tomans; il me l'a rendu en y ajoutant un toman, et m'a dit que j'avais perdu mon père, alors j'en aurais encore plus besoin; et qu'il m'en apportera davantage.»

Ce jour-là fut le dernier jour où l'on vit Vali dans le quartier. On disait qu'il s'était perdu parmi la foule. Il était parti. Quelqu'un disait que ce soir-là, il l'avait vu, la tête ailleurs, marchant derrière un homme vêtu de vert[3] qui voulait lui donner des médicaments pour guérir Naneh Khâvar.

Ce soir-là, Naneh Khâvar cracha du sang et mourut. Et plus personne ne revit jamais Vali. ■

** Écrit en été 2010*
Série d'histoires courtes intitulée Tchahârshanbeh divâneh *(Le mercredi fou), Téhéran, éd. Tcheshmeh, 2010.*
1. Naneh: mère.
2. Pâtisserie faite pour les cérémonies post-mortuaire.
3. Symbole d'un saint homme.

OEEI, la plus grande ville souterraine du monde

Hossein Kohandani



▲ *Entrée du réservoir d'eau d'où part un des souterrains de la ville*



Vue de l'intérieur de la ville souterraine

Cette ville souterraine est située sous la ville ancienne de Noush Abâd à 7 kilomètres de Kâshân. Noush Abâd a été construite à l'époque sassanide. L'un des commandants de cette dynastie, en passant par cette région de l'Iran, l'a trouvée agréable et a ordonné de construire un village qui s'est transformé en ville par la suite.

Cette ville souterraine date elle aussi de l'époque sassanide, il y a environ 1400 ans (début de l'islam). Elle a été construite à la main et devait servir à la protection des habitants de la ville de Noush Abâd des agressions étrangères. Elle a été utilisée à l'époque des dynasties seldjoukide, safavide et qâdjâre avant de disparaître sous les inondations. En 1381 (2002), elle a été découverte accidentellement et depuis, elle est le lieu de visite des touristes iraniens et étrangers.

OEEI a été construite à l'horizontale et à la verticale sur trois étages voire davantage. Ces derniers sont reliés par des puits qui servaient en même temps pour la circulation de l'air dans les étages et dans les salles. Le premier étage se trouve à 3 mètres de profondeur et deux autres étages à 8 et à 16 mètres de profondeur. L'éclairage de cette ville se faisait grâce à de la graisse animale brûlant dans des récipients spéciaux en terre disposés dans des trous creusés dans les murs des couloirs et des salles.

Jusqu'à présent, on a retrouvé dans cette ville souterraine une cinquantaine de chambres, des reposoirs pour les gardiens, et des toilettes. La hauteur des galeries est entre 170 cm et 180 cm et on peut donc facilement y circuler. Les entrées de cette ville étaient nombreuses et se trouvaient dans des lieux très fréquentés comme les bazars, les mosquées, les qanâts, etc. afin que les gens puissent se protéger en cas de menace. Elle pouvait contenir environ 3000 personnes. Les entrées étaient bouchées après le passage des habitants de sorte que pendant des années, elles sont demeurées cachées.

Aucun matériau de construction n'a été utilisé


Objets retrouvés dans la ville souterraine

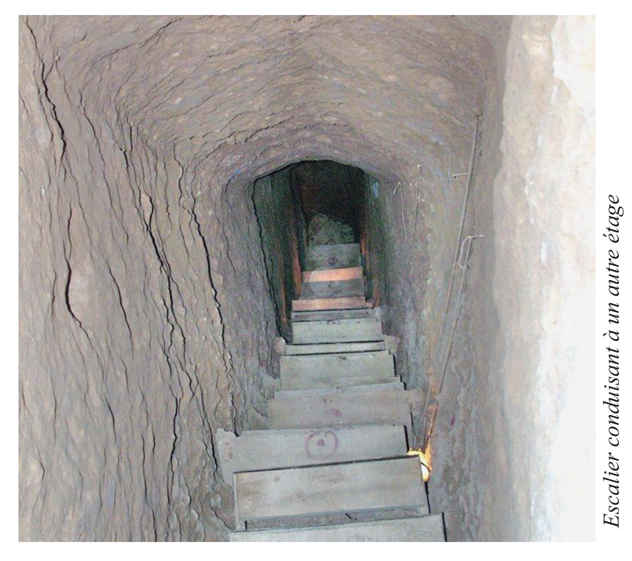
pour la construction de cette ville. Seules quelques pioches qui ont dû servir à creuser les canaux et les puits ont été découvertes.

Jusqu'à maintenant, seulement 500 mètres de couloirs du premier étage ont été préparé pour la visite des touristes. Les autres étages ne sont pas visitables car ils ne sont pas encore sécurisés. En raison de l'existence de différents puits et de canaux, la superficie est évaluée à plusieurs milliers de mètres.

Selon certains dires, cette ville souterraine serait reliée par toute une série de qanâts à la ville de Niyâsar et plus précisément à la grotte de Niyâsar distante d'une quarantaine de kilomètres.

Ali Pirayandeh, directeur de l'héritage culturel et touristique de la mairie de Noush Abâd, a spécifié que la ville de Noush Abâd, située sur le trajet nord-sud du pays, était très souvent agressée par différentes tribus étrangères au cours des siècles, et c'est pour cette raison que les habitants de cette ville ont construit cette grande ville souterraine pour se protéger des agressions extérieures. ■


Galerie de la ville souterraine


Escalier conduisant à un autre étage


Puits à l'intérieur de la ville souterraine

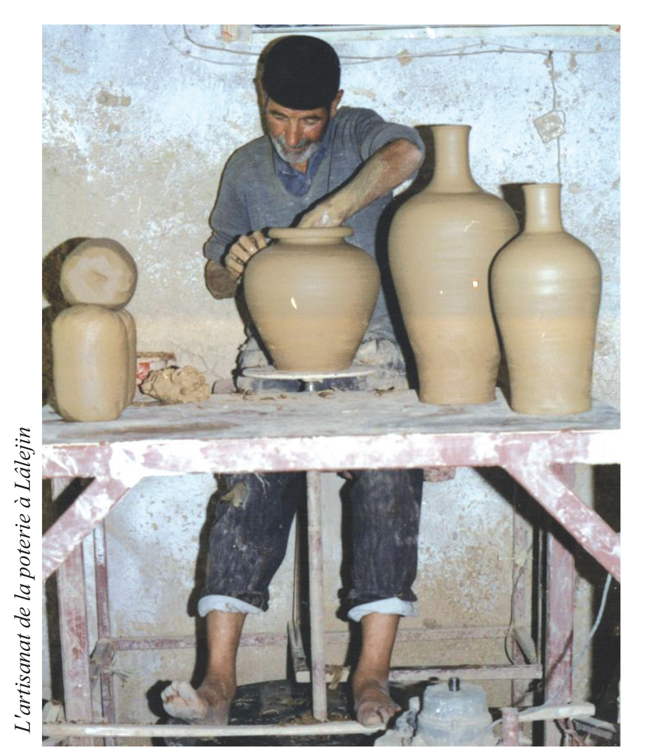

Trou servant de W. C.


Poterie vernie et décorée, Lâlejin

L'art de la poterie et de la céramique à Hamedân

Mahdi Ashouri

Hamadân est une province iranienne qui couvre une superficie de 19 491 km^2, et qui se situe dans une région en altitude, au nord-ouest du pays. Cette province comprend neuf villes et son chef-lieu est la ville qui porte son nom, Hamedân. Elle a comme voisins les villes de Zanjân et de Qazvin au nord, et les provinces du Lorestan au Sud, Markazi à l'est et du Kurdistan à l'ouest. Cette situation géographique particulière explique notamment la diversité des peuples habitant cette province: des Turcs, Kurdes et Lors vivent ainsi dans cette zone montagneuse et verdoyante. Le climat est également différent selon les diverses zones de la province. De manière générale, le climat est continental avec des étés chauds et des hivers relativement froids. La population de Hamedân compte environ 1 703 000 personnes, et possède, comme nous l'avons déjà indiqué, une grande diversité culturelle et linguistique.


L'artisanat de la poterie à Lâlejin

Du point de vue historique, la ville même de Hamedân est une ville antique dont la construction remonte à près de trois mille ans. Capitale des grands rois de la Perse antique, la terre de la ville garde le souvenir de grands moments historiques: les archéologues y ont ainsi découvert un grand nombre d'objets et ornements antiques qui font partie intégrante, à côté de monuments historiques et d'épigraphes d'Assuérus et de Darius, de l'héritage historique de la province.

De plus, Hamedân est connue pour son raisin, ses

tapis et surtout pour ses poteries et céramiques. Depuis longtemps en effet, la poterie et la céramique sont l'un des secteurs artisanaux employant le plus de main-d'œuvre de la région. Lâlejin, ville qui est le centre le plus important de cette production, applique les méthodes les plus anciennes de cet artisanat. Cette ville est située au nord de la province, à vingt kilomètres de Hamedân et à neuf kilomètres de Bahâr. La majorité des habitants de Lâlejin, qui a une population de près de 14 000 personnes, sont des artisans-potiers. Selon les habitants de la région, l'histoire de la poterie remonte à près d'un siècle. Aujourd'hui, il existe plus de 900 ateliers dans la ville constituant la majorité de son activité économique.

En outre, la nature contribue également au développement de cet artisanat à Lâlejin: elle lui offre en effet une glaise de bonne qualité qui facilite un travail précis et minutieux. Cette glaise, qui se trouve de façon abondante aux alentours de la ville, a deux particularités qui la distinguent des autres terres: sa plasticité et son aspect collant. Ces particularités permettent d'une part à l'artisan de travailler patiemment sur la terre et de lui donner la forme qu'il souhaite, et d'autre part, elle permet de réaliser des objets solides. Aussi l'œuvre sera-t-elle fine et délicate, mais jamais fragile ni cassante.

Pour réaliser un objet, le potier prend tout d'abord une motte de boue sur le plateau et il commence à le faire tourner en actionnant la pédale avec son pied. Pendant que le plateau tourne, les mains du potier façonnent la glaise pour lui donner une forme harmonieuse. A l'aide des doigts et grâce à son expérience, il donne donc naissance à une forme; comme un créateur qui souffle de son âme pour donner la vie à une pièce de boue.



Rhyton (poterie), oeuvre de Mahmoud Safari Roshan

La poterie et la céramique sont l'un des secteurs artisanaux employant le plus de main-d'œuvre de la région. Lâlejin, ville qui est le centre le plus important de cette production, applique les méthodes les plus anciennes de cet artisanat.

Quand le potier n'est pas satisfait de son travail, il recommence, tout



Four à poterie, Lâlejin

Photo: Mehr

simplement. Il mouille un peu la glaise et lui donne une autre forme. D'un grand bol, il fait par exemple une coupe haute et étroite. Le potier continue à faire des essais jusqu'à trouver la forme et la taille exacte de l'objet qu'il souhaite modeler. Le résultat sera un pot, un récipient ou un objet d'ornement. Le potier l'exposera ensuite aux rayons du soleil, et recouvrera sa surface par une légère couche d'émail. Après le vernissage, il placera son œuvre dans un four spécifique afin de la faire cuire. La chaleur extrême du four la rendra plus brillante et la consolidera.

Poteries et céramiques de Lâlejin



Atelier de poterie et céramique, Lâlejin

Photo: Mehr

De par leur grande qualité, leurs formes et motifs originaux, ainsi que leurs couleurs éclatantes, les poteries et céramiques de Hamedân attirent l'attention de beaucoup d'acheteurs.

De par leur grande qualité, leurs formes et motifs originaux, ainsi que leurs couleurs éclatantes, les poteries et céramiques de Hamedân attirent l'attention de beaucoup d'acheteurs. La célébrité de cet artisanat iranien local a même dépassé les frontières pour trouver des clients en dehors du pays. Ainsi, selon un nombre limité ou à une large échelle, sur commande ou non, ces objets sont exportés à l'étranger. La plupart des exportations sont des objets réalisés à Lâlejin et qui, dès leur sortie, sont bien accueillis par les amateurs ou les collectionneurs d'art persan dans des pays, tels que la Turquie, l'Angleterre, la Hollande, le Canada, le Danemark, etc. ■



Vue d'un atelier de poterie, Lâlejin



Atelier de poterie et céramique à Lâlejin

Photo: Mehr

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۳۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۱۵۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 30 000 tomans**
- ☐ **6 mois 15 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) ______ موسسه

Nom ______ نام خانوادگی | Prénom ______ نام

Adresse ______ آدرس

Boîte postale ______ صندوق پستی | Code postal ______ کدپستی

E-mail ______ پست الکترونیکی | Téléphone ______ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- ☐ شش ماهه ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ یک ساله ۱/۰۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- ☐ **1 an 100 000 tomans**
- ☐ **6 mois 50 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

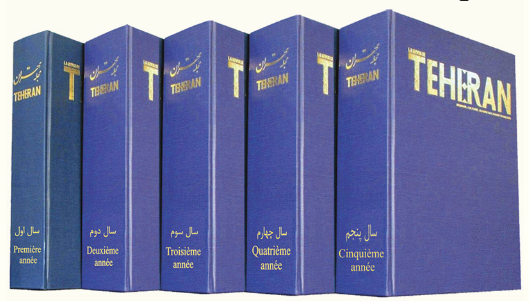
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



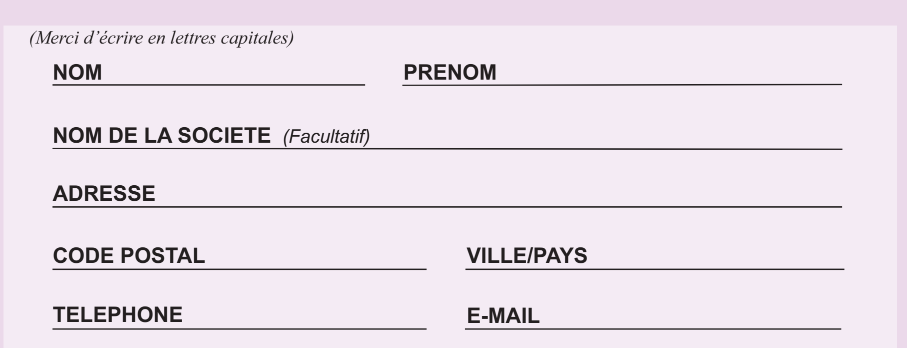
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** 80 Euros

☐ **6 mois** 40 Euros

Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Statue de Reis Ali Delvâri dans son ancienne maison transformée en musée, Delvâr



شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۷۰، شهریور ۱۳۹۰، سال ششم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir